1.15 Gallo

OBSERVATIONS DE MEDECINE,

OU L'ON TROUVE DES REMARQUES

Qui tendent à détruire le Préjugé, où l'one est sur l'usage du LAIT *dans la Pulmonie :*

AVEC UNE DISSERTATION sur les INGREDIENS DE L'AIR, considéré dans l'état naturel, & dans un état contre Nature, ou comme cause de Maladies.

Par M. JOSEPH RAULIN, *de l'Academie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts, de Bordeaux, Docteur en Médecine, & Médecin Ordinaire de la ville de Nérac en la Province de Guienne.*

Bell

A PARIS,

Chez { MOREAU, rue Galande.
DELAGUETTE, rue S. Jacques.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE RICHELIEU
ET DE FRONSAC,
PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Chevalier Commandeur de ſes Ordres, Commandant en Chef dans la Province de Languedoc, Gouverneur de Coignac, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ agréer un Livre que l'Utilité publique m'oblige de publier contre un préjugé dangereux. Ce préjugé eſt ſi fort accrédité, qu'il ne faut pas moins que le grand nom d'un célébre Protecteur des Lettres, pour pouvoir me flatter d'être écouté favorablement.

Qu'il est beau, MONSEIGNEUR, de voir réunies en Vous, dans ce nouveau siécle d'Auguste, toutes les vertus des Agrippa & des Mécène ! Académicien illustre, Ambassadeur aussi heureux qu'utile à l'Etat, Libérateur & Pacificateur des Républiques ; ce qui vous a mérité dans Gènes un Monument éternel. Ce n'étoit pas assez ; c'étoit à vous qu'il étoit reservé de renverser à Fontenoi cette terrible phalange fière de ses anciens succès. Le Languedoc, glorieux de vos grands exploits, charmé de la douceur de votre Gouvernement, & touché de vos Bienfaits, vous érigea de nouveaux trophées, en consacrant à Votre Maison le Régiment de Septimanie : les Belles-Lettres, les Sciences & les Beaux-Arts, en érigeront encore à l'envi à votre Gloire.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
RAULIN.

AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage consiste principalement en des Observations de Médecine sur la Phthisie. Lorsque je me proposai d'y travailler, je n'avois en vue que d'avertir le Public, qu'il étoit la victime d'un ancien préjugé sur l'usage du LAIT dans la Pulmonie. J'avoue que j'ai été moi-même dans cette erreur. Je communiquai mon dessein à Monsieur le Président de MONTESQUIEU, qui ayant jugé qu'il pourroit être utile, m'exhorta à le mettre au jour. Ma juste déférence pour une si grande autorité, m'empêcha d'envisager combien cette entreprise étoit au dessus de mes forces. Cependant mes Observations ont insensiblement formé un

petit Traité de Phthisiologie que je livre au Public.

Je combats dans mon Livre une opinion que les Médecins disent tenir d'Hippocrate, quoiqu'ils se trompent en cela; c'est que le Lait est un remède universel dans la Pulmonie, & qu'il est nécessaire dans tous les tems de cette maladie. Les Médecins modernes, tout comme les Anciens, si l'on en excepte Hippocrate, n'ont presque sur cela que le même langage. *Lac omnes intentiones ad Phthisicorum curationem adimplet; abstergit serosâ suâ parte, conglutinat caseosâ, corpus nutrit & reficit butyrosâ.*

J'avoue avec les Chymistes modernes que ces trois matieres qui composent le Lait, ne sont que mêlées & confondues, & non pas intimement unies ensemble. Chacune de ces matieres étant digérée selon les loix de la Nature, dans

des estomacs sains & bien constitués, peut faire les effets qu'on lui attribue : mais le Petit-Lait (par exemple) qui ne déterge que par sa partie savoneuse, ne contient plus de cette matiere, quand l'acide & l'huile qui la composent (selon M. Macquer) sont désunis. Ces deux principes ne sçauroient rester unis dans l'estomac ni dans le sang des Phthisiques ; ou du moins ils doivent y perdre leurs qualités essentielles, puisqu'ils ne rencontrent partout que des matieres qui tendent à la corruption, comme on le verra dans mes Observations : le Petit-Lait ne sçauroit donc déterger les ulceres dans la Pulmonie.

La partie butyreuse du Lait étant désunie & corrompue dans l'estomac & dans les vaisseaux des Phthisiques, par les mêmes causes que j'ai alléguées pour la corruption du

Petit-Lait, ſera en état de fournir au ſang des principes plus piquans & plus irritans que l'acide ſulfureux & les alkalis volatils : car les vapeurs blanches qui s'élevent du beurre dans la diſtillation, irritent le goſier juſqu'à l'enflammer ; elles font ſur l'odorat l'impreſſion la plus vive, & bleſſent tellement les yeux qu'ils deviennent rouges en très-peu de tems comme dans une ophtalmie. Qu'on juge de cela ſi ces principes pourroient fournir une bonne nourriture aux liquides & aux ſolides des Pulmoniques.

La partie caſeuſe du Lait, a à peu-près les mêmes principes que la partie butyreuſe, mais ils ſont moins forts & moins abondans.

Si tout ce que je dis dans mon Livre ſur les mauvais effets du Lait dans la Pulmonie, n'eſt pas dabord en état de faire ſecouer le joug du préjugé où l'on eſt pour

ce rémede, je me flatte qu'on sera plus attentif sur les mauvais effets qu'il fait tous les jours dans cette maladie, & que le Public connoîtra dans la suite que j'ai travaillé utilement pour sa conservation.

J'ai ajouté dans mon Ouvrage quelques *Observations sur différentes Maladies*, & je l'ai fini par une *Dissertation sur les Ingrédiens de l'Air.* J'avòis promis, dans un autre Ouvrage, cette Dissertation au Public: cependant je ne m'en acquitte aujourd'hui que très-imparfaitement, puisque je ne donne qu'une petite ébauche sur cette matiere. J'y donnerai plus d'étendue dans la suite, si mes occupations le permettent. Cet Ouvrage sera donc divisé en trois Parties: la premiere contiendra les Observations sur la Phthisie; la seconde, quelques Observations sur différentes Maladies, & en particulier

ſur les Maladies épidémiques, qui ont régné depuis peu aux environs de Nerac ; & la troiſiéme, une Diſſertation ſur les Ingrédiens de l'Air.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Observations de Médecine*, &c. Par M. Joseph Raulin, &c. Les Observations étant précieuses en Médecine, lorsqu'elles sont faites avec soin & exactitude, on ne peut trop les multiplier ; ainsi je crois que les Médecins verront celles-ci avec plaisir, & qu'ainsi on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 10 Juillet 1753.

GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés PIERRE-MICHEL HUART & NICOLAS-FRANÇOIS MOREAU, Imprimeurs & Libraires à Paris, Nous ont fait exposer qu'ils désireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Observations de Médecine, avec une Dissertation sur les Ingrédiens de l'Air*, s'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon leur semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans ou de ceux qui auront droit d'eux : A peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des con-

trevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposans ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Compiégne, le troisiéme jour d'Août l'an de Grace mil sept cent cinquante trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, SOCQUET, avec paraphe.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 247. *fol.* 198. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 28 Septembre 1753.*

Signé DIDOT, *Syndic.*

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS DE MEDECINE.

PREMIERE PARTIE.

Remarques sur la Phthisie en général.

LA Phthisie est un amaigrissement général occasionné par quelque vice des poûmons, ou du genre nerveux ; & qui peut provenir de toutes les maladies qui affectent le corps humain, sur tout de celles qui intéressent le genre nerveux ou la poitrine, quand elles sont devenues chroniques.

Les Phthisies essentielles, celles qui prennent d'abord cette déno-

mination, ont leur cauſe immédiate dans la moëlle de l'épine, dans les nerfs ou dans les poûmons. Les premieres ſont appellées dorſales ou nerveuſes, & les autres Pulmonies ou Phthiſies pulmonaires; les unes & les autres ſont appellées Phthiſies ſymptomatiques, quand elles ſont l'effet de quelqu'autre maladie.

Les Fiévres longues & obſtinées, les trop grandes évacuations, la ſuppreſſion des ſecours périodiques des femmes, les fleurs blanches, les douleurs néfrétiques invétérées, les cours de ventre chroniques, les maladies vénériennes, les rhumatiſmes, les obſtructions & les ſchirres des viſceres, le crachement de ſang qui provient des poûmons, les écroüelles, le ſcorbut, la lepre, &c. produiſent ſouvent des Phthiſies, qui deviennent incurables, quand on n'en a pas détruit la cauſe dès le commencement, ou avant les plus grands progrès.

SECTION PREMIERE.

ARTICLE I.

Remarques ſur les Phthiſies Dorſales.

DANS les Phthiſies Dorſales, le cours des liqueurs eſt retardé ou interrompu dans la moëlle de l'épine : celle-ci en eſt gorgée, & le ſuc nourricier ne s'y diſtribue plus qu'irrégulierement. Ceux qui ſont attaqués de cette Phthiſie deviennent d'abord pâles, mélancholiques & bouffis, parce que les liquides circulent avec peine dans les vaiſſeaux. Les vaiſſeaux ſont preſque par-tout pâles & tendus ; ils ſont très-apparens ſous les aiſſelles ; cependant il en eſt toûjours quelqu'un d'extrémement rouge. Les crachats que l'on rend ſont pâles & de nature à ne pouvoir pas être aiſément expulſés ; car quelque preſſé qu'on ſoit de touſſer, il n'eſt pas ſouvent poſſible, parce que l'irritation du

larynx tient ſes muſcles dans un mouvement tonique : on en vient juſqu'à ſuffoquer : de-là des vomiſſemens bilieux ; & ſi c'eſt quelque tems après le repas, on vomit les alimens que l'on a pris ; on ne ſe trouve pas ſoulagé à la premiere fois que l'on vomit, à la ſeconde on ſouffre moins pendant quelque tems, cependant les mêmes ſouffrances reviennent bien-tôt après. Dans cet état les malades ont la voix plus aigüe & plus perçante que quand ils ſe portent bien. On a ordinairement des friſſons, & une fiévre lente dont le relâche eſt marqué par des ſueurs. C'eſt la deſcription de la Phthiſie-dorſale par Hipocrate, dans le Livre *de Internis Affectionibus*.

Hippocrate fait mention, dans le même Livre, d'une autre Phthiſie-dorſale, qu'il dit provenir également de l'obſtruction des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la moëlle de l'épine, & de ce que celle-ci n'a

plus une communication libre avec le cerveau. Cette Phthiſie eſt cauſée par la triſteſſe & par le commerce avec les femmes : en voici les principaux ſymptômes, d'après cet Auteur.

Il ſurvient d'abord une douleur aiguë à la tête, au cou, aux lombes, dans les muſcles des lombes, & aux articulations des cuiſſes; on eſt conſtipé, on n'urine que difficilement; les douleurs augmentent à meſure que la maladie fait des progrès; les cuiſſes ſe bouffiſſent comme celles des hydropiques, il ſurvient des ulceres aux lombes. Si quelqu'un de ces ulceres guérit, il en revient bien-tôt d'autres. Ces ſymptômes me paroiſſent avoir quelque choſe d'approchant de ceux de la vérole.

Les nouveaux mariés, ou d'autres qui s'adonnent immodérement aux femmes, ont les ſymptômes de Phthiſie ſuivans. Ils n'ont pas de fiévre, & ils mangent; cependant ils

maigrissent à vue : ils sentent des fourmillemens qui partant de la tête, semblent s'étendre en descendant dans l'épine du dos ; lorsque ces malades urinent ou vont à la selle, ils rendent beaucoup de semence liquide, ils en rendent aussi en dormant : cette semence ne peut pas séjourner dans la matrice. S'ils voyagent ou qu'ils courent, ils sont d'abord foibles, essoufflés, & fatigués par des pesanteurs de tête, & des tintemens d'oreilles. S'il survient, dans le tems, des fiévres un peu vives, on est en grand danger.

ARTICLE II.

Remarques sur les Phthisies nerveuses.

LA Phthisie nerveuse est presque sans fiévre, sans toux, & sans difficulté de respirer : cependant tous ces symptômes ont lieu quand cette maladie est à son dernier période ; elle est toujours accompagnée de dégoût, & de digestions

difficiles : il s'ensuit une langueur, un abbattement géneral, & une maigreur qui augmente tous les jours, & qui conduit souvent à l'hydropisie : elle est caractérisée principalement par la langueur, & par le dégoût. Morton en décrit exactement les signes & les symptômes ; on peut les voir dans cet Auteur.

L'estomach est le viscere qui paroît d'abord le plus affecté dans cette maladie : il n'est pas surprenant que le genre nerveux en souffre, puisque l'estomach n'est à proprement parler qu'un tissu de fibres nerveuses, & le viscere le plus en état de faire dégénérer le suc nerveux, comme je l'ai remarqué dans un autre ouvrage.

Tout ce qui peut débiliter ou détruire les fonctions de l'estomach est en état d'occasionner des Phthisies nerveuses : elles sont plus fréquentes chez les Anglais qu'en France, c'est l'effet de la dépravation de l'air

qu'ils respirent, & des abus dans le régime qu'ils commettent peut-être plus généralement que les Français.

ARTICLE III.

Contenant des observations sur les Phthisies nerveuses.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une Phthisie hystérique.

Une Demoiselle d'environ dix-huit ans, fut attaquée, pendant le printems de l'année 1744, de vapeurs hystériques, avec une douleur considérable à la région épigastrique; ces attaques revenoient plusieurs fois dans la journée, sur-tout le soir; elle ressentoit toujours la douleur dans les intervalles, avec une petite oppression. La premiere fois que ces accidens arriverent, la malade étoit au tems de ses secours, ils en fu-

rent ſupprimés. Je lui fis faire dans deux jours deux ſaignées au bras & une au pied : les ſymptômes hyſtériques ſe rallentirent : je profitai de ce tems de relâche pour faire prendre trois verres d'une tiſanne royale, qui étoit indiquée par un petit flux de ventre qui s'étoit arrêté peu de jours avant les attaques : elle en fut purgée ; mais les vapeurs devinrent plus conſidérables & plus fréquentes, elles commençoient par une oppreſſion qui étoit bientôt ſuivie de mouvemens convulſifs, qui ſe ſuccédoient dans tout le corps, d'une partie à l'autre.

On perdit preſque d'abord l'appétit, & les digeſtions devinrent pénibles & difficiles.

J'ordonnai l'uſage d'une tiſanne compoſée avec les racines de chicorée ſauvage, de fraiſier, d'aſperges, & les feuilles de matricaire, d'armoiſe & de fumeterre ; & on uſoit deux fois le jour, le matin & le ſoir, de l'opiate ſuivante . . . .

Prenez gomme ammoniac, karabé, de chacun dix grains ; bezoard-jovial huit grains ; safran de mars apéritif, six grains ; castoreum, cinq grains ; & six goutes anodines ; le tout réduit en opiate avec le syrop d'armoise, pour une prise. On continua ces remédes pendant 12 jours.

Les mouvemens convulsifs cesserent après huit jours d'usage de cette opiate, mais il survint de fréquentes foiblesses qui alloient jusqu'à la syncope : ces foiblesses duroient ordinairement près d'une heure. Le tems des secours approchoit : je fis prendre pendant quatre matins, vingt grains de rhubarbe, dix grains de bezoard-jovial, & quatre grains de castoreum, le tout réduit en bolus avec la thériaque : le quatriéme jour, les secours furent marqués par l'évacuation d'une matiere pâle & décolorée, en très petite quantité : j'y suppléai par une saignée au pied ; je fis faire pendant quelque tems des fomentations é-

mollientes ſur le bas-ventre , & on continuoit toujours l'uſage de la tiſanne.

Les foibleſſes diminuerent, elles devinrent moins fréquentes , la douleur de la région épigaſtrique n'étoit guéres plus ſenſible ; mais à ſa place il ſurvint des ardeurs inſupportables ſous le cartilage xiphoïde, avec un ſi grand battement entre les omoplates que la malade en perdit le ſommeil. Je la mis dans l'uſage d'une tiſanne compoſée avec le chien-dent, la racine de guimauve, la bourrache , & les fleurs de nymphea : l'ardeur diminua, mais le battement devenoit de jour en jour plus conſidérable & plus importun.

La malade avoit déja extrémement maigri, & elle maigriſſoit à vuë : je la mis dans l'uſage du petit lait, où l'on faiſoit boüillir au bain-marie trois écreviſſes rougies & écraſées; on y jettoit ſur la fin une pincée de fleurs de bourrache : elle en prenoit deux priſes par jour, le matin

& l'après-midi, à la place du boüillon : la maigreur augmentoit malgré ce remede, & le battement entre les omoplattes persistoit toujours. Les secours vinrent dans leur tems, mais ils furent aussi mal conditionnés qu'auparavant.

Je me déterminai enfin à faire porter quelques bouteilles d'eau de la fontaine minérale de Castéra-vivens, située dans l'Armagnac, à trois lieuës d'Auch, sur la grande route de cette ville à Condom; ce sont des eaux sulfureuses, & un peu ferrugineuses : l'expérience de plusieurs années les a renduës recommendables en ce pays, pour les embarras de l'estomach, les fiévres lentes, les vieilles dissenteries, pour rétablir les secours périodiques des femmes, &c. La malade en prenoit trois verres le matin en differens tems, & deux l'après-midi. Je m'apperçus après trois semaines de cet usage, que les ardeurs sous le cartilage-xiphoïde

avoient presque cessé, & que les digestions étoient moins laborieuses, mais le battement persistoit toujours. Les secours arriverent, ils furent mieux conditionnés & plus abondans qu'auparavant.

La maigreur n'avoit pas encore diminué, au contraire elle empiroit: je craignois un desséchement total, ou une hydropisie, car les jambes étoient déja œdémateuses: le battement entre les omoplattes alloit toujours en empirant. La malade ne dormoit plus, même par le secours de l'opium; son horloge, disoit-elle (c'étoit ainsi qu'elle appelloit ce battement) l'éveilloit toujours; cependant elle digéroit mieux: cela me remplit de confiance. Je ne doutois pas que ce battement ne fût occasionné par quelque obstruction considérable qui s'étoit formée près de quelque distribution de l'aorte, à l'occasion des mouvemens violens & irréguliérs du genre nerveux, lors des attaques histériques, &

que cette obstruction ne comprimât l'artere d'où venoient ces battemens, qui de l'aveu de la malade répondoient parfaitement aux mouvemens de systole & de diastole des autres arteres. Je la mis dans l'usage du gruau dont elle prenoit trois fois par jour, à la place d'autant de bouillons; & je lui fis prendre tous les matins un bolus composé de six grains de saffran de mars apéritif & autant d'æthiops minéral, avec la conserve de roses, elle buvoit par dessus une tasse de décoction d'hypericum & de lierre terrestre; elle continua ces remedes pendant un mois: le battement cessa insensiblement de même que tous les autres symptômes, & l'usage du lait de chevre la rétablit ensuite parfaitement: elle n'a pas eu, depuis huit ans, la moindre incommodité.

SECONDE OBSERVATION.

Sur une Phthisie écrouëlleuse.

En 1740 un jeune Chirurgien faisant ses études à Montpellier, s'apperçut qu'il lui survenoit des petites tumeurs comme des ganglions sur le tarse du pied droit; il y appliqua d'abord des emplâtres résolutifs; cela n'empêcha pas ces tumeurs d'augmenter; quatre mois après elles se ramollirent & se percerent; il s'ensuivit une suppuration assez abondante, & ce furent enfin des ulceres qui devenoient de jour en jour plus profonds; le fond & les bords de ces ulceres ne présentoient que des chairs baveuses, & d'une couleur livide; il survint une fievre lente à la suite de cette suppuration. On fit, étant encore à Montpellier, plusieurs incisions à ces ulceres, tant pour séparer les mauvaises chairs, que pour dilater des sinus

qui s'étendoient bien avant entre les phalanges ; on ne négligea rien pour la guérison de ce malade : cependant tous les remedes étant inutiles, on lui conseilla de se retirer chez lui pour y attendre la mort, que la Phthisie où il étoit déja tombé faisoit présumer devoir être prochaine.

Ce Chirurgien étant arrivé chez lui, ne pensoit à rien moins qu'à sa guérison; il avoit abandonné ses ulceres aux soins de la nature ; sa fievre lente subsistoit & sa maigreur augmentoit tous les jours, lorsque je fus appellé par hazard dans son voisinage ; on me pria de le voir. Ce jeune homme me parla d'abord de sa maladie en Chirurgien éclairé, & peu s'en fallut qu'à la vue de tous les remédes qu'on lui avoit faits, je ne regardasse d'avance comme inutiles toutes les tentatives que je pourrois faire. Cependant je fis sonder ses plaies : je ne les décrirai pas

ici, il ſuffit de dire que le pied en étoit totalement labouré; pluſieurs os étoient découverts & cariés; il ne paroiſſoit, par tout, que des durillons & des chairs baveuſes qu'il falloit néceſſairement détruire. M. Loze habile Chirurgien de Laroumieu, près de Condom, diſſéqua en quelque façon tous ces ulceres; il en détruiſit les mauvaiſes chairs en touchant avec beaucoup de dextérité par tout où l'on pouvoit porter le fer ſans danger; il continua de conſumer les chairs baveuſes & les durillons qui reſtoient encore, par le moyen des remédes; les os s'exfolierent tant par le ſecours de l'art que par la ſuppuration. Après avoir purgé le malade, je le mis dès le commencement à l'uſage des bouillons de raves qu'il prenoit deux fois le jour: je ne lui permis pour toute nourriture, que de la bouillie faite avec la farine d'orge ou d'avoine & l'eau, un peu de pain, & quel-

qu'œufs frais. Ce régime diminua la fiévre dans un mois, & la maigreur n'augmentoit pas. Je le fis encore continuer pendant un autre mois ; & j'ajoûtai au bouillons de raves, pendant les derniers quinze jours, un verre de décoction de sarce-pareille. Je m'apperçus enfin que les solides commencoient de se réparer, & que les fonctions de l'estomach se rétablissoient : cependant la fiévre lente n'avoit pas encore cessé, mais elle diminuoit de jour en jour. Je fis cesser l'usage des bouillons de raves : à leur place, on prenoit deux fois par jour un bolus fait avec parties égales d'yeux d'écrevisses, d'antimoine diaphorétique & d'antihectique de Poterius, avec le syrop de capillaire, à la dose de deux scrupules ; on buvoit par dessus un verre de décoction de scolopendre & d'hypéricum. A peine le malade fut-il dans cet usage que la fiévre cessa ; il reprit peu à peu son

embonpoint, & les ulceres ſe cicatriſerent; il finit de ſe rétablir par l'uſage du lait de vache, il ſe porta enſuite parfaitement bien.

TROISIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthiſie Vérolique.

Un jeune homme de trente ans, dont la vie avoit été aſſez déréglée, tomba pendant l'hyver de l'année 1749 dans une inappétance générale; il reſſentit en même tems de picotemens dans tout ſon corps, ſur-tout vers l'épine du dos, & ſes digeſtions étoient très-difficiles; il ſe forma des obſtructions douloureuſes dans le mezantere; il avoit des douleurs tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; il en reſſentoit conſtamment une dans les cordons des vaiſſeaux ſpermatiques. Il fut réduit dans deux mois à un tel point de maigreur, qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne ſupporteroit pas le moindre remede:

outre cela il lui survint une petite fiévre qui annonçoit le dernier dégré de Phthisie. On fit du commencement quelque saignée, on donna quelque purgatif, on mit en usage les fomentations émollientes sur l'abdomen, les demi bains domestiques; des bouillons altérans, des tisanes, &c. On varioit ces remedes selon les différentes indications: mais rien ne soulagoit. Le malade voulut absolument prendre du lait, je fus obligé de le lui permettre: dans peu de jours la fiévre augmenta, elle devint violente; on cessa l'usage du lait, & je m'attachai à calmer la fiévre; j'y reussis: en peu de tems elle revint à son premier point. Le peu de succès des remedes, & le prompt desséchement du malade, me firent soupçonner un virus vérolique; il m'assura que cela ne se pouvoit pas, & la bonne santé de tous ses parens m'interdisoit tout soupçon sur un virus héréditaire. Ce-

pendant je tentai quelques frictions mercurielles, elles diminuerent bientôt tous les ſymptômes; je continuai l'uſage du mercure, dont je ménageois les doſes pour qu'il ne donnât pas de ſalivation; le malade guérit radicalement par ce ſecours, il jouit depuis ces remedes d'une ſanté ferme & aſſurée.

QUATRIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthiſie cauſée par une vérole héréditaire.

Je fus appellé en 1740 pour voir une femme âgée de 30 ans, d'un tempéramment bilieux, & d'une couleur plombée & étrangere; elle étoit affligée d'une douleur à la partie moyenne de la cuiſſe gauche. Le ſiége de cette douleur paroiſſoit être dans le périoſte du femur: elle étoit ſupportable du commencement; mais on m'avertit quelque tems après, qu'elle faiſoit des progrès vers la

partie ſupérieure de la cuiſſe. Elle ſe fixa enfin ſur l'os ſacrum, d'où, ſe répandant dans la cuiſſe droite, elle intéreſſa bientôt les côtes, les muſcles de la poitrine, & les omoplates; de ſorte que la malade qui ſouffroit beaucoup, & qui ne pouvoit reſpirer que difficilement, perdit le ſommeil, & tomba dans un dégoût général pour toutes ſortes d'alimens.

Ces douleurs ne cauſerent jamais de phlogoſe extérieure, ni de rougeur; cependant le poulx étoit fréquent, dur & élevé, & la chaleur aſſez vive. Je fis faire d'abord quelques ſaignées, qu'on proportionna au tempérament: on en ſoutint l'effet par le moyen des calmans, des tiſanes émulſionnées & d'une diéte convénable. On tenoit les parties douloureuſes humectées, tantôt avec la pommade divine, & tantôt avec le beaume tranquille & le camphre. Les douleurs devinrent moins généralement répandues.

Dès que j'apperçûs que l'irritation des ſolides avoit diminué, je donnai quelque purgatif avec tout le ménagement que les douleurs exigeoient. Ces remedes étoient d'autant plus indiqués, qu'il ne ſe faiſoit preſque plus de ſécrétions dans le canal inteſtinal, & que le ventre étoit devenu extrémement pareſſeux, malgré les lavemens qu'on avoit ſoin de placer de tems en tems. Deux mois après, la malade fut ſans fiévre, le ſommeil ſe rétablit, & le dégoût devint moins général; mais les douleurs perſiſtoient toujours à la cuiſſe gauche, & vers l'os ſacrum.

La malade avoit accouché quelque tems avant ſes douleurs: ſon enfant mourut quelques jours après; cependant ſes couches avoient été heureuſes, elle ſe portoit au mieux; la nature avoit repris ſes voies ordinaires; de ſorte qu'on n'avoit pas même de con-

jecture vrai-semblable pour se décider sur la cause de son mal. Dans cette incertitude, je jettai les yeux sur son tempérammment, sur sa couleur, sur différents climats qu'elle avoit habités, & par conséquent sur de grands voyages qu'elle avoit faits. Tout cela me donna lieu de soupçonner des transpirations interceptées, & des engorgemens dans les membranes ; ce qui paroissoit indiqué, d'autant mieux que les douleurs étant devenues moins vives, tous les muscles étoient encore douloureux. J'eus recours au petit lait, où l'on faisoit bouillir, au bain-marie, quelques écrevisses rougies & écrassées. On prit ensuite le lait sans demander conseil ; mais après quelques jours de cet usage, tous les symptômes empirerent de nouveau.

Le retour & l'obstination des douleurs m'avoient déja fait soupçonner un virus vérolique ; j'avois questionné plusieurs fois la malade,

de, elle ne m'avoit rien avoué; je perſiſtai dans mon opinion, elle parla enfin, & elle en dit aſſez pour ne pouvoir pas douter que cette maladie ne fût l'effet d'un virus vérolique héréditaire. J'eus recours à quelques demi-bains domeſtiques, tant par rapport à la tenſion des vaiſſeaux qui paroiſſoit conſidérable, qu'au deſſéchement de la peau. Ces bains parurent d'abord ſoulager, mais ce ne fut pas pour long-tems; les douleurs revinrent le cinquiéme jour plus vives que jamais. Cependant je fis faire quelques frictions mercurielles; je laiſſois quatre jours d'intervalle de l'une à l'autre, & je n'employois à chacune que deux dragmes d'onguent, où il n'entroit qu'un tiers de mercure. A la ſixiéme friction, le remède commençoit de porter à la bouche, je le fis ſuſpendre. Les douleurs étoient déja devenues ſupportables; ce n'étoit plus, de l'aveu de la mala-

de, qu'une pesanteur douloureuse. Comme on se préparoit pour continuer les frictions, il se présenta des gens indiscrets qui la déterminerent à ne plus faire ce remede.

La nature étant ainsi livrée à elle-même, il survint encore des gens qui promirent de guérir cette maladie, par l'application extérieure de certaines drogues qu'on ne nommoit pas; on s'y soumit: mais en peu de jours, les douleurs devinrent plus vives, & les forces en furent totalement abattues. La maigreur étoit déja extrême, la malade devint fort altérée, elle ressentoit un feu intérieur très-inquiétant, son poulx étoit dur & fréquent, mais bien plus à certaines heures qu'à d'autres, & le ventre se gonfloit de tems en tems; mais ce n'étoit que l'effet de l'irritation des membranes, devenues extrémement sensibles par tant de souffrances.

La malade fut, pour lors, bien fâchée de s'être laissée fasciner par des promesses vagues. Cependant elle tomba dans un autre erreur, elle voulut absolument aller à Bagneres: on y blâma ma conduite, & on décida, en consultation, qu'on devoit employer des remedes adoucissans & rafraîchissans, pour la préparer à prendre les eaux: mais cette médecine calmante la conduisit en moins de trois mois, à un calme éternel; elle mourut dans le dernier degré de marasme.

Cinquieme Observation.

Sur une Phthisie causée par des tumeurs schirreuses.

Une Dame qui avoit joui d'une santé à toute épreuve, accoucha, pour la troisiéme fois, pendant le printems de l'année 1733. Cet accouchement fut très-laborieux; elle perdit assez abondamment dès

qu'elle eut accouché, mais quelques heures après la perte cessa totalement; elle perdit absolument l'appétit, la fiévre fut bientôt de la partie, elle dura plusieurs jours; il s'ensuivit des vapeurs & des insomnies: il survint par tout le corps de petites tumeurs schirreuses, sans douleur & sans rougeur; en passant légérement la main sur la peau, on ressentoit un nombre d'inégalités de la grosseur de petites grenailles; & il en étoit en divers endroits, au cou, par exemple, au sein & aux cuisses, qui étoient de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Je fus appellé pour voir cette malade pendant le mois de May de l'année 1734. Je la trouvai dans un triste état; elle touchoit presque au dernier degré de marasme; il étoit encore annoncé par une petite fiévre lente & par des sueurs nocturnes: cependantrien

n'indiquoit que sa poitrine fût affectée. Je m'apperçus encore d'une suppuration très-lente dans quelques tumeurs du sein. Je ne fus pas d'avis qu'on y appliquât de topique. Je mis la malade, après une petite purgation, à l'usage des bouillons apéritifs, faits avec quelques racines de cette classe, un nouët de saffran de mars apéritif, quelques plantes ameres & les cuisses de deux grénouilles; elle continua cet usage pendant près d'un mois. Après ces bouillons elle prit tous les matins, pendant douze jours, huit grains d'æthiops minéral dans la conserve de roses, elle buvoit par dessus une tasse d'infusion de fumetere: ces remedes bornerent le progrès de la maigreur, & quelques tumeurs se dissiperent. Enhardi par ce petit succès, je fis donner quelques frictions mercurielles qui réussirent au mieux, toutes les tumeurs disparoissoient insen-

ſiblement; au bout d'un mois & demi, à compter depuis le commencement des frictions, il n'en reſtoit que deux au ſein de la groſſeur d'un marron: j'y fis appliquer, pendant quelques jours, un peu de mercure éteint,& mêlé avec l'emplâtre diapalma; elles parvinrent en peu de tems à une parfaite réſolution; l'appétit ſe rétablit peu à peu, les ſecours ordinaires revinrent abondamment, ils n'avoient pas eu lieu depuis les couches, la maigreur diminuoit ſenſiblement, & la malade finit de ſe rétablir par le moyen du lait & d'une bonne nourrriture.

Sixieme Observation.

Sur une Phthiſie occaſionée par une lépre héréditaire.

En 1743, une Dame âgée de vingt-cinq ans tomba (dans l'Amerique ſa patrie) dans une grande débilité de tous ſes membres,

& ſur tout des jambes qui furent d'abord très - douloureuſes ; elle avoit en même tems des inquiétudes & des inſomnies. A cela ſuccéda une tenſion douloureuſe à la région épigaſtrique & aux hipocondres : elle ſe faiſoit plus reſſentir vers le cartilage xiphoïde qu'ailleurs. Tout l'abdomen fut quelques jours après couvert de taches violettes, de même que les extrémités inférieures qui furent bientôt couvertes de petites tumeurs dures & diſtinctes les unes des autres ; ces parties devinrent preſqu'inſenſibles.

La malade reſſentoit depuis le commencement de petites douleurs aux lobules des oreilles, & il s'étoit formé une glande ſchirreuſe à une mammelle qui devint dans la ſuite de la groſſeur d'un œuf de poule. On fit pendant ſix ans une grande quantité de différens remédes, on la mit enfin à la diette blanche qu'elle obſerva

pendant ſix mois; elle auroit continué encore plus long-tems, s'il n'étoit pas ſurvenu une fiévre continue qui dura un mois. La malade étoit déja ſi exténuée, qu'on déſeſpéra de ſa guériſon, à moins que l'air de la France n'y pût quelque choſe; dans cette confiance, elle paſſa la mer & vint à Paris.

Dès que la malade fut arrivée dans cette capitale, on la mit à l'uſage d'une tiſanne ſcorbutique qu'elle prit pendant un mois & demi, elle prit enſuite le lait de chevre pendant deux mois; mais le mal alloit toujours en empirant. Il ſe préſenta un charlatan qui (ſelon la coûtume de ces gens là) promit d'abord une entiere guériſon; on s'y livra, & on prit deux fois tous les jours pendant huit mois d'une quinteſſence où le vitriol dominoit. Tous les ſymptômes de la maladie commencerent à empirer dès les premiers jours de ce pernicieux uſage; & à la fin

les yeux s'enflammerent avec des vives douleurs, la vue s'obſcurcit, il ſe levoit ſur les globes des yeux de petites pellicules qui ſe ſéparoient à meſure qu'il en venoit de nouvelles; le viſage devint animé & couvert de boutons phlegmoneux; il ſe formoit des écailles ſur ces boutons qui, en tombant, donnoient iſſue à une ſéroſité claire & mordicante: ces écailles ſe renouvelloient à meſure que la ſéroſité ceſſoit de ſuinter; les cartilages de la voute du nez s'affaiſſerent, & il couloit par les narines une liqueur purulente de très-mauvaiſe odeur; les levres devinrent extrémement groſſes & ſe renverſerent; les regles ceſſerent, & les jambes s'ulcérerent en pluſieurs endroits.

A la vûe de tous ces accidens, le charlatan fut congédié; on ſe mit entre les mains d'un médecin, qui ordonna les eaux de Spa, & les bouillons de vipere: il ſurvint

à la ſin de ces remedes, une fiévre continue qui dura un mois.

La malade réſiſta à cette fiévre: on lui perſuada de faire uſage de la boule des Evêques, elle en prit deux fois le jour pendant ſix ſemaines: elle vomiſſoit toutes les fois qu'elle en prenoit; ce remede l'échauffa extrémement. Pour la remettre, on lui fit quelque ſaignée, & on lui donna des calmans pour lui procurer le ſommeil qu'elle avoit totalement perdu. Elle avoit déja fait à Paris un ſéjour de deux ans, elle en partit très-accablée de foibleſſe & de maigreur; elle alla à Bagneres, où elle prit les eaux & les bains; de-là elle alla à Bareges, où elle en fit de même, & enfin elle ſe retira en Guienne au commencement de l'hyver 1750.

Je fus appellé pour voir cette malade quelques jours après ſon arrivée; je la trouvai extrémement maigre; elle avoit le viſage bouffi, bourgeonné, écailleux, &

couvert preſque en tous tems d'une ſéroſité blanchâtre; les lévres étoient groſſes & renverſées; mais en certains tems, plus qu'en d'autres; elle y reſſentoit de vives cuiſſons, de même qu'à la langue, qui étoit couverte de boutons. Elle ne voyoit que très-peu: les globes des yeux étoient couverts d'écailles, il en revenoit toujours à meſure qu'il s'en ſéparoit; elle perdit enfin la vue. *Vultus denique horridus erat, ac qualis Satyrorum eſſe fingitur, deformabatur.*

Les extrémités étoient couvertes de taches noirâtres & écailleuſes: & en paſſant la main ſur le corps, on trouvoit par tout la peau écailleuſe & inégalement groſſiere & dure. On y diſtinguoit encore une infinité de tumeurs dures & groſſes comme des noiſettes, ici comme de gros marrons, & ailleurs comme de petits œufs: cependant il n'y avoit rien qui in-

diquât des vices dans les viſceres ; & la malade mangeoit avec goût. Les extrémités ſe gonfloient de tems en tems, elles étoient preſque ſans ſentiment, & les ulceres des jambes ſuppuroient toujours.

Je déſeſpérai d'abord de la malade; elle m'avoua que ſa maladie étoit héréditaire dans ſa famille. Les remedes des charlatans l'auroient rendue incurable, quand bien même elle ne l'auroit pas été d'ailleurs. Je me contentai de lui faire prendre une tiſane calmante & vulnéraire: deux mois après ſon arrivée, il ſurvint une fiévre intermittente irréguliere. Le Chirurgien qui la voyoit lui fit prendre du quinquina; ce remede rapprochoit les accès, la fiévre alloit devenir continue: on m'appella, je m'attachai aux delayans, aux amers, & je plaçois de loin en loin quelque verre de tiſanne laxative: la fiévre céda. Un habile médecin conſeilla d'eſſayer quelque friction mercu-

rielle, tout fut inutile. Il y eut encore des retours de fiévre : la malade étoit au dernier degré de marasme, son corps n'étoit plus qu'un squelette, elle mourut un an & demi après qu'elle fut arrivée en province.

SEPTIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthisie causée par des douleurs à la région épigastrique & des obstructions au foie.

En 1746, une fille de dix-huit ans, qui avoit été jusqu'alors assez robuste & bien constituée, ressentit au commencement de l'hyver de légeres douleurs à la région épigastrique vers l'hypocondre gauche ; ces douleurs s'accrurent insensiblement : il survint un petit vomissement qui avoit toujours lieu quelque tems après avoir mangé ; ce vomissement dura d'abord près d'un mois : on donna quelques remedes, on suspendit

cet accident, mais en peu de jours il revint aussi fréquent qu'auparavant : trois semaines après il cessa de lui-même sans remedes. Il restoit toujours une douleur à l'épigastre, la malade étoit constipée, ses urines étoient dans l'état naturel, elle mangeoit assez, ses digestions étoient pénibles & difficiles, elle souffroit plus alors de sa douleur que quand l'estomach étoit libre ; elle avoit déja fort maigri.

Le vomissement revint encore six mois après que la seconde attaque eût cessé, les regles ne couloient plus, les douleurs augmentoient toujours, la malade perdit enfin le sommeil, & manquant de forces pour se soutenir, elle fut obligée de garder le lit. On m'appella dans cet état; je trouvai une tension considérable aux hypocondres avec une petite fiévre ; la peau étoit seche & d'une couleur extrémement pâle. Je fis faire une saignée au bras & des fomenta-

tions émollientes ſur l'abdomen : on ſervoit des lavemens avec la même décoction, on donnoit ſouvent des narcotiques le ſoir. La tenſion & les douleurs diminuerent; mais le vomiſſement perſiſtoit toujours. Je fis faire une autre ſaignée, & je continuai les fomentations; le ventre ſe ramollit, excepté vers la région du foie. Je ſaiſis ce moment pour tâcher d'arrêter le vomiſſement; j'ordonnai une potion avec quatre onces d'eau de menthe, une once de ſuc de limons, & quinze grains de ſel d'abſinte; on en prenoit deux cuillerées dans les intervalles des bouillons : le vomiſſement diminua, & il ceſſa le troiſiéme jour de cet uſage. Je fis prendre enſuite demi-once de pulpe de caſſe dans l'infuſion d'une dragme de rhubarbe, on réitéra ce remede trois heures après; la malade en fut purgée : j'en fis encore prendre le lendemain une priſe, il fit bien ſon effet.

Il n'étoit pas commode de continuer long-tems les fomentations, c'étoit en hyver; on fit à leur place des embrocations avec l'huile rosat & celle de lys, on prenoit en même tems trois verres par jour d'une tisane apéritive & amere; on continua pendant huit jours, on réitéra le purgatif avec la casse & la rhubarbe; le vomissement revint malgré ces remedes: la potion avec l'eau de menthe, &c. le fit cesser dans trois jours. On continuoit toujours les embrocations, je repurgeai quelques jours après, & je faisois prendre de tems en tems par précaution quelque cueillerée de potion: le vomissement revenoit quelquefois; mais il étoit moins considérable, & il cessoit dans un jour, ensuite dans demie journée, & enfin il ne revint plus. On continuoit la tisane: Mais la fiévre n'ayant plus lieu que quelquefois dans la nuit, je fis suspendre tous les remedes, pour ten-

ter ce que pourroit la nature.

Huit jours après les douleurs étoient peu de chose, mais le foie étoit considérablement gonflé ; la malade n'alloit pas du ventre. Je la purgeai avec la casse & le rhubarbe, je la mis ensuite à l'usage d'une opiate, composée avec la gomme ammoniac, les cloportes, le mercure doux, la racine d'énula-campana, la poudre de gaïac, les yeux d'écrevisses & quelques grains de rhubarbe par prise, avec le syrop de cinq racines apéritives : elle en prenoit deux scrupules le matin & autant le soir, & buvoit par dessus un verre de tisane composée de chiendent, de scolopendre, & de bourrache. Après vingt jours de cet usage, les secours périodiques reparurent, & tous les accidens cesserent à l'exception du gonflement du foie qui étoit toujours considérable, mais sans douleur.

Cependant la maigreur ne dimi-

nuoit pas, au contraire ell esembloit augmenter, c'étoientles embarras du foie qui s'opposoient à l'entier rétablissement de la malade: je la déterminai à se faire faire quelques légeres frictions mercurielles sur l'hypocondre droit; elles réussirent au mieux, le foie revint dans son état naturel, & elle se rétablit parfaitement bien; il y a trois ans qu'elle jouit d'une santé parfaite.

HUITIÉME OBSERVATION.

Suite de l'observation précédente.

Les filles & les femmes sont souvent attaquées dans ce pays de phthisies, causées par des obstructions dans les visceres du bas ventre; mais je n'ai pas vû ces maladies ainsi fréquentes que depuis trois ans; je pourrois rapporter, depuis ce tems là, un nombre d'observations semblables à la précédente. Les malades qui ont été

ſecourues à tems, ſont toutes guéries par la même méthode dont je me ſuis ſervi dans la maladie dont je viens de faire le narré; & celles qui ont été négligées, ſont mortes hydropiques.

NEUVIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthiſie nerveuſe.

Une Dame de Flandre, d'une famille diſtinguée parmi la nobleſſe de cette contrée, âgée de cinquante ans, d'un tempérament aſſez robuſte, vint faire un voyage en ce pays, il y a environ cinq ans. Elle fut très-incommodée dans ſa route: pluſieurs accès de fiévre l'obligerent de faire un ſéjour conſidérable à trente lieues de l'endroit où elle devoit ſe rendre. Dès qu'elle ſe crut entierement remiſe, elle continua ſon voyage; mais étant arrivée à ſa deſtination, elle ſe trouva très-fatiguée: elle ne mangeoit que peu depuis quelques jours, &

ſon eſtomach ne faiſoit plus que des digeſtions imparfaites : elle maigriſſoit à vue, & elle étoit preſque deſſéchée; lorſqu'elle s'apperçut, quelque tems après, que ſes jambes devenoient œdémateuſes; en peu de jours les jambes & les cuiſſes furent très-gorgées. Elle appella un médecin, qui lui ordonna des tiſanes diurétiques & des purgatifs violens : à peine en-eut elle uſé quatre jours, qu'il ſurvint une petite fiévre & des foibleſſes fréquentes; l'hydropiſie augmentoit, le ventre étoit tendu; mais il n'y avoit pas encore, dans ſa cavité, des ſeroſités épenchées. On me demanda du ſecours, & je fus ſurpris de la grande maigreur du thorax & des extrémités ſupérieures; tout le reſte du corps étoit œdemateux.

J'attribuai la cauſe de ces accidens à un vice de l'eſtomach, qui dépendoit d'un relâchement de ce viſcere; d'autant mieux que dès qu'on avoit pris du bouillon, on

y ressentoit un poids qui duroit plusieurs heures, & que les excrémens, qu'on rendoit quelque tems après avoir pris le bouillon ou autre nourriture, n'étoient pas à demi digérés. Je fis d'abord faire usage d'une tisane avec la scolopendre, la fumeterre, & le petit chêne; on en buvoit trois verres par jour, le matin, à midi & le soir; & immédiatement avant les prises du matin & du soir, on prenoit la poudre suivante.

Prenez cassis, racine d'arum, petite sauge, roses rouges, de chacun huit grains; canelle & saffran oriental, le tout en poudre, de chacun quatre grains, pour une prise.

Dès le cinquiéme jour de cet usage, cette Dame s'apperçut que ses digestions commençoient à se rétablir; dans huit jours elle eut appétit: à mesure que les fonctions de l'estomach se rétablissoient, l'hydropisie se dissipoit. Elle continua sans interruption l'usage de

ces remedes, pendant près d'un mois; elle n'eut pas besoin d'autre secours: cependant elle en reprenoit quelque prise de tems en tems, & elle fut en état, deux mois après, de s'en retourner en Flandre, où elle a joui jusqu'à présent d'une santé parfaite.

Dixiéme Observation.

Sur une Phthisie nerveuse.

Un Enfant unique, d'une maison de qualité, étant à la mammelle, avoit de tems en tems de petites fiévres & des flux de ventre: les vers étoient la cause de ces accidens, disoit-on, comme il est d'usage chez le peuple dans toutes les maladies des enfans: on donnoit des vermifuges & des purgatifs assez fréquens, c'est la méthode ordinaire. Cependant cet enfant chéri, qui faisoit les plus belles espérances de sa famille, étoit souvent attaqué de ces accidens, il

maigrissoit à vûe, & l'on n'accusoit jamais que les vers, d'autant mieux qu'il en rendoit quelqu'uns de tems en tems; cela donnoit encore occasion à redoubler les vermifuges & les purgatifs.

Cependant la fiévre devint continue, elle dégénéra en fiévre lente; le flux de ventre, qui auparavant n'avoit lieu que de tems en tems, ne discontinuoit presque plus. Je fus appellé à l'absence du médecin ordinaire; je soupçonnai d'abord un vice général dans les liquides, & un relâchement considérable du ventricule. Cet enfant mangeoit, je craignois qu'on ne lui donnât trop de nourriture ou des choses nuisibles: il étoit d'une maigreur extraordinaire; cependant la nourrice me paroissoit bien constituée. Je suspendis mon jugement sur son compte, jusqu'à ce que je serois instruit de ses mœurs, & de sa façon de vivre: je fis prendre, en attendant, quelque absorbant,

dans quelque cueillerée de teinture de rhubarbe & de mirobolans; ces remedes sembloient rétablir un peu l'estomach, & diminuer les autres symptômes : mais l'enfant revint bien-tôt dans le même état. On m'apprit que la nourrice étoit extrémement emportée, & que ses violences étoient fréquentes, qu'elle étoient passionnée, &c. J'examinai son lait, il n'avoit presque pas de consistance, il n'étoit pas de la couleur, ni du goût ordinaire : c'étoit là la véritable cause de la perte de cet enfant, il ne m'en falut pas davantage pour faire congédier cette nourrice.

Je crus que le lait ne pourroit que se corrompre dans un estomach si dérangé, & dans un sang déja corrompu; l'enfant avoit près de deux ans; & comme il étoit accoutumé à manger, je conseillai de ne lui donner plus de lait. Il ne se trouvoit pas plus mal de ce régime; un mois après, au contraire,

il

il n'avoit presque plus de fiévre, & les autres symptômes s'étoient calmés; mais le public, qui décide toujours en médecine, exigea qu'on lui donnât une nourrice, on le fit: bientôt après la fiévre & les autres symptômes empirerent & il mourut entierement desséché.

Onziéme Observation.

Sur une Phthisie nerveuse occasionnée par un cuir de Bœuf.

Un jeune homme, âgé de 17 ans, travaillant dans une tannerie, à la premiere préparation du cuir frais d'un bœuf qui étoit mort depuis peu du charbon, s'apperçut qu'il lui survenoit une petite tumeur à la partie moyenne de l'avant-bras; il n'y fit pas d'abord grande attention, parce qu'il n'en souffroit pas. Cependant cette tumeur faisoit des progrès, elle devint considérable, & dans trois jours tout le bras fut exrrémement enflé, y

comprenant les doigts, la main & l'épaule : mais cette enflure n'étoit pas douloureuſe ; on appella un Chirurgien qui la guérit en peu de jours.

A peine ce fût-on apperçu de cet accident, que le malade reſſentit une ſoif extraordinaire, qui a duré juſqu'à ſa mort, il commença d'abord de maigrir, il devint fort affamé, il ſe déclara un flux conſiderable, une douleur de tête continuelle & des inſomnies fréquentes ; le malade a reſté dans cet état pendant cinq ans, il n'a jamais gardé le lit, il ne touſſoit pas, il ſe promenoit toujours ; mais la maigreur étant parvenue à ſon dernier période, il lui ſurvint une fiévre lente, & ſa vie s'éclipſa comme la flamme d'une chandelle qui manque de nourriture. Le malade eſt mort en cette ville cet hyver dernier 1751, ſans avoir jamais fait d'autres remédes que ceux qu'on a employé pour le guérir de la tumeur.

DOUZIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthisie nerveuse.

Il arriva en cette ville, (Nerac) pendant le printems de l'année 1748, un jeune Gentilhomme Anglois qui touchoit déja au dernier dégré de Phthisie; il étoit d'une grande foiblesse dans tout son corps, il mangeoit très-peu, il étoit fatigué en tout tems par une grande oppression qui augmentoit de tems en tems, comme par périodes; on l'auroit prise pour des attaques d'asthme convulsifs; il toussoit pour lors jusqu'à étouffer; il avoit grande peine à cracher; quand il crachoit, il rendoit des crachats extrémement gluans; & il avoit, par tems, une petite fiévre.

Cet Anglois portoit avec lui ses remédes, il prenoit tous les matins une cuillerée de sirop d'ail, composé avec une once & demi d'ail bouilli, deux onces de gomme am-

moniac, & une livre de ſucre candi; il montoit à cheval deux fois par jour, il alloit à un quart de lieue, à demi lieue, & plus loin, ſelon que ſes forces le permettoient; il prit enſuite le bouillon de vipére, de la compoſition de Mr Helvétius, tom. premier, p. 102. Se trouvant enfin de beaucoup mieux, après cinq mois de ſéjour, il s'en alla dans le Languedoc, enſuite à Paris, & nous apprîmes en peu de tems qu'il étoit totalemont guéri.

Il arriva un accident à ce jeune Seigneur, comme il ſe remettoit ſenſiblement de ſa maladie, auquel accident ſes compatriotes, qui étoient en France, attribuerent ſon entier rétabliſſement; le voici.

Ce convaleſcent déſiroit ardemment voir une chaſſe que le Roi devoit faire, il ſe crût en état de ſuivre le cortége, il monta à cheval: il fit, étant en chaſſe, une chûte fort rude; il en reſta ſur la place ſans mouvement & ſans parole; on le

crut mort, on le porta dans la maiſon la plus prochaine, on le ſaigna, il ſe remit quelques heures après, dans peu de jours ſes forces furent totalement rétablies, & il reprit d'abord, comme par miracle, ſon ancien embonpoint, dont il a joui juſqu'aujourd'hui ſans interruption.

Treiziéme Observation.

Sur une Phthiſie nerveuſe cauſée par des habitudes impures.

Un jeune homme de trente ans, s'étoit tellement livré, depuis l'âge de dix-huit ans, à des commerces impurs, qu'étant ſollicité pour ſe marier, il vint me trouver pour me conſulter ſur un écoulement fréquent & involontaire de ſemence qui ſe faiſoit preſque ſans érection & ſans qu'il le ſentît; cette matiere étoit fort liquide, il lui ſurvenoit ſouvent des fourmillemens à l'épine du dos qui ſe répandoient dans tout le corps; il man-

geoit & il dormoit à ſon ordinaire ; cependant il étoit eſſoufflé au moindre exercice qu'il faiſoit ; il me pria de le ſortir de cet état, il avoit raiſon de le craindre, c'étoit un commencement de Phthiſie qui l'auroit infailliblement conduit au tombeau.

Je le purgeai d'abord avec l'eau de caſſe, & je lui ordonnai l'uſage des bouillons de tortue & d'écreviſſe avec la chicorée ſauvage, la laitue, la ſanicle & la ſcolopendre ; il les prit pendant trois ſemaines.

Et enfin il uſa pendant quinze jours d'une dragme chaque matin de l'opiate ſuivante.

Prenez ſemences de laitue & de plantain de chacun trois dragmes, deux dragmes de blanc de balaine, & demi once de conſerve de roſes, on prenoit par-deſſus une taſſe d'infuſion de coquelico. Pendant les derniers douze jours, on enveloppoit pendant la nuit les parties, & l'on couvroit les aines de compreſſes trempées dans une dé-

coction de pignons de graine de chanvre broyées & écrasées, & de feuilles de cresson & de fenoüil; le malade fut remis par le moyen de ces remédes dans l'état naturel; & l'usage du lait de chevre dissipa sa maigreur.

Je recommandai dès le commencement de s'abstenir de toutes sortes d'alimens qui pourroient l'échauffer & surtout des salures, & d'épiceries, de ne s'occuper qu'à des choses entierement opposées à ses mauvaises habitudes, & de faire toujours quelqu'exercice moderé. Ce malade fût en moins de quatre mois en état de se marier, & depuis un an qu'il a fait ces remédes il n'a plus ressenti la moindre de ces incommodités.

ARTICLE IV.

Reflexion sur les causes des Phthisies dorsales ou nerveuses.

LEs Phthisies dorsales & nerveuses, ont toujours pour cause immediate, des embarras ou des déran-

gemens dans les nerfs ou dans leurs principes ; ou des vices dans les liquides qu'ils contiennent dans leurs calibres.

Les embarras dans le principe des nerfs, peuvent être causés, par tout ce qui peut être en état de former des congestions & des engorgemems dans le cerveau & dans la moëlle de l'épine, & de faire obstacle à la libre progression du suc nerveux.

Les embarras dans les distributions des nerfs, ou pour mieux dire dans les filets nerveux proviennent des nerfs eux-mêmes ou de leur suc dépravé. Si les nerfs déclinent d'un état naturel par quelque cause que ce soit, la progression de leur suc en sera retardée, interrompue ou trop précipitée; la nutrition des solides ne sçauroit se faire exactement, car elle depend des ossilations naturelles, unies, & égales du systême nerveux: les principales fonctions déclineront bien-tôt & ne tarderont

pas à fournir des ſignes eſſentiels de la Phthiſie nerveuſe, qui n'eſt que trop ſouvent la ſuite de ces derangemens.

Le ſuc nerveux dans l'état naturel, eſt un liquide huileux & très-diviſé, qui nourrit les nerfs, entretient leur ſoupleſſe & la liberté de leurs oſcillations. Ce liquide n'eſt autre choſe qu'une lymphe parvenue à ſes dernieres préparations, & devenue différente de la lymphedes vaiſſeaux par ſa ténuité, & en ce qu'elle ne durcit pas au feu comme celle là: elle s'évapore au contraire quand elle eſt échauffée; il n'eſt pas ſurprenant; puiſque la matiere en eſt fournie par les arteres carotides & vertébrales, dont le ſang eſt de beaucoup plus ſubtil & plus diviſé que celui des autres vaiſſeaux. D'ailleurs la nature qui eſt admirable dans toutes ſes operations, paroît encore plus admirable dans la préparation du ſuc nerveux, que dans toutes les autres ſécrétions, par

l'inſinité des moyens dont elle ſe ſert pour les perfectioner.

Cependant quelles que ſoient les précautions que la nature prend pour perfectioner le ſuc nerveux, elle ne peut pas l'empêcher de dégénerer quand les liquides d'où il provient ſont pervertis? c'eſt une conſéquence analiſée par cet axiome certain, *principiatum debet redolere naturam principii.*

Tout dégénere à meſure que le ſuc nerveux ſe déprave, & que les nerfs dégénerent eux-mêmes: il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ſurvienne des Phthiſies nerveuſes à la ſuite des vapeurs hiſtériques, des écrouelles, de la lépre, de la vérole, &c. & de l'abus de ſix choſes non naturelles.

ARTICLE V.

Réflexion sur la cure des Phthisies dorsales & nerveuses.

LEs Phthisies dorsales & nerveuses symptômatiques exigent d'abord les mêmes remédes qui conviennent à la maladie principale qui les a causées; la Phthisie rapportée dans la premiere observation, qui provenoit de vapeurs hystériques fut guérie par des remédes hystériques, & ensuite par des apéritifs; celle qui est rapportée dans la seconde observation, étoit causée par un virus écrouelleux, fomentée & accrue par le pus de plusieurs ulcéres de cette nature; elle fut guérie par des remédes resolutifs, adoucissans, absorbans, diaphoritiques, &c. tous propres à rétablir la masse des liqueurs, à borner le progrès du virus, & à concourir à cicatriser les ulcéres. Celles enfin qui prove-

noient d'obstructions, de la vérole &c. furent guéries par des apéritifs, par des antivéneriens &c. C'est-là une regle générale dont il n'est pas permis de s'écarter dans la pratique de la Médecine.

Il arrive souvent que la cause de la maladie principale étant détruite, le genre nerveux reste encore affecté, & que la Phthisie persiste; ce reste de Phthisie pourroit faire des progrès. Il est dans ce cas-là nécessaire de changer de méthode & de la traiter comme Phthisie nerveuse essentielle.

Les indications curatives des Phthisies dorsales & nerveuses essentielles, présentent d'abord des obstructions à détruire, des tensions & des roideurs dans les solides à dissiper, & des vices du suc nerveux à réparer.

On détruit les obstructions des nerfs par les resolutifs, par les incicifs, & les apéritifs; on remédie à leurs tensions & à leurs roideurs

par les émolliens & les humectans ; on répare les vices du ſuc nerveux par une diéte exacte & convenable ; on finit la cure par des remédes abſorbans & diaphoritiques, & l'exercice eſt néceſſaire dans tous les tems de cette maladie ; on le verra plus bas.

Tous les apéritifs ne conviennent pas dans les maladies des nerfs, il faut éviter exactement ceux qui pourroient irriter leurs fibres comme le fer ; le mercure ſeroit auſſi nuiſible dans les Phthiſies eſſentielles. On doit ſe ſervir des gommes inciſives, reſolutives & apéritives, & du ſuc ou de la décoction des plantes qui ont la même vertu.

C'étoit-là la méthode d'Hypocrate ; il recommandoit dans cette maladie les poireaux, le celeri, la rhüe, la menthe, &c. Ce ſçavant Médecin n'auroit-il pas encore eu en vue, en ſe ſervant de ces plantes, d'inonder le genre nerveux,

tant dans ſes calibres qu'au dehors de leurs parties odorantes, & de rétablir par-là les oſſillations naturelles des fibres nerveuſes. Cette idée curative paroît digne de la ſagacité de ce grand homme; car les immenſes diviſions des corps odorans, & les effets que font les diviſions ſur les organes de l'odorat, préviennent aſſez de l'effet qu'elles peuvent faire ſur tout le ſyſtême des nerfs.

Hypocrate ne s'en tenoit pas à ce ſeul ſecours pour rétablir la ſoupleſſe des nerfs: il employoit par intervalles, des fomentations, il procuroit la liberté du ventre avec le ſuc de choux & de bêtes, où il mêloit du miel; il portoit ſon exactitude jusqu'à preſcrire les alimens qu'on devoit prendre, & ayant toujours en vue de rétablir le ton naturel du genre nerveux, il faiſoit uſer de tems en tems de pain fait avec la farine, l'eau & l'huile. Il ſecondoit cette ſage pratique, par

l'exercice ; les nerfs se trouvoient par ce moyen raffermis, en état d'assujettir ce qui faisoit obstacle à leurs fonctions, & d'épurer la masse des liqueurs par une transpiration soutenue.

L'exercice qu'Hypocrate faisoit faire à ses Phthisiques consistoit en promenades & en de petits voyages ; dès le commencement de la maladie, il faisoit faire jusqu'à vingt stades, il augmentoit tous les jours de cinq, & enfin les voyages qui étoient le plus près de la guérison, (qu'on obtenoit ordinairement dans un an) étoient de cent cinquante stades par jour. Ces marches se faisoient en divers tems de la journée ; on en faisoit le matin, l'après-midi, & après souper. Hypocrate choisissoit sçavamment le tems & les momens où les organes des digestions devoient être sollicités pour recevoir des alimens, & ceux où ils devoient être secondés pour les digerer.

Plusieurs auteurs, depuis l'école des Grecs, ont approfondi l'utilité de l'exercice dans les Phthisies: cela fait que je ne m'étendrai pas ici sur ce sujet; je me contenterai de rappeller que ce secours a eu dans tous les tems, un si grand succès, qu'on peut le regarder comme le principal reméde de ces maladies. Les Anglois Phthisiques qui passent en France pour y voyager y guérissent presque tous par ce moyen; d'ailleurs étant nouveaux hôtes dans un pays où les usages sont différents de ceux de leur patrie, ils se font à ces usages, ils quittent leurs anciennes habitudes, ils respirent un autre air; tout cela contribue puissamment à leur guérison.

Quand les malades ne peuvent pas voyager comme le Phthisique de la seconde observation, qui n'auroit sçu marcher n'y se tenir à cheval par rapport aux ulcéres du pied, & qui n'étoit pas en état d'avoir

un équipage ; ou quand l'exercice ne les fait pas assez transpirer, il est nécessaire d'avoir recours aux absorbans & aux diaphoritiques ; mais il faut, avant d'employer ces remédes, que les solides ayent assez de souplesse pour ne pas s'opposer à leur effet, autrement ils seroient plutôt nuisibles que salutaires. Voyez mon livre sur les promptes variations de l'air, *Chap. XVI.*

SECTION SECONDE.

ARTICLE I.

Remarques sur la Pulmonie en général.

LA Pulmonie est causée par des tubercules dans les Poumons, ou par des matiéres âcres & abondantes qui remplissent & déchirent les vesicules de ce viscere, ou enfin par la rupture, ou l'érosion de ses vaisseaux qui y causent des ulcéres.

ARTICLE II.

Il y a dans les Poumons deux différentes espéces de Tubercules.

ON a observé deux différentes espéces de Tubercules; les uns sont crus & de nature à ne jamais suppurer; les autres suppurent & forment des ulcéres. De quelle nature que soient les Tubercules, ils conduisent à la Phthisie quand ils ne sont pas dissipés à tems.

ARTICLE III.

Remarques sur les Tubercules qui ne suppurent pas.

LEs Tubercules qui ne suppurent pas, pullulent extrémement, les Poumons s'en farcissent; ces malades sont sans cesse fatigués par une toux séche, ils se dessechent peu à peu, ils ne respirent qu'avec peine; cette difficulté de respirer augmente insensiblement,

& l'on *étouffe*; il n'y a pas ordinairement dans ces ſortes de Phthiſies, de fiévre caractériſée. Gallien a vu cracher à un homme, de ces Tubercules, de la grandeur de grains de veſſe. Sennert rapporte qu'un Profeſſeur de Wittemberg rejetta également par les crachats de petites boules blanches & dures, & qu'il mourut phthiſique. Pour moi, j'ai guéri un Prêtre auquel il reſtoit des ſignes de phthiſie, après avoir rendu en differens tems par les crachats deux corps durs pétrifiés & couverts de pus; ces corps étoient longs d'un pouce ſur huit lignes de circonférence; je détaillerai plus bas cette obſervation.

ARTICLE IV.

Remarques ſur les Tubercules qui ſuppurent.

IL y a deux eſpéces de Tubercules qui ſuppurent; les uns ſont grands & les autres ſont petits: les

grands ſont ceux qu'on appelle vomique des Poumons; c'eſt-à-dire, des abſcès conſidérables dans la ſubſtance de ce viſcere. Il eſt des malades qui n'ont qu'un de ces abſcès, & d'autres en ont pluſieurs, comme l'on peut voir par la ſeconde obſervation de cette ſection. Ces tumeurs ſe forment ſouvent ſans qu'il y ait des ſignes aſſurés qui les faſſent connoître, elles crevent tout-à-coup: le pus qui s'en répand inonde les bronches, il ferme le paſſage de l'air, & le malade ſuffoque: à moins que l'abſcès ne ſoit petit, ou que le malade ne ſoit aſſez robuſte pour réſiſter à cette attaque; pour lors le pus eſt pris à différentes repriſes par les bronches pour être rendu par la voye des crachats: ſi l'on rend l'abſcès & que l'ulcére ne ſe cicatriſe pas dans quarante jours (on le connoît en ce qu'on continue de cracher du pus après ce tems) on tombe dans la Phthiſie, c'eſt le ſentiment d'Hypocrate.

Les petits Tubercules pullulent beaucoup, les Poumons en ſont ſouvent farcis ; avant qu'ils ne ſuppurent, on les appelle crus, ils cauſent même en ſe formant une petite toux ſéche, qui augmente inſenſiblement à meſure qu'ils groſſiſſent, & qu'ils ſe multiplient; cependant une toux ſéche peut avoir lieu ſans qu'elle ſoit cauſée par des Tubercules; celle-ci n'eſt pas de durée; au lieu que celle qui provient de Tubercules, dure toujours, & change de nature ſelon les différens états des Tubercules.

Pendant tout le temps que les Tubercules ſont crus, ils occaſionnent une petite douleur à la poitrine: quand les Poumons en ſont farcis, les glandes & les vaiſſeaux de ce viſcere en ſont comprimés. La lymphe s'échappe par les pores, les lymphatiques s'entrouvrent, la toux devient humide, le malade maigrit, & il ſurvient une petite fiévre. On a toujours un peu de

fiévre dès le commencement de la pulmonie ; mais on ne s'en apperçoit pas, parcequ'elle n'est pas considérable; dès qu'elle le devient, on touche au second degré de Phthisie.

On est au second degré de Phthisie, dès que les Tubercules s'enflamment, que la fiévre s'allume, & qu'elle devient continue; on a des chaleurs inquiétantes, la toux est violente, il survient des sueurs nocturnes, colliquatives, les Tubercules crevent, chacun d'eux forme un ulcére, on rend des crachats purulens & en abondance, ces crachats sont quelquefois sanguinolens, le sang se corrompt peu-à-peu, la fiévre devient putride: de-là des diarrhées, des hydropisies&c.qui conduisent bientôt au troisiéme dégré de Phthisie qui est le dernier dégré de marasme, & un état où il n'y a plus d'espoir de guérison.

ARTICLE V.

Contenant des Obſervations ſur la Pulmonie, cauſée par des Tubercules.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une Pulmonie cauſée par des corps durs, engendrés dans les Poumons.

UN Prêtre, d'une maiſon diſtinguée, âgé de vingt-huit ans, qui n'avoit jamais reſſenti la moindre incommodité, fut ſaiſi tout-à-coup d'une fiévre quotidienne peu conſidérable, elle le prenoit du commencement, par froid, c'étoit dans les premiers jours du Carême de l'année 1748. Comme la fiévre n'étoit pas grande, on la négligea; mais elle dégénera en fiévre lente. Environ un mois après (à compter du premier accès de fiévre), il ſentit un petit poids dans la poitrine qui gênoit la reſpiration; il fit des efforts pour touſſer dans l'eſpérance de rejetter

la cauſe de cette peſanteur ; mais cela lui fut inutile ; il s'enſuivit une toux ſéche qui ſe ſoutint pendant plus de trois mois. On lui fit prendre le lait coupé avec une décoction d'orge qui lui cauſa un flux de ventre ; on changea de remède, on prit les eaux de Cauterets. La toux devenoit tous le jours plus fâcheuſe, & les crachats de lymphatiques qu'ils étoient, parurent teints de ſang : le malade en fût allarmé ; mais ſon allarme fut bien plus conſidérable quelques jours après, faiſant des efforts pour cracher, il rendit un bouchon dur comme de la corne. (C'eſt ſon expreſſion) long de près d'un pouce, ſur huit lignes de circonférence ; ce corps étranger étoit couvert de pus. La toux augmenta, il ſurvint de vives douleurs de poitrine, & le malade rendoit tous les matins, à la ſuite de la toux, quantité d'eaux rougeâtres qui devinrent blanches en peu de jours, cela dura pendant

un mois; on reprit les eaux de Cauterets, la toux n'en fut pas moins violente, on cracha encore du sang, la respiration étoit gênée de plus en plus, jusqu'à ce qu'à la suite d'une grande toux on eût rendu un autre bouchon de la même nature & de la même grandeur que le premier. Il survint après les mêmes symptômes qu'auparavant, mais ils durerent moins; la toux diminua considérablement, cependant elle avoit toujours lieu, les crachats étoient purulens, il restoit une fiévre lente, & une douleur à la poitrine & entre les omoplates; on avoit déja désespéré de la guérison de cette maladie; cependant le malade vint me consulter (je ne l'avois pas encore vu), je le rassurai & je lui fis les remédes suivans.

Quoique le malade fût déja très-maigre, je lui fis tirer de l'un des bras, huit onces de sang: je le purgeai le lendemain, avec deux on-

ces de manne, & je le mis tout de ſuite à l'uſage d'une tiſane vulnéraire & pectorale; elle étoit composée avec le lierre terreſtre, la pulmonaire, les ſommités fleuries d'hypéricum, la bourrache & la ſcolopendre; il en prenoit trois ou quatre gobelets par jour; les crachats blanchirent un peu dans quinze jours: J'ajoutai enſuite à la tiſane, un tiers de décoction de ſarſepareille; & comme il paroiſſoit encore quelque peu de ſang avec les crachats, je fis prendre tous les matins pendant près d'un mois, une opiate compoſée avec dix grains de poudre de racine d'année, autant de pierre hæmatite, quatre goutes du baume du Perou liquide, & le ſyrop de capillaire, je purgeai encore une fois. Quand on eut fini l'uſage de l'opiate, je ne donnai pour tout reméde qu'une tiſane avec le lierre terreſtre, & les ſommités d'hypéricum: la toux, la fiévre, & la douleur de poitrine

disparurent ; le malade (qui avoit resté au voisinage de Nerac, pour que je le visse plus commodément pendant qu'il useroit de mes remédes) s'en retourna chez lui comme assuré de sa guérison.

Près de trois mois après il survint une nouvelle allarme ; le malade sentoit une gêne dans la respiration, je crus d'abord que c'étoit l'effet d'un gonflement des cicatrices ; & comme il n'avoit plus de fiévre & que son estomac digéroit au mieux, je lui fis prendre pendant douze jours quatre gobelets chaque matin d'eaux du castera vives en deux prises, je faisois mettre à la seconde prise une quatriéme partie de lait d'ânesse. Ce reméde reussit d'abord ; mais deux mois après il survint encore une pesanteur de poitrine, je ne doutai plus qu'il ne se formât des tubercules ; je fis user pendant un mois d'un bolus avec les gommes ammoniac & galbanum, où je mê-

lois ſix grains de ſafran de Mars apéritifs par priſe, on bûvoit par deſſus un gobelet de tiſane compoſée avec la racine de fraiſier & de garance, & les feuilles de ſcolopendre & de fumeterre; après ces remédes on reprit les eaux du caſtere ſeule, & le malade fut parfaitement guéri par le moyen de ces remédes: il y a déja plus de trois ans qu'il jouit d'une ſanté parfaite.

Seconde Observation.

Sur pluſieurs Vomica rendus par le même ſujet.

En 1744, un homme de qualité âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament très-robuſte, mais qui dégéneroit depuis un an, ce qui paroiſſoit par le déſordre de ſes digeſtions, & par le fonds de ſon teint qui pâliſſoit à vue, fut ſurpris pendant la nuit à la ſuite d'une petite toux ſeche qui avoit duré

déja quelques jours, d'une suspension presque totale de la respiration avec de grandes envies de tousser : mais il ne le pouvoit pas, parce que l'action de tous les muscles de la poitrine étoit en même tems suspendue par un mouvement tonique ; le malade étouffoit enfin, lorsque tout-à-coup, le thorax se contractant violemment, il coula par la trachée artére une grande quantité de sérosités, qui venoient par ondées à mesure qu'on faisoit des efforts pour tousser.

Je fus appellé le lendemain de cet accident, j'examinai ces matiéres qu'on avoit conservées dans une terrine ; elles étoient encore couvertes d'une écume blanchâtre d'environ deux pouces d'épaisseur, il y avoit parmi de petits pelotons de pus d'un jaune foncé ; je séparai cette écume, je trouvai dessous plus de trois pintes d'une lymphe grisâtre : je la versai par inclination, & je vis au fond environ trois onces

(autant que je pus en juger à la vue) de pus fort épais mêlé avec un peu de sang presque décoloré. On continua de cracher du pus pendant sept à huit jours; la toux cessa au bout de ce tems-là & on finit de cracher.

Après que j'eus examiné ces matiéres, on me dit que le malade avoit eu depuis quelque tems, toujours pendant la nuit, trois attaques à-peu-près semblables, mais de beaucoup moins vives. Qu'il s'étoit toujours passé dix à douze jours de l'une à l'autre, qu'il avoit rendu des matiéres de la même qualité, mais d'un tiers moins à chaque attaque qu'à la derniere; & qu'après chacune il avoit toujours toussé pendant quatre ou cinq jours.

Je donnai des remédes pour déterger & cicatriser l'ulcére, & pour rétablir les digestions; tout sembloit avoir réussi au mieux, lors qu'environ un mois après il arriva

pendant la nuit le même accident qu'auparavant, ſuivi d'autant de danger, & avec une évacuation de pus & de lymphe pour le moins auſſi abondante.

Je réitérai les mêmes remédes, je leur fis ſuccéder de légers apéritifs, tant en opiate qu'en boiſſon, pour tâcher de prévénir de nouveaux accidens, & qu'il ne ſe formât de nouveaux tubercules; mais c'étoit trop tard, ils étoient déja formés & prêts à ſuppurer: il arriva au bout d'un mois une nouvelle attaque pendant la nuit, celle-ci fut ſuivie de trois autres pendant trois nuits conſécutives. Les poumons furent tellement délabrés par toutes ces attaques que le malade ne ceſſa plus de cracher du pus; la fiévre ſe mit bientôt de la partie, il maigriſſoit très-rapidement, il tomba bientôt dans le dernier dégré de Phthiſie, & il mourut enfin hydropique.

TROISIÉME OBSERVATION.

Sur un Vomica.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un assez bon tempérament & accoutumé à des exercices pénibles, fût fatigué pendant l'été dernier (1751) par une toux à la suite de laquelle il rendit des crachats lymphatiques; la toux devint très-vive au commencement de l'automne. Comme il toussoit un jour avec beaucoup de force, la toux devint convulsive, & il rendit quelques gorgées de pus; il avoit depuis quelque tems une petite douleur de poitrine; cette douleur augmenta, il survint un peu de fiévre, & des sueurs pendant la nuit; il rendoit tous les matins en toussant beaucoup de sérosités: il devint très-foible: on m'appella, je m'appliquai à déterger l'ulcére, il usoit à cet effet de tisanes pectorales & vulnéraires; comme

il ne dormoit pas, il prenoit presque tous les soirs des narcotiques; outre les tisanes je lui donnai une fois par jour d'une opiate faite avec la poudre d'hali, la pierre hæmatite, quelques gouttes de baume du Perou liquide & le syrop de pied de chat; je purgeois de tems en tems avec la manne & la rhubarbe dans une infusion de capillaire: après quelque tems de cet usage, tous les symptômes diminuerent, le malade cessa peu-à-peu de cracher du pus, & la toux disparut insensiblement; cependant il avoit encore une petite fiévre qui se manifestoit tous les soirs, elle céda en peu de jours à une tisane de squine & de sarsepareille: il se rétablit ensuite parfaitement bien, & il fait depuis ce tems-là tous ses exercices, avec autant de force & avec autant d'aisance qu'avant sa maladie.

QUATRIÉME OBSERVATION.

Sur une Pulmonie avec des signes de Tubercules.

Une Demoiselle âgée de vingt-deux ans dont la soeur étoit morte d'une Pulmonie, fut attaquée en 1747 d'une toux séche avec une douleur fixe sous le sternum vers le cartilage xiphoïde; la toux augmenta; elle devint humide dans deux mois, & la douleur de poitrine portoit entre les deux omoplates, la fiévre fût bientôt de la partie, les secours périodiques diminuerent considérablement, & la couleur en étoit changée. La malade craignoit déja de subir le sort de sa soeur, elle me demanda du secours; je la fis saigner au bras, & deux jours après je la fis saigner au pied, je la purgeai ensuite avec deux onces de manne dans une infusion de sené; dès le lendemain de la purgation, je la mis dans l'u-

ſage d'une tiſane composée avec les racines de chicorée ſauvage, de fraiſier, de bruſcus & d'althéa; j'y ajoutai ſur la fin de la cuite, une pincée de fleurs de nymphea, autant de fleurs de pavot rouge, & un peu de miel de Narbonne: on prenoit quatre grands gobelets par jour de cette tiſane, on continua pendant un mois. La toux & la fiévre diminuerent par le moyen de cet uſage: & la douleur de poitrine étoit devenue très-ſupportable; il étoit même des tems où on ne la reſſentoit pas. On fit enſuite uſage des eaux de Cauterets, on en prenoit cinq ou ſix verres le matin en deux priſes; au bout de douze jours, on ceſſa les eaux, pour prendre le ſoir & le matin un demi verre chaque fois des ſucs de chicorée ſauvage & de bourrache mêlés enſemble, & étendus dans un grand verre de décoction de ſarſepareille; on continua ce reméde pendant

trois ſemaines; il finit heureuſement cette cure; la Demoiſelle ſe maria, elle a fait des enfans, elle jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite.

Cinquiéme Observation.

Sur une Pulmonie avec Hydropiſie, cauſée par des Tubercules.

Un jeune homme de quatorze ans, d'un tempérament aſſez délicat, ſe trouva incommodé en 1743, par des laſſitudes & des fourmillemens dans tout ſon corps; à cela ſuccéderent des dégoûts, des douleurs aux hypocondres, & une toux ſéche. La toux augmenta enſuite, elle devint humide, & il commença de reſſentir une douleur fixe entre les omoplates. On m'appella environ deux mois après que ces incommodités eurent commencé: je trouvai un peu de fiévre, elle n'avoit lieu que la nuit, elle finiſſoit le matin par une petite moët-

teur. Je le fis saigner au bras, & il prit, pendant trois jours, deux verres chaque matin d'une infusion de rhubarbe, de tamarins & de quelques folicules de sené; j'ajoutai au premier verre une once de manne. Le malade fut purgé suffisamment: je le mis le lendemain dans l'usage d'une tisane composée avec le chiendent, la racine de fraisier, & les feuilles de buglose & d'érisimum, il en prenoit quatre verres par jour; j'ajoutois tous les soirs à l'heure du sommeil, six dragmes de syrop violat; & de tems en tems je substituois à ce syrop, deux dragmes de diacode. Quand le malade eut pris cette tisane pendant un mois, la fiévre étoit fort peu de chose, mais les autres symptômes persistoient: je fis prendre du gruau deux fois par jour. Cependant les jambes devenoient œdémateuses, il y avoit de tems en tems quelque retour de fiévre & la maigreur ne diminuoit

pas ; une infusion de sasafras avec un peu de cristal minéral dont-il prit pendant quelque tems deux verres par jour, fit disparoître la fiévre & l'œdeme, & le malade se rétablit en continuant l'usage du gruau.

Ce jeune homme étoit le maître de se livrer à ses fantaisies, ses parens ne vouloient pas le gêner, il profitoit imprudemment de la liberté qu'on lui donnoit, il mangeoit de tout sans distinction, & il donnoit toujours la préférence à ce qui pouvoit lui nuire. Les crudités, le vinaigre, les salures, les épiceries, &c. étoient pour lui des mets de prédilection : aussi en fut-il bientôt la dupe ; il retomba un an après sa guérison, dans la même maladie ; elle fut plus longue & plus obstinée que la premiere fois, elle dura quatre mois, il guérit encore par la même méthode, si ce ne fut pas absolument par les mêmes remédes. Les jambes devin-

rent œdémateuſes comme la premiere fois, il ſe forma enfin une anaſarque qui fut radicalment guérie par l'uſage d'une tiſane de ſaſſafras avec le nitre purifié; cette tiſane m'a ſouvent réuſſi en de pareilles occaſions.

Cette ſeconde attaque ne rendit pas le malade plus ſage: il continua de ſe gouverner très-mal, il retomba huit mois après; & étant parvenu au dernier dégré de Phthiſie, il mourut hydropique.

Sixiéme Observation.

Sur une Pulmonie cauſée par des Tubercules.

Une Dame âgée de vingt-cinq ans, naturellement aſſez maigre, avoit déja donné le ſein en 1745 à trois de ſes enfans, ils avoient tous été fort bien nourris; elle n'avoit jamais reſſenti, en les nourriſſant, des douleurs de poitrine ni d'autres incommodités. Il ſurvint

un quatriéme enfant qu'elle voulut auſſi nourrir malgré le ſentiment de ſes parens; ſix mois après elle reſſentit une douleur de poitrine, qui fut ſuivie d'une petite toux ſéche. On m'appella, je conſeillai de donner une autre nourrice à l'enfant, la mere n'en voulut rien faire; peu de jours après la toux augmenta, la fiévre ſe mit de la partie, la malade cracha du pus, il s'enſuivit bientôt une ſueur colliquative.

Elle commença à être un peu docile, mais c'étoit trop tard; on donna une nourrice à l'enfant, & on appella deux Médecins pour conſulter avec moi ſur cette maladie; ils furent tous les deux d'avis de faire prendre tout de ſuite les eaux de Cauterets & enſuite le lait. Pendant l'uſage des eaux la malade cracha ſouvent du ſang; elle prit le lait, qui augmenta la fiévre & les ſueurs, il ſurvint enfin un flux de ventre qui la conduiſit à la mort.

SEPTIÉME OBSERVATION.

Sur une Pulmonie causée par des Tubercules.

Le mari de la Dame, qui a fait le sujet de l'observation précédente, avoit toujours couché avec elle pendant sa maladie, il commença de tousser quelque tems après qu'elle fut morte : de là la douleur de poitrine. Il prit les eaux de Cauterets, malgré mon avis, par l'ordonnance des mêmes Médecins ; la fiévre fut bien-tôt de la partie, & l'usage du lait qu'il observa avec exactitude par une suite de la même ordonnance, ne le laissa pas longtems languir : il le conduisit successivement du crachement de pus aux sueurs, de celle-ci au flux de ventre, au dégré de Phthisie, & à la mort, qui fut précédée pendant quatre heure d'un flux de sang très-abondant.

J'ai vu arriver un nombre de cas

funeſtes (qu'il ſeroit inutile de rapporter ici) à l'occaſion de l'uſage du lait dans la Pulmonie; & les plus fameux praticiens en Médecine que j'ai conſultés à ce ſujet, en ont vu ſi peu de bons effets, que j'ai cru devoir les ſoupçonner dans cette maladie; je l'ai fait, & j'ai guéri des Phthiſiques depuis que je ne me ſers plus de lait. Mon état exige de moi que je rende compte au Public des raiſons qui m'ont heureuſement prévenu contre ce remede: je le ferai à la ſuite de ces Obſervations.

HUITIÉME OBSERVATION.

Sur une Pulmonie cauſée par des Tubercules.

Une femme de vingt-cinq ans, mariée pour la ſeconde fois, & dont le premier mari étoit mort Pulmonique, vint (le mois de Janvier dernier 1752) me trouver dans mon cabinet, où elle eut grand

peine de se rendre, elle me fit le détail de sa maladie; je lui trouvai tous les symptômes d'une Phthisie qui approchoit du dernier dégré; elle avoit encore dans ce triste état l'imprudence de donner le sein à un enfant de dix-huit mois. Je fis sevrer cet enfant, & comme il étoit impossible de remédier à la corruption du sang, aux ulcéres & aux engorgemens des Poumons qui me paroissoient très-considérables, je crus ne devoir lui donner que des remédes palliatifs.

Je remarquai que cette femme se plaignoit constamment d'un poids qu'elle ressentoit au côté gauche de la poitrine; ce poids diminuoit tous les matins après qu'elle avoit beaucoup craché; & il augmentoit sensiblement pendant les vingt-quatre heures suivantes. Je fis ouvrir son cadavre, c'étoit au commencement d'Avril, voici ce que j'y remarquai.

Au premier coup d'œil les Pou-

mons me parurent boursoufflés, & d'un plus grand volume que dans l'état naturel; je n'apperçus pas d'ulcére sur leur surface: On ouvrit d'abord le lobe gauche, il y avoit dans le centre de ce lobe une espéce de lac qui étoit formé par la destruction de plusieurs cellules; & toute la substance interne, tant de ce lobe que de l'autre, étoit parsémée de tubercules suppurés qui formoient autant de petits ulcéres; il étoit des endroits où il n'y avoit pas plus de place des uns aux autres qu'il n'en falloit pour pouvoir en distinguer la séparation. Le foye paroissoit plus grand que dans l'état naturel, mais je n'y trouvai pas d'engorgement sensible. Les autres visceres étoient tels qu'ils sont ordinairement dans les Phthisies.

NEUVIÉME OBSERVATION.

Sur une Phthisie Pulmonaire causée par des Tubercules.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, robuste & vigoureux, domestique d'un Officier qui venoit de mourir Pulmonique, & qu'il avoit servi avec beaucoup de soin pendant toute sa maladie, ressentit pendant l'automne de 1751, un saisissement général dans sa poitrine avec une toux séche, un dégoût, des douleurs aux reins & des feux considérables dans l'estomac. Bientôt après il survint des douleurs à la poitrine, & des gênes considérables dans la respiration qui augmentoient au moindre exercice qu'il faisoit. Il demanda mon secours; je ne me décidai pas d'abord sur une Pulmonie, je le fis saigner, je le purgeai avec une tisane royale, je lui fis prendre de petits calmans, & je le mis dans

l'usage d'une tisane avec le chiendent, le segle, la laitue & le coquelico. Je m'apperçus bientôt que sa toux augmentoit, qu'elle commençoit à devenir humide, & que la douleur de poitrine faisoit des progrès ; je craignis le second dégré de Phthisie ; je fis resaigner le malade, je le purgeai avec une tisane Royale, & je le mis dans l'usage d'une tisane composée avec les racines de bruscus, de garance, de fougere mâle, & d'asperges ; j'y fis ajouter la scolopendre, le petit chêne & la bourrache, on jettoit dans l'infusion une bonne pincée de fleurs de guimauve. Après quelque jours d'usage de cette tisane, on prenoit le soir & le matin d'une opiate composée avec les gommes apéritives, les cloportes, le tartre chalibé & un peu de rhubarbe ; outre cela on prenoit souvent le soir dans la tisane, deux ou trois dragmes de diacode. On continua cet usage pendant trois

mois, & le malade n'eut plus à la fin de ſymptômes de Pulmonie; cependant je lui fis prendre deux verres par jour pendant quelque tems d'une tiſane de ſarcepareille & de ſquine. Il a toujours depuis joui d'une ſanté ferme & aſſurée.

Dixiéme Observation.

Sur une Pulmonie provenant de Tubercules, & cauſée par des obſtructions dans le bas ventre.

Un Etudiant en Droit âgé de dix-neuf ans, s'étant livré pendant l'hyver de l'année 1749 à des excès aſſez familiers à la jeuneſſe, eut dans le printems ſuivant une fiévre qui lui dura pluſieurs jours, il fut en même tems fort enrhumé; ces accidens parurent avoir ceſſé quelque tems après; cependant ſa ſanté ne ſe rétabliſſoit jamais parfaitement. Il ſe retira à la campagne pendant les vacations de l'Univer-

ſité ; on me le fit voir, je lui trouvai une fiévre lente bien caractériſée, avec une toux ſéche, & des douleurs à l'épigaſtre & aux hypocondres qui s'étendoient juſqu'au ſternum ; il avoit d'ailleurs des laſſitudes dans tous ſes membres & des picottemens dans tout ſon corps. Je lui fis pluſieurs queſtions ſur ſa façon de vivre ; il ne m'avoua que des jeux, des veilles, & des excès de table : cela me détermina à m'attacher uniquement à la fiévre & aux embarras du bas-ventre & de la poitrine, d'où elle dépendoit. Je le fis ſaigner, tant à cauſe de ces douleurs que par rapport à un grand mal de tête qui lui faiſoir perdre le ſommeil, & je le purgeai avec la caſſe ; on fit enſuite deux fois par jour des fomentations émollientes ſur le bas-ventre, & on ſe ſervoit ſouvent des lavemens avec la même décoction ; je le mis dans l'uſage d'une tiſane compoſée avec les racines de guimauve & de fraiſier

ſier

ſier, les feuilles de cœterac, de ſcolopendre, de bourrache, & d'une pincée de fleurs de nenuphar ; on y ajoutoit tous les trois jours l'infuſion d'une dragme de rhubarbe ; & l'on plaçoit par tems des narcotiques ſelon qu'ils étoient indiqués. Ces remédes procurerent une liberté de ventre telle qu'on pouvoit la deſirer, & une tranſpiration des plus favorables. Tous les ſymptômes diminuerent dans un mois de cet uſage. On prit enſuite pendant quinze jours les bouillons apéritifs ; le malade commençoit à ſe porter au mieux ; & comme l'eſtomac faiſoit bien ſes fonctions & qu'il n'y avoit pas de fiévre, il prit pendant quelques matins du lait coupé avec une décoction du ſarſepareille. Il s'en retourna à Toulouſe ſuivre les Ecoles, & il ſe portoit encore parfaitement bien aux vacations ſuivantes.

Ce jeune homme fut prié à des nôces pendant le mois d'Août ; il

y fit des excès, la fiévre le prit: il en atribuoit lui-même la cause à une grande quantité de confitures de toute espéce dont il s'étoit presque nourri pendant quelques jours. Il ne fit aucun remède, la fiévre dégénéra en lente: il ne demanda du secours que vers la fin de Novembre; je le vis, je le trouvai avec tous les symptômes d'une Phthisie confirmée qui approchoit du dernier dégré; il mourut un mois & demi après.

Onziéme Observation.

Sur une Phthisie avec des symptômes compliqués de Phthisie nerveuse & de Pulmonie avec des Tubercules.

Un jeune homme de vingt-cinq ans, étant d'une partie de masque, pendant le Carnaval de l'année 1747, s'exposa à un air froid, étant tout en sueur; le lendemain il lui survint une douleur à la nuque, qui s'étendoit par toute la tête; cette

douleur fut répandue en deux jours dans toute la poitrine; elle causa d'abord une toux séche, & une oppression considérable. On m'appella, je lui trouvai encore une petite fiévre, & un tremblement dans tous ses membres, de sorte qu'il falloit que le malade fit plusieurs essais pour porter la main directement à la bouche; il avoit outre cela une sueur presque continuelle, & un dégoût général pour toutes sortes d'alimens.

Comme la sueur me parut symptômatique, je fis faire une saignée au bras, & le soir on prit un narcotique, on fut encore saigné le lendemain : cependant tous les symptômes se soutenoient, & sur tout la toux & la douleur de poitrine qui augmentoit toujours. J'ordonnai l'usage de l'eau de poulet, farci d'orge, de chicorée sauvage, de tussillage, de fleurs de nymphea; & il prenoit tous les soirs tantôt du diacode, tantôt du syrop violat.

Cette tisane calma un peu les douleurs, on prit quelques verres de tisane Royale qui firent leur effet. Cependant la toux empira, elle commençoit de devenir humide, rien ne pouvoit interrompre ni diminuer les sueurs, le malade maigrissoit beaucoup; & comme la sueur étoit un symptôme que je redoutois, je conseillai au malade de se lever brusquement de son lit, toutes les fois qu'il la sentiroit venir; & que, sans s'exposer à un air froid, il choisit la température de cet élément qui seroit en état de retenir cette évacuation sans la brusquer: je lui en donnai les moyens, ils réussirent, il commença de suer un peu moins & la sueur cessa enfin quelque tems après. Ce malade avoit sué pendant plus d'un mois & demi; je craignis que de si grandes évacuations n'eussent déja trop dépouillé le sang de sa lymphe, & qu'il ne tombât dans l'hydropisie, d'autant mieux

que les pieds commençoient de devenir œdémateux. Je le mis dans l'usage des bouillons de rave avec un peu de veau qu'il prenoit deux fois, & souvent trois fois par jour à la place d'autres bouillons. Je joignis à cet usage celui d'une opiate composée avec la poudre de pates d'écrevisses, les cloportes, les coreaux, l'antimoine diaphorétique & le syrop de capillaire. Après quelques jours de cet usage, je m'apperçus que la peau devenoit douce & humide : j'augurai delà que la transpiration se rétablissoit; je quittai l'usage de l'opiate & je tournai toutes les vues curatives du côté de la poitrine, la toux & l'oppression l'exigeoient, elles étoient considérables. Je fis prendre à la place des absorbans une opiate composée avec les gommes apéritives, la racine d'aunée, le blanc de baleine, la petite sauge & le syrop d'érisimum : tous les symptômes diminuerent après quinze jours de

cet uſage, & ils ceſſerent enfin; c'étoit quatre mois après la premiere attaque de ſa maladie. Le lait coupé avec une décoction de ſarſepareille finit de le rétablir, il jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite.

Douziéme Observation.

Sur une Pulmonie vérolique héréditaire.

Je fus appellé pour la premiere fois au commencement du mois de l'année 1743, pour voir une Dame âgée de vingt-deux ans qui me parut être d'un tempéramment ſanguin; elle étoit valétudinaire depuis ſon enfance; à peine ſe connoiſſoit-elle qu'elle étoit déja incommodée d'une peſanteur de tête qui ſe faiſoit plus reſſentir vers les ſinus frontaux & les ſutures qu'ailleurs: cette douleur n'avoit jamais totalement ceſſé. Elle étoit encore ſujette depuis ſon adoleſcence à

des rhumes longs & incommodes, avec des cuiſſons au larinx & un bourdonnement dans les oreilles, qui depuis quelques années étoit devenu continuel ; & ſon corps étoit ſouvent couvert de petits boutons phlegmoneux.

Cette Dame étant devenue enceinte, les boutons diſparurent, & tous les autres ſymptômes dont elle s'étoit faite une habitude diminuerent ſenſiblement ; les pertes qui ſuivirent ſes couches ne lui furent pas moins favorables que la groſſeſſe : cependant toutes les anciennes incommodités devinrent bientôt après plus fâcheuſes que jamais ; elles avoient même conſidérablement augmenté depuis ſix mois ; elle avoit une toux très fréquente, & une fiévre lente, les crachats étoient purulens, elle reſſentoit une douleur vive à la poitrine du même côté, elle avoit fort maigri, à peine pouvoit-elle marcher tant elle étoit foible.

Je n'avois vu cette Dame que dans cet état : il ne falloit pas d'autres symptômes pour juger qu'elle étoit bien avant dans le second dégré de Pulmonie ; tous les Médecins qui l'avoient vue l'avoient cru de même. Toutes les incommodités qui avoient précédé cette affection de poitrine me firent soupçonner un virus vérolique ; je m'attachai à cette idée. Je m'informai avec la malade de son pere & de sa mere ; elle me dit que l'un étoit mort à l'âge de trente ans, & que l'autre étoit morte aussi fort jeune ; mais que, comme elle étoit encore enfant, elle n'avoit jamais sçu de quelles maladies ils étoient morts : elle me nomma un de ses parens avec lequel elle me pria de m'en instruire.

Ce parent m'apprit que le pere de la Dame avoit été traité de la vérole à l'âge de dix-huit ans quelque tems avant son mariage) ; que depuis ce tems-là, il n'avoit

pas été ſage; & que la mere s'étoit toujours plainte, depuis ſon mariage juſqu'à ſa mort, de quelque incommodité.

Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider ſur la cauſe de la maladie de la Dame qui me conſultoit. Son Médecin l'avoit miſe dans l'uſage du lait d'âneſſe, elle l'avoit commencé trois ou quatre jours avant que je l'euſſe vue; je reſtai encore trois ou quatre jours avant que d'avoir fait la découverte de la cauſe de ſon mal: quand j'y retournai, je lui trouvai beaucoup de fiévre, & de grands tiraillemens à la poitrine; le lait avoit aſſurément cauſé ce deſordre. Je la purgeai avec la caſſe; la fiévre & les tiraillemens diminuerent. Je n'héſitai pas de faire des frictions mercurielles en très-petite doſe; j'obſervai du commencement cinq jours d'intervalle de l'une à lautre, enſuite quatre & enfin trois, quand je fus aſſuré que ce reméde

faisoit diminuer tous les symptômes. Je faisois observer exactement une diéte convenable. Après quatre mois de cet usage elle fut entiérement guérie, elle jouit ensuite pendant six ans d'une santé des plus parfaites.

ARTICLE VI.

Réfléxions sur les Tubercules des Poumons.

LEs Tubercules des Poumons sont des obstructions qui peuvent provenir tant du vice des solides que du vice des liquides.

Ces obstructions se forment dans les vaisseaux lymphatiques: la force élastique de ces vaisseaux est fort petite, de même que celle des molécules de la liqueur qui coule dans leurs calibres : il n'est pas surprenant qu'il se fasse des embarras là où ils sont en fort grand nombre, & fort entortillés comme dans les

Poumons, furtout quand ces vaiffeaux ou la lymphe ne font pas dans l'état naturel.

Les Tubercules peuvent dépendre du vice des lymphatiques, quand les calibres de ceux-ci font trop contractés, trop roides, ou étranglés; pour lors, la lymphe y eft arrêtée, elle eft obligée d'y féjourner.

Ces vices des lymphatiques peuvent être naturels, ou provenir par accident de la convulfion de leurs fibres, du fpafme du fyftême nerveux, ou de quelque compreffion faite par quelque corps voifin. Ces vaiffeaux peuvent auffi être trop relâchés, & par conféquent n'exercer pas des compreffions fuffifantes fur la lymphe contenue dans leurs calibres, pour en favorifer la progreffion.

Si la lymphe ou une partie de fes molécules ne font pas dans l'état naturel, ce liquide dégénere infenfiblement & devient en état

d'engouer des vaisseaux qui ont aussi peu de ressort que les lymphatiques ; de troubler l'ordre des oscillations de leurs fibres, & par conséquent celui des pressions latérales qui en dépendent.

La lymphe est naturellement mucilagineuse & gluante ; quand elle est exposée à un air un peu froid, elle se convertit d'elle-même en gêlée ; si elle est arrêtée dans ses vaisseaux, elle y est d'abord comme étrangere ; le battement des artéres sanguines, & le mouvement des muscles qui l'environnent, la ballotent continuellement ; elle se cole, se fixe, ou se coagule : Mais de même que les autres liquides qui se durcissent, elle passe par dégrés de la liquidité à la fluidité, de la fluidité à la mollesse, & de celle ci à la dureté. C'est ainsi que se forment dans les Poumons les Tubercules de l'une & de l'autre espéce : c'est encore par le même méchanisme qu'il se fait des pierres dans

le cœur, des concrétions polypeuſes dans le cœur & dans les artéres, & ailleurs des durillons, des bezoards, des pierres, des tumeurs de différentes eſpéces, &c. Fernel a trouvé dans les Poumons de cadavres des Tubercules dures, & d'autres qui avoient la conſiſtance de vieux fromage : ceux-ci ſeroient ſans doute devenus durs avec le tems.

La lymphe differe de ſon état naturel, ſelon les différentes qualités du ſang artériel d'où elle provient. Silvius de Leboé & d'autres Auteurs l'ont quelquefois trouvée de couleur différente à celle qu'elle doit avoir naturellement : d'ailleurs l'on ſçait en Médecine, qu'elle occaſionne tous les jours des maladies différentes, ſelon ſes différents vices. C'eſt de-là que provient la différence des Tubercules des Poumons.

Les Tubercules qui ne ſuppurent jamais, ſont formés ou par

une lymphe qui ne pêche que dans ſes propres principes & par trop de viſcoſité, ou par le mélange des matiéres qui ne s'enflamment pas. Les Tubercules qui ſuppurent, proviennent d'une lymphe mêlée & confondue avec d'autres matieres plus ou moins propres à s'enflammer; c'eſt pourquoi les uns ſuppurent plutôt & les autres plus tard. La lymphe ſeule ne s'enflamme pas; mais cet accident arrive preſque toujours au ſang déplacé; il doit en être de même des matieres qui tiennent de la nature de ce liquide.

ARTICLE VII.

Réfléxions ſur la cure de la Pulmonie cauſée par des Tubercules.

QUand les Tubercules des Poumons ſont cauſés par des maladies chroniques, par des roideurs ou par des relâchemens des ſolides, par des convulſions ou des ſpaſmes

du systême nerveux, &c. il faut d'abord mettre en usage les remédes indiqués par le caractere de ces différentes maladies, & s'appliquer à donner de la souplesse à des solides trop roides, & du ressort à ceux qui sont relâchés. On a des spécifiques pour les convulsions & pour les spasmes, on doit s'en servir à propos; car si ces maladies sont la véritable cause de la formation des Tubercules, elles contribuent à leurs progrès tant qu'elles existent. Il arrive souvent que quand on a mis la nature vis-à-vis d'elle-même, elle détruit les Tubercules des Poumons sans d'autres secours, surtout quand la lymphe n'a pas contracté des vices qui en fomentent l'accrétion.

Après ces attentions générales, il faut en donner de particulieres aux Tubercules, & ne jamais perdre de vue les différens dégrés par lesquels ils passent avant de parvenir à la dureté. C'est par ce moyen

qu'un Médecin aura toujours sous ses yeux les remédes qui conviennent pour les détruire, & les moyens dont il doit se servir pour prévenir le second dégré de Pulmonie.

Les Tubercules ne donnent guére de signe certain de leur existance avant d'être parvenus à la molesse; pour lors on a une toux séche & d'autres symptômes de Pulmonie. Toutes les fois que les Poumons sont viciés, le cours du sang est retardé dans ce viscere (selon les expériences de Monsieur Halles), & les pulsations accélérées du cœur doivent faire accumuler ce fluide dans l'artere Pulmonaire: car quoique le sang y soit poussé avec assez de force pour distendre les vaisseaux, il ne passe cependant qu'avec difficulté par rapport aux obstacles qu'il rencontre, & même par rapport à son épaississement; car le sang doit être de la nature de la lymphe dont il est la source.

Les effets des obstacles qui s'op-

posent au cours du sang, doivent plutôt se faire sentir dans les Poumons que dans les autres parties; parcequ'il passe dans un tems égal au travers des Poumons une beaucoup plus grande quantité de sang, respectivement à leur volume, que dans quelqu'autre partie du corps que ce soit. C'est le retardement du sang dans ce viscere qui cause le progrès des douleurs que l'on ressent dans la Pulmonie, & les essoufflemens où l'on est au moindre exercice que l'on fait: enfin tous les symptômes augmentent à proportion du retardement de ce liquide; c'est de-là que l'on peut distinguer & prédire les différens dégrés de Pulmonie: Je reviens à la cure.

Si la pléthore n'est pas toujours générale dans la Pulmonie, elle est du moins particuliere; il faut donc avoir recours à la saignée du bras & la réitérer de tems en tems, afin qu'un trop grand volume de sang

retardé dans le Poumon ne favorise pas l'accrétion & la propagation des Tubercules ; d'ailleurs la saignée est d'autant plus nécessaire dans cet état, qu'elle retarde l'inflammation, & empêche la rupture des vaisseaux ; qui, si elle avoit lieu, formeroit infailliblement une autre cause de Pulmonie : on le verra plus bas.

Il faut en même tems attaquer les Tubercules & la qualité des liquides qui les produisent ; on pourra l'entreprendre avec d'autant plus de confiance, que le premier dégré de Phthisie sera moins avancé. On y réussit ordinairement en fournissant à la masse du sang beaucoup d'apéritifs choisis parmi les végétaux : on les donne en bouillons & en tisanes ; le suc des plantes réussit encore mieux. On seconde ces remédes par des opiates apéritives, où il est bon de mêler quelque petit purgatif, non pas dans la vue de purger (les purgatifs sont nuisibles

dans la Phthiſie), mais pour favoriſer l'action des autres remédes ſur les liquides.

On a coutume dans de tels cas de faire uſage d'eaux minérales ſulfureuſes & ferrugineuſes; il eſt rare qu'elles faſſent de bons effets, à moins qu'on ne les donne en très-petite doſe.

Plus on approche du ſecond dégré de Phthiſie, moins on doit ſe ſervir d'apéritifs qui agiſſent par leur poids comme le mercure, ou par la dureté de leurs parties comme le fer. Les fibres des membranes qui avoiſinent les Tubercules, ne font déja que des oſcillations trop irrégulieres; des corps peſans & durs qui porteroient ſur elles, leur cauſeroient encore plus d'irrégularité. On doit avoir principalement ce ménagement dans les Pulmonies; car le tiſſu des Poumons eſt d'une délicateſſe infinie, il faut peu de choſe pour l'altérer; le mercure & le fer qui guériſſent ſouvent les

obstructions & mêmes les squirres du foye, augmentent, par un effet tout opposé, les obstructions de la poitrine quand elles sont parvenues à la dureté. J'ai souvent observé que ces remédes provoquoient le crachement de sang, & qu'ils accéléroient l'inflammation des Tubercules. L'équitation est regardée par les plus grands Auteurs, comme un spécifique dans tous les dégrés de Pulmonie; mais elle ne fait jamais de si bons effets, que dans le premier dégré de cette maladie.

On ne doit pas négliger les premieres voies dans les premiers dégrés de pulmonie, surtout quand cette maladie provient d'un vice des liquides: on place de loin en loin quelque petit purgatif quand il y a des indications qui l'exigent; on mêle avec les apéritifs quelque remède stomachique & sur tout des amers; ils sont d'ailleurs très-propres pour dissoudre la lymphe, & pour détruire les Tubercules.

On doit beaucoup espérer dela réussite de ces remédes, pourvu qu'on soit constant dans leur usage & qu'on ne s'en rebute pas; d'autant mieux qu'ils passent d'abord dans les Poumons, par les voies du chile, avec toutes leurs qualités; il n'en est pas de même dans les autres visceres où ils ne parviennent qu'après avoir été dépouillés de leurs principales vertus.

Quand on est parvenu au second dégré de Phthisie, les Tubercules s'enflamment, la fiévre s'allume, la toux augmente, on a des chaleurs inquiétantes, &c. voyez les remarques précédentes. A la vue de ces symptômes, il faut suspendre les apéritifs & avoir recours aux saignées, aux tisanes calmantes, délayantes & pectorales, & aux narcotiques qui sont toujours nécessaires, quand bien même on n'auroit pas perdu le sommeil : on donne avec succès de légeres émulsions avec les semences froides,

& le ſyrop de diacode : les malades ne doivent pas prendre d'alimens ſolides, juſqu'à ce que les ſymptômes de l'inflammation aient ſenſiblement diminué, & que la ſuppuration des Tubercules ſoit établie. La moindre négligence dans l'exécution de ce que je viens d'obſerver, mettroit les malades dans le danger de perdre le vie : car l'inflammation des Tubercules augmenteroit, elle ſe communiqueroit à la ſubſtance des Poumons, & cauſeroit une péripneumonie mortelle. Il n'y a que peu de jours qu'il eſt mort dans ce pays une Dame d'une pareille maladie.

Quand la ſuppuration des Tubercules eſt établie, il faut avoir en vue de déterger les ulceres, de les cicatriſer & ſurtout de défendre le ſang contre la corruption qui le menace, à l'occaſion du pus qui eſt abſorbé par les vaiſſeaux : ce ſont là trois principales indications à ſuivre, d'autant mieux que la

fiévre inflammatoire ne tarde pas à dégénérer en putride.

On doit d'abord avoir recours aux tisanes détersives & vulnéraires, ou à d'autres remédes qui fassent les mêmes effets ; il faut varier ces remédes selon les différens tempéramens des malades & le caractere de la maladie.

On prémunit le sang contre la pourriture qui lui survient des ulceres, par une diéte convénable : Cette diéte doit être une nourriture douce & balsamique, en état de borner l'action du pus introduit dans les vaisseaux. Les alimens qui m'ont toujours le mieux réussi, sont les substances farineuses cuites en forme de bouillie fort claire, tantôt à l'eau, tantôt au lait d'amendes, les bouillons de raves, de grenouilles, &c. on donne de tems en tems des calmans & des anodins, tant pour procurer le sommeil, que pour rapprocher, autant qu'il est possible, le genre nerveux de la souplesse qu'il a perdue.

Il faut continuer l'usage des détersifs & des vulnéraires, tant que les malades crachent du pus, & tant que la fiévre persiste; il est même à propos d'en changer souvent l'espéce, parce que l'on a reconnu, dans la pratique de la Médecine, qu'un reméde dont l'usage a dégénéré en habitude ne fait jamais les effets qu'on s'en propose. Le poison n'eut pas de prise sur Mithridate quand il voulut s'empoisonner, parce qu'il s'étoit fait une habitude de cet aliment pernicieux.

L'opium ne fait pas dormir les Orientaux, il les éveille au contraire, cela provient de ce qu'ils en font un usage constant: leurs soldats en prennent jusqu'à trois dragmes avant de combattre; & bien loin que ce reméde les fasse dormir, il leur donne au contraire de l'agilité & de l'audace. Nous voyons tous les jours, en Europe, que ceux qui prennent un grain d'opium, dorment profondément; mais s'ils en

en font un long uſage, dix grains ne ſont pas à la fin en état de les aſſoupir. Quelque ſoin que l'on prenne pour préſerver la maſſe du ſang de la pourriture dont les vaiſſeaux ſont inondés, on n'y réuſſit pas toujours; ce liquide ſe dérange, il ſe pervertit, il engorge les ſécrétoires, il ne fournit plus de ſuc nourricier, tout ſe deſſéche inſenſiblement, les pores de l'inſenſible tranſpiration en ſont effacés; la ſéroſité du ſang s'échappe avec confuſion par les pores de la ſueur, c'eſt une perte qui dépouille ce liquide d'une véhicule néceſſaire; tout dégénere, les glandes du canal inteſtinal s'obſtruent enfin; leurs calibres ſont forcé & détruits par la pente contre nature d'une trop grande quantité, & de la qualité pervertie des liquides qui y aboutiſſent; de-là un flux de ventre qui annonce la mort avec le dernier dégré de Phthiſie.

J'ai ſouvent prévenu ces ſymp-

tômes mortels, par le moyen des absorbans & des diaphorétiques; j'employois à cet effet les coraux, les cloportes, la poudre d'écrevisses, l'antimoine diaphorétique, &c. j'en faisois prendre deux fois le jour des doses convenables, & l'on bûvoit par-dessus un gobelet de tisane de sarsepareille. Les absorbans diminuent l'activité du virus, & les diaphorétiques rendent la lymphe plus coulante & plus en état de s'échapper par les pores de la transpiration, quand elle est devenue étrangere dans la masse du sang: ces pores en sont humectés, leur calibres deviennent plus accessibles, & la sueur diminue insensiblement à mesure qu'une évacuation naturelle se rétablit. L'insensible transpiration est dans l'ordre de la nature, & la sueur est toujours suivie de danger quand elle n'est pas critique. Voyez mon Livre sur les promptes Variations de l'Air, *Chap.* 16: Les mêmes se-

cours préviennent auſſi le flux de ventre, & empêchent qu'il ne ſe forme de nouveaux tubercules qui cauſeroient de nouveaux orages.

On voit ſouvent que les Pulmoniques au ſecond dégré ont de tems en tems une augmentation de fiévre, de chaleur, &c. ils crachent enfin plus abondamment, & leurs crachats ſont teints de ſang; ce ſont des Tubercules enflammés qui cauſent l'augmentation de ces ſymptômes. Il faut, dans ce cas, ſuſpendre les abſorbans & les diaphorétiques, pour reprendre les adouciſſans & les calmans; on peut enſuite revenir à ces remédes comme après la premiere attaque. Pour ce qui eſt des diétetiques, des pectoraux, des déterſifs & des vulnéraires, ils ont toujours lieu depuis le commencement du ſecond dégré, juſqu'à la fin de la ſuppuration ou du malade.

On n'a pas fini tout l'ouvrage, quand bien même en auroit le bon-

heur de voir la fin de la suppuration ; la fiévre peut encore subsister pendant quelque tems, il peut se former de nouveaux Tubercules, ou il en reste encore des anciens qui suppureroient dans la suite. On détruit cette fiévre par le moyen des tisanes amères, on place encore de tems en tems les absorbans & les diaphorétiques, il convient aussi de placer à propos quelque doux purgatif. Dès que la fiévre a cessé, le petit lait clarifié, où l'on fait bouillir au bain-maire trois ou quatre écrevisses, & une pincée de fumeterre & de scolopendre, est d'un grand secours, tant pour réparer les pertes de la sérosité du sang, que pour purifier ce liquide & rétablir les fonctions de l'estomac. Il est encore prudent de faire prendre dans la convalescence quelque apéritif, de ceux que j'ai conseillés au premier dégré de Pulmonie. On doit employer la même méthode dans la cure du vomica des Poumons.

Quand on eſt parvenu au dernier dégré de Pulmonie, tout eſt déſeſpéré, il eſt inutile de tenter une cure erradicative; Hyppocrate l'a obſervé: *Deſperatis non adhibenda medicina.* Si l'on donne quelque remède, ce ne doit être que pour adoucir la violence des ſymptômes.

SECTION TROISIEME.

De la Phthiſie occaſionnée par des ulceres aux Poumons.

ARTICLE I.

Remarques ſur les Pulmonies cauſées par des ulceres.

LE ſang ſe déprave à la ſuite des rhumes longs & rebéles : il peut auſſi ſe dépraver par toute autre cauſe. La nature ayant pris une pente décidée vers les excrétoires des Poumons, y détermine & y dépoſe la plus grande partie des matiéres étrangeres, qui ſe ſont ſéparées du concours des liquides.

Si ces matieres sont en trop grande quantité, ou acres & corrosives, & qu'elles ne soient pas tout de suite expulsées par les voies de l'expectoration, ou reprises par le sang, elles forcent les vésicules & les crevent, ou elles rongent la substance des Poumons à l'endroit où elles sont arrêtées. Comme dans ce viscere il s'échappe souvent des sérosités par le bout des arteres, de même que par les glandes, il peut se faire des érosions dans les unes & dans les autres, qui causent souvent des crachemens de sang & toujours des ulceres.

Il se forme souvent des ulceres aux Poumons à la suite du crachement de sang, qui provient de la rupture des vaisseaux à l'occasion de toute autre cause, comme de la trop grande pléthore, de coups, de chûtes, de violens exercices, d'une mauvaise constitution de ce viscere; des vieilles cicatrices dans sa substance, &c. J'en parlerai plus

amplement dans mes Réfléxions sur ces maladies.

Les ulceres des Poumons sont d'abord annoncés par le crachement de sang, je viens de l'observer; ils sont démontrés par la fiévre, par le pus que l'on rend ensuite, par la toux, par une douleur de poitrine, par les sueurs colliquatives, par l'amaigrissement général, & par tous les autres symptômes qui se manifestent au second & au troisiéme dégré de la Pulmonie causée par des tubercules.

ARTICLE II.

Contenant des Observations sur des Pulmonies, causées par des ulceres aux Poumons.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur des ulceres aux Poumons, causés par un rhume négligé.

UNe femme de quarante-six ans d'un tempérament sanguin & très-robuste, eut un grand rhume

pendant l'hyver de l'année 1745 ; elle cracha presque d'abord. Les crachats étoient blancs, ils paroissoient digérés ; mais un mois après ils devinrent gluans & jaunâtres : la toux augmenta, la malade perdit le sommeil, elle ressentit une douleur dans toute la poitrine, elle cracha beaucoup de sang, la fiévre la prit, elle étoit continue & assez considérable ; le pus survint ensuite, il fut pendant long-tems mêlé avec beaucoup de sang : de-là des sueurs nocturnes, l'augmentation de la douleur de poitrine, la fiévre, la maigreur, &c.

Cette malade ressentoit tous les matins un grand poids dans la poitrine ; ce poids ne cessoit qu'après avoir rendu beaucoup de pus, & environ demi pinte de lymphe écumeuse. J'inférai de ces accidens qu'il s'étoit fait dans les Poumons une perte de substance causée par un ou plusieurs ulceres, qui, en détruisant les cellules des lobules

avoient formé un eſpéce de lac; que le pus ſe ramaſſoit pendant la nuit dans ce lac; & que la ſérosité provenoit des bouts ouverts des vaiſſeaux lymphatiques qui y aboutiſſoient,&qui ſe dégorgeoient pendant la toux.

La malade, qui n'avoit pas fait beaucoup d'attention à ſon rhume, m'appella dès qu'elle s'apperçut qu'elle crachoit du ſang. Je la fis d'abord ſaigner du bras,on lui ſervit l'après-midi un lavement, & vers la nuit elle prit trois dragmes de diacode & vingt grains de poudre hæmatite dans quelques onces d'eau de laitue. Elle cracha encore du ſang le lendemain : je fis réitérer la ſaignée & je la mis dans l'uſage du gruau à l'eau, & d'une tiſane avec la pulmonaire, le lierre terreſtre, quelques ſommités fleuries d'hypéricum & le miel de Narbonne. Elle continua ce régime pendant près de deux mois; je fis réitérer pendant quelques ſoirs la potion cal-

mante avec la pierre hæmatite, & le crachement de ſang ceſſa par cet uſage.

On purgea enſuite la malade avec deux onces de manne, vingt grains de rhubarbe & autant de mirobolans citrins dans un verre de tiſane; je m'apperçus le lendemain de la purgation que les crachats ne venoient que difficilement: je fis prendre pendant les deux jours ſuivans pluſieurs cueillerées du lohoc blanc de l'Hôtel-Dieu de Paris: l'expectoration ſe rétablit; on continua encore de prendre quelques cueillerées de ce lohoc de tems en tems avec la tiſane ordinaire.

Quand je m'apperçus que les crachats commençoient de diminuer, je donnai pendant un mois deux priſes par jour d'une opiate compoſée avec le blanc de baleine, les yeux d'écreviſſes préparés, l'antihectique de la Poterie, les cloportes, la poudre de regliſſe, quelques gouttes de baume du Perou liquide

& le ſyrop d'éríſimum ; on bûvoit pardeſſus un verre de décoction de ſcolopendre vulgaire. Après cette opiate, la malade ne crachoit que peu ; je diſcontinuai la tiſane pectorale & le gruau, pour faire prendre trois verres par jour de décoction de ſarſepareille & de quine, où je mêlois le ſoir & le matin quelques cueillérées de ſuc de pulmonaire. La fiévre ceſſa totalement & les crachats étoient lymphatiques, cependant ils étoient chargés tous les matins d'un peu de pus bien digéré : cela me détermina à étendre dans la tiſane de ſarſepareille deux cueillerées d'eau de chaux ſeconde. Dans peu de jours ils ne parut plus de pus ; on finit la cure par l'uſage du petit lait, où l'on faiſoit bouillir au bain-marie les cuiſſes de trois grenouilles, & une pincée de lierre terreſtre & de fumeterre. La malade jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite : cepandant au moindre exercice violent qu'elle faiſoit

pendant un an après ſa guériſon; elle crachoit du ſang en petite quantité; mais il ne lui en arriva jamais rien de fâcheux.

SECONDE OBSERVATION.

Sur un Phthiſie provenant d'ulcere aux Poumons.

Un jeune Chirurgien de cette Ville, d'un tempérament ſanguin & délicat, crachoit du ſang de tems en tems dès l'année 1745: il ſe faiſoit des ſaignées, il prenoit des aſtringens. Ces accidens n'eurent pas de ſuite: du commencement il paſſa près de deux ans ſans fiévre & ſans toux; vers la fin de l'année 1747, le crachement de ſang revint plus conſidérable qu'auparavant, il fut ſuivi de fiévre, il parut bientôt du pus. Le malade ſe mit dans l'uſage du lait après avoir fait les remédes généraux, la fiévre augmenta, il fût obligé de le quitter; ce Chirurgien déféroit beaucoup

à ſes lumieres, il ne prit plus conſeil que de lui-même dans la cure de ſa maladie. Cependant le crachement de ſang revenoit de loin en loin, & il crachoit du pus tous les matins, il reſſentoit une douleur conſtante ſous l'omoplate droite : mais comme il ne ſe trouvoit que peu de fiévre, il remettoit toujours ſa guériſon au printems ſuivant, c'étoit celui de l'année 1749. Tous les ſymptômes empirerent au commencement de cette ſaiſon, il cracha du pus abondamment: il prit les eaux de Cauterets, mais dès qu'il en eût pris pendant trois matins il cracha du ſang en abondance: il ſuſpendit l'uſage des eaux, & quelques jours après il en reprit à petites doſes; le crachement de ſang revint. Il ſe rebuta des eaux, il reprit le lait qui lui cauſa bientôt des ſueurs nocturnes, elles devenoient colliquatives; il diſcontinua ce remède pendant deux mois, les ſueurs ceſſerent par le moyen d'un

bon régime ; il reprit encore le lait après s'être purgé, & fortifié (diſoit-il) ſon eſtomac par d'autres remédes : il lui ſurvint dans huit jours un flux de ventre & un crachement de ſang qui le mirent à deux doigts du tombeau ; il cracha enſuite du pus en abondance, ſurtout le matin ; il ſentoit quand il s'éveilloit un poids dans la poitrine vers l'angle inférieur de l'omoplate où il avoit la douleur ; il ſentit que les crachats ſe détachoient de là, en touſſant, & qu'ils en ſortoient ſucceſſivement comme d'un magaſin. Il reſta encore comme par miracle pendant plus de deux ans, entre la mort & la vie, il ne cracha plus que du pus, il avoit toujours la fiévre & ſouvent des ſueurs & des cours de ventre : il obſerva, juſqu'à ſa fin, que les crachats ſortoient toujours du même endroit. Je voyois ſouvent ce malade, quoiqu'il ne fût pas ſous ma conduite : je lui fis remarquer qu'il ne pre-

noit jamais du lait, que la fiévre & les autres ſymptômes de ſa maladie n'augmentaſſent conſidérablement; il me l'avoua malgré ſa prévention pour ce remède, il réſolut de n'en prendre plus: mais c'étoit trop tard, il mourut peu de tems après hydropique.

TROIZIÉME OBSERVATION.

Sur un crachement de Sang.

Une jeune Demoiſelle d'un tempéramenr ſanguin, eut en 1735 une grande vivacité; deux heures après elle cracha une grande quantité de ſang, à la ſuite d'une toux aſſez vive; ce crachement de ſang dura toute la nuit. On m'appella le lendemain, je la fis ſaigner, & je la mis dans l'uſage d'une tiſane avec le chiendent, la laitue, la renouée, quelque feuille de plantain & deux têtes de pavot blanc écraſées avec leurs ſemences; elle en bûvoit copieuſement; le crachement conti-

nuoit encore le ſoir, je la fis reſaigner & elle prit à l'heure du ſommeil trois dragmes de diacode dans deux onces de ſuc de plantain. Le lendemain le crachement de ſang n'avoit pas encore ceſſé; elle prit un bolus pendant deux jours, le ſoir & le matin avec vingt grains de pierre hæmatite, autant de ſang dragon, dix grains de tormentille, quatre grains d'alun de roche, & la conſerve de roſes; on ajoutoit à la priſe du ſoir douze gouttes anodines, & on bûvoit pardeſſus un verre de tiſane ordinaire; le crachement de ſang ceſſa par le moyen de ces remédes. On fit enſuite uſage pendant quelques jours d'une tiſane avec la bugloſe, la ſanicle & le miel de Narbonne: la malade guérit. Un an après elle retomba dans le même accident, cependant elle cracha moins de ſang que la premiere fois, & elle fut guérie par les mêmes remédes.

J'ai vu depuis que j'exerce la

Médecine, un nombre de personnes, qui avoient des crachemens de ſang dangereux cauſés par des coups, par des chûtes, & par d'autres accidents; il en eſt peu qui n'ayent été guéris par ces remédes, quand on les a employés à tems, ou par d'autres qui avoient les même vertus.

QUATRIÉME OBSERVATION.

Sur un crachement de Sang périodique.

Un Gentilhomme âgé de ſoixante ans me conſulta en 1738, ſur un crachement de Sang périodique qu'il avoit depuis l'âge de quinze ans, il n'étoit pas de mois qu'il n'en rendît pour le moins une demi pinte. Ce crachement de ſang inquiétoit le malade, il vouloit abſolument exiger de moi que je l'en guériſſe. Je lui répondis que ſa vie en dépendoit: mais comme il s'obſtinoit à vouloir des remédes, je

lui dis sérieusement que dès qu'il cesseroit de rendre du sang par cette voie, il pourroit se préparer à la mort, & que je ne voulois pas être son homicide; il changea enfin de sentiment, il cracha encore du sang tous les mois pendant quatre ans, & il mourut peu de tems après avoir cessé d'en cracher.

Cinquiéme Observation.

Sur un crachement de sang dans une maladie Epidémique.

Un homme du peuple, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament assez robuste, m'appella derniérement pour lui donner du secours dans une maladie qui est encore Epidémique dans ce pays, dont je traiterai plus bas sous le titre d'Affections gangréneuses des poumons. Je trouvai qu'outre plusieurs autres symptômes, il crachoit beaucoup de sang; ce qui n'étoit pas ordinaire aux malades de

cette conſtitution Epidemique. Je lui fis plusieurs queſtions ſur ce ſymptômes : il me dit qu'il n'étoit pas de ſemaine depuis ſon enfance où il ne crachât du ſang, & que toutes les fois qu'il avoit la fiévre il en crachoit avec plus d'abondance. Cet aveu fit que je ne m'arrétai pas au crachement de ſang ; & comme s'il n'avoit pas eu lieu, je traitai cette maladie & je la guéris avec les mêmes ſpécifiques qui m'avoient réuſſi dans d'autres maladies de cette eſpéce, comme on le verra dans la ſuite de cet ouvrage.

Sixiéme Observation.

Sur une hemorragie périodique par le pouce.

Les deux Obſervations ſuivantes ſont tirées des Tranſactions Philoſophiques.

Un jeune homme eut une hemorragie dès l'enfance, par le pouce

de la main droite, qui continua périodiquement tous les mois jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Il rendit du commencement quatre onces de sang, il en rendoit demi livre à l'âge de dix-sept ans. Il se brûla le pouce avec un fer chaud, (croyant de faire cesser par-là cette hemorragie), mais il n'y réussit pas; au contraire il lui survint une hæmophthisie, dont il ne guérit qu'avec peine par le moyen des saignées & d'autres remédes convenables en des cas pareils.

Septiéme Observation.

Sur un écoulement de sang périodique par le doigt indice de la main droite.

Un Cabaretier eut depuis l'âge de quarante-trois ans jusqu'à celui de cinquante-cinq, un écoulement de sang par le doigt indice de la main droite, qui venoit presque tous les mois; il rendoit chaque fois jusqu'à quatre livres de sang.

S'il mettoit quelquefois des aſtringens ſur ce doigt pour empêcher l'écoulement, il lui ſurvenoit des douleurs cruelles dans le bras.

HUITIÉME OBSERVATION.

Sur un crachement de Sang périodique.

Voluſius Saturninus cracha du ſang en certain tems de toutes les années de ſa vie, cependant il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Pline a donné cette obſervation.

NEUVIÉME OBSERVATION.

Sennert rapporte qu'un homme de Condition d'un tempérament plethorique, crachoit beaucoup de ſang de tems en tems, ſans qu'il en fût jamais incommodé; quand il fut vieux, il rendoit tous les jours une grande quantité de ſéroſités, par la même voie; cependant il parvint à une extrême vieilleſſe.

ARTICLE III.

Réflexions sur la cause de la Pulmonie, causée par des ulceres aux Poumons.

L'Erosion de la substance des Poumons est causée par un vice de la masse du sang ; je l'ai déja observé. Le pus des ulceres qui en proviennent étant repris, en partie par les vaisseaux, augmente le vice des liquides ; il se fait de nouvelles érosions, & les ulceres se multiplient ou augmentent jusqu'à la mort, à moins qu'on ne trouve le moyen d'en borner le progrès.

Le pus des ulceres qui provient de la rupture de vésicules des Poumons, par l'abondance des matieres, corrompt également la masse du sang ; mais si elle n'étoit pas viciée auparavant, les effets de ce pus ne sont pas d'abord si considérables, & le progrès de la phthisie est moins rapide.

Le ſang que l'on rejette par l'expectoration & qui vient de l'intérieur du thorax, eſt livide, noirâtre & fort altéré, parce qu'il a reſté long-tems hors des vaiſſeaux, & l'on reſſent quelque douleur dans l'intérieur de la poitrine. Celui qui vient de la trachée-artere eſt toujours en petite quantité, & un peu écumeux; on reſſent en cette partie une petite douleur ſourde, & l'on crache preſque ſans touſſer. S'il s'y forme des ulceres à la ſuite d'une expectoration ſanguinolente, ils ne ſont pas ſi dangereux, & ils guériſſent plus aiſément que ceux des Poumons; cependant ils peuvent cauſer la phthiſie.

Lorſque le ſang vient en certaine quantité avec une toux aſſez forte, & qu'il eſt écumeux, on ne doit pas douter qu'il ne vienne des Poumons; il ne peut pas en ſortir ſans écumes par rapport à l'action continuelle que l'air exerce dans ce viſcere. Hyppocrate l'a remarqué dans

un aphoriſme: *Quicumque ſpumoſum ſanguinem expuunt iis, è Pulmone eductio fit.*

On diſtingue encore le ſang qui vient des Poumons de celui qui vient de toute autre partie, en ce qu'il eſt diviſé, d'une couleur vermeille, & en ce qu'on le rejette tout de ſuite & ſans douleur. Le ſang qui vient de l'intérieur des Poumons, eſt plus abondant & moins écumeux que celui qui vient des véſicules orbiculaires, où il s'eſt jetté de quelqu'un des vaiſſeaux qui forment le lacis dont elles ſont entourées; cette différence rend auſſi la toux plus ou moins forte & fréquente.

Il y a des crachemens de ſang provenant des Poumons, qui cauſent des ulceres; & d'autres qui n'en cauſent pas, & qui ſont au contraire néceſſaires pour la conſervation de la vie. On en a vu des exemples dans les Obſervations précédentes: on en trouve de pareils dans

dans bien des livres qui traitent de cette matiere, c'eſt une choſe déja éclaircie, c'eſt pourquoi je n'en parlerai ici que très-ſuccintement. Les vaiſſeaux des Poumons ſont minces & délicats; ils ſont tellement entremêlés les uns dans les autres qu'ils forment une eſpéce de toile très-déliée, ils n'ont pas de chairs qui les ſoutiennent; cela fait qu'ils ſe rompent aiſément & ſouvent au moindre exercice, ou au moindre effort que l'on fait, ſurtout lorſqu'il y a des cicatrices. Le ſang (quand on s'agite) eſt pouſſé avec beaucoup plus de force & plus fréquemment au ventricule droit; le cœur, au lieu de ſe contracter ſoixante-cinq fois dans une minute, ſe contracte cent vingt fois, ſelon les obſervations de Mr. Halles; ce liquide doit être lancé dans les Poumons avec une force prodigieuſe: il n'eſt pas ſurprenant que l'augmentation de ſon volume & la quantité extraordinaire des

forces qui le pressent, fasse crever des vaisseaux d'une telle délicatesse.

Comme le sang (selon les loix de l'hydrostatique) doit couler, ou se faire issue par les endroits où il trouve le moins de résistance, il arrive souvent qu'il s'échappe par les bouts des artéres, surtout quand ils se trouvent lâches & entr'ouverts, & quand ils lui résistent moins que les parois de ces vaisseaux; si ce liquide n'est pas vicié, & qu'en s'échappant par ces bouts artériels, il n'y fasse pas des érosions ni des déchirures, il ne peut pas s'y former des ulcéres. Lorsque les bouts de ces calibres ont été une fois entiérement ouverts, il est rare qu'ils se referment exactement; cela fait qu'à la suite des exercices un peu forts ou violens, on peut cracher du sang sans danger.

Comme la seule pléthore est en état de faire crever les petits vaisseaux des Poumons, elle peut ainsi

en forcer les bouts ; & faciliter par-là un écoulement périodique de ce liquide dans les hommes pléthoriques ; c'eſt par une pareille méchanique que les regles coulent aux femmes. Les tuyaux des vaiſſeaux ſanguins de la matrice s'ouvrent dans la cavité de ce viſcere, leurs bouts ne réſiſtent pas à une impulſion un peu forte, car ils laiſſent paſſer l'air qu'on y ſouffle dans la cavité de la matrice & du vagin : il eſt vrai que dans les femmes cela ſe fait par une diſpoſition naturelle & ordinaire, cequi n'eſt pas dans les hommes ; mais la nature qui veille toujours à la conſervation de l'eſpéce peut ſuſciter aux hommes, ſans danger, de pareilles évacuations périodiques par les Poumons, ou par d'autres parties, quand ces évacuations leur ſont néceſſaires ; comme elle a eu fait couler ſans danger les ſecours des femmes par le pouce, par les Poumons même & par d'autres parties de leurs corps

(ſelon pluſieurs Obſervateurs) ; quand le ſang n'a pas pu être évacué par la matrice.

Une jeune fille graſſe & fraîche vient à ce moment de me conſulter : elle étoit alarmée d'un écoulement de ſang, par un mammelon preſque continuel, & qui augmente vers le tems de ſes ſecours ; elle a cet écoulement depuis quatre ans. J'ai examiné le mammelon, j'ai d'abord apperçu au centre un tuyau de ceux qui aboutiſſent aux conduits laiteux extrémement dilaté, par où il ſort de groſſes gouttes de ſang, quoique la mammelle & le mammelon ſoient d'ailleurs dans l'état naturel. Ce ſang ne peut venir que de l'ouverture du bout de quelque vaiſſeau capillaire ſanguin qui aboutit à ce tuyau, que cet écoulement a fait dilater.

Il peut ſe rompre dans les Poumons de petits capillaires de vaiſſeaux ſanguins, ſans qu'il en ſurvienne des ulcéres, comme il arrive

ſouvent dans la pleureſie ; c'eſt un effet de la pléthore de ce viſcere cauſée par l'inflammation de pleure (comme je l'ai expliqué ailleurs). Ces petits capillaires ſont d'abord vuides de ſang, ils s'affaiſſent ſur eux-mêmes : d'ailleurs les évacuations qu'on fait dans ces maladies, les vuident encore d'avantage, les lévres de leurs plaies ſe réuniſſent aiſément ; c'eſt l'ouvrage de la nature.

Pour peu que les vaiſſeaux qui ſe rompent dans les Poumons ſoient conſidérables, on doit craindre la phthiſie ; cependant elle n'a pas toujours lieu en de pareils cas, ſurtout ſi la pléthore eſt ôtée, & que le ſang ſoit pur, balſamique & bien conditionné ; on eſt ſouvent guéri de pareils accidens ſans le ſecours de l'art. Ces ſortes de guériſons ſont réſervées pour ces tempéramens heureux, où la nature ſe ſuffit à elle-même ; il y auroit de la témérité, quelque bien conſtitué que l'on fût, de vivre dans une telle confian-

ce, & de ne pas faire de remédes après un crachement de sang accidentel, puisque la plûpart de ces accidens plongent le plus souvent les gens les plus robustes dans une phthisie mortelle & dans un péril prochain.

ARTICLE IV.

Réflexions sur la cure de la Pulmonie causée par des ulceres aux Poumons.

SI les ulceres sont précédés par des hemorragies, il faut d'abord donner une entiére attention à celles-ci, jusqu'à ce qu'elles n'ayent plus lieu. On fait à cet effet des saignées au bras, plus ou moins réitérées, selon que l'hémorragie est considérable; si les saignées au bras ne suffisent pas on saigne au pied. Les bains & les fomentations font souvent de bons effets; on donne en même tems des décoctions, ou des sucs de plantes astringentes & vulnéraires; on donne des poudres

ou des opiates qui ont la même vertu ; on ſoutient l'effet de ces remédes avec des narcotiques, &c. Voyez les Obſervations.

Quand l'hemorragie a ceſſé, on traite l'inflammation & l'ulcere, comme la pulmonie cauſée par des tubercules, quand elle eſt au ſecond & au dernier dégré, elles ſont toutes ſuivies à-peu-près des mêmes ſymptômes. Il ne faut jamis perdre de vue dans ces maladies la qualité du ſang, ſurtout quand elle en eſt la principale cauſe.

Il eſt eſſentiel que les malades ſoient pleins de confiance, quand ils ont eu le malheur de tomber dans la pulmonie ; la ſécurité de l'eſprit ſeconde les remédes & en aſſure le ſuccès ; il eſt rare que ces ſuccès ne ſoient pas heureux, quand on appelle à tems des Médecins capables de donner du ſecours à propos.

Je n'avance rien de trop, mille obſervations nous convainquent

qu'on guérit les ulcéres des Poumons; bien plus on guérit les plaies de ce viscere, avec perte considérable de substance. Lommius en rapporte un exemple célébre, & on en peut voir une infinité d'autres dans des Auteurs dignes de foi. Gallien ne manquoit jamais une cure d'hemoptisie, s'il étoit appellé dans les premiers jours que ces accidens survenoient; seroit on moins heureux que cet Auteur, dans ce tems où la Médecine fait des progrès vers sa perfection? non, on guérit des pulmonies de toutes les espéces, & l'on en guériroit bienplus, si l'on pouvoit se défaire du faux & préjudiciable préjugé où l'on est, que ces maladies ne sont pas curables: je porte la chose plus loin, je dis qu'on ne doit pas désespérer d'en guérir même quand elles sont héréditaires, pourvu qu'elles ne soient pas causées par certains vices de conformation; cela me donne lieu de faire les réflexions suivantes.

ARTICLE V.

Réflexions générales sur les Pulmonies & autres maladies héréditaires.

HYppocrate nous a appris le premier que les maladies héréditaires se transmettent aux enfans, par le moyen de la semence & du lait : elles proviennent donc indifféremment du pere ou de la mere. Il dit ailleurs que ces maladies ayant pris naissance avec les hommes, leur principe se développe à proportion de l'accroissement de l'animal.

Hyppocrate a encore fait une autre Observation qui est confirmée tous les jours par de fâcheuses expériences ; c'est que les aveugles engendrent des aveugles, que les boiteux engendrent des boiteux, &c. Nous voyons par-là que la nature se fait des habitudes des accidens qui arrivent aux hommes,

& qu'elle s'aſſujettit à des loix qui lui ſont dictées par le malheur des familles ; on l'a vue encore s'aſſujettir, dans des pays entiers, aux effets d'une fauſſe prévention des peuples qui les habitent. Les Macrocephales, dit d'Hyppocrate, ſont un peuple de l'Inde : ils avoient orignairement la tête faite comme les autres hommes ; mais s'étant figurés que ſi leurs têtes étoient longues, elles en ſeroient plus belles, ils comprimoient celles de leurs enfans pour qu'elles priſſent cette figure ; ils y réuſſirent tellement, que dans la ſuite ils naiſſoient ſans le ſecours de l'art avec la tête allongée.

Un Capitaine de vaiſſeau m'a aſſuré que les Caraibes, peuples des Antilles, étant prévenus que les hommes qui avoient le front plat, étoient plus valeureux que les autres, applatiſſoient, par un uſage général, cette partie de la tête à tous leurs enfans, & que mainte-

nant, ſans le ſecours de l'art, ils naiſſoient avec le front un peu applati; que même le petit nombre de Negres qui ſe ſont habitués vers Saint Domingue, naiſſoient preſque comme les naturels du païs.

Nous voyons tous les jours que les gouteux engendrent des gouteux, que les vérolés engendrent des vérolés, les pulmoniques des pulmoniques, &c.

Toutes ces Obſervations inſinuent, qu'il y a des maladies héréditaires, qui dépendent des ſolides & d'autres des liquides.

Les maladies héréditaires qui dépendent des ſolides, ſont des conformations contre nature, comme celle des boiteux, des Macrocéphales, &c. Les enfans portent en naiſſant des marques de celles-ci, ſans que les liquides en ſoient jamais altérés, pourvu que ces liquides ne ſoient pas gênés dans leurs diſtributions, comme il arrive très-ſou-

vent dans des poitrines trop étroites; que le tiſſu des ſolides ne ſoit pas relâché ou trop tendu, comme on le voit dans les poumons de certaines perſonnes délicates; dans tous ces cas, on doit craindre des arrêts inflammatoires, ou des obſtructions lymphatiques dangéreuſes.

Il y a des vices de conformation que l'on guérit dans l'enfance, par le moyen de l'art; & quand la nature a pris de fauſſes habitudes, on pourroit la redreſſer en lui en faiſant de contraires. Si les Macrocéphales, par exemple, revenoient de leur fauſſe prévention, & que, par un uſage général, ils redonnaſſent, par le moyen de l'art, aux têtes de leurs enfans la forme qu'elles devroient avoir, il y a apparence que leurs neveux ſeroient, en cela, avec le tems tout comme les autres hommes; il ſemble même que la nature devroit moins réſiſter à des impreſſions qui la remettroient

ſur ſes anciennes voyes, qu'elle n'a eu de facilité pour s'habituer à ſe mutiler elle-même, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme.

Les maladies héréditaires qui dépendent des liquides ne ſe manifeſtent ordinairement que longtems après la naiſſance; c'eſt, comme je l'ai obſervé ailleurs, quand on a perdu cette ſeve primordiale que la nature employe pour l'accrétion des parties : le virus héréditaires ne peut rien auparavant ſur ces parties, parce que tout eſt inondé de cette ſeve, c'eſt un ſuc gluant & onctueux, qui enduit tout juſqu'aux parties primigenes des ſolides. Mais quand le corps a reçu toute ſon accrétion, que tous les vaiſſeaux ſont développés, que les ſolides ont pris un ton affermi, & que les liquides n'ont plus tant de ſuc nourricier comme dans les adultes, ou dans les hommes faits, le virus héréditaire ſe debarraſſe, il ſe développe, il agit d'abord ſur

les liquides, il leur communique ses qualités & les fait dégénerer insensiblement, non pas totalement & dans toute la masse, mais dans les parties de celle-ci, qui peuvent moins résister à son action; c'est le plus souvent la lymphe qu'il déprave. C'est-là une source de goutte dans les uns, de calcul ou d'écrouelles dans les autres; de vérole dans ceux-ci, dans ceux-là de phthisie, &c.

Les liquides ainsi dépravés, s'accumulent par congestion dans les vaisseaux où ils sont arrêtés, ils se corporifient insensiblement & se durcissent par une espéce de végétation contre nature, comme dans la goutte les écrouelles, les tubercules, &c. où ils se corrompent par une succession contagieuse de partie à partie, qui se communique des liquides aux solides, & de ceux-ci aux liquides comme dans la vérole, dans la phthisie provenant d'ulceres, dans la lepre l'épi-

lepſie, &c. Il n'eſt pas de ſécrétion dans le corps de l'homme, qui ſe faſſe avec tant d'apparat & de précaution que celle de la ſemence; c'eſt ſans doute ce qui a fait dire à Ariſtote, qu'elle provient de toutes les parties du corps. Il ajoute que la ſemence eſt ſaine quand elle vient des parties ſaines, & mal ſaine quand elle vient des parties mal ſaines.

On ſeroit cependant dans l'erreur, ſi l'on ſe perſuadoit que dans les maladies héréditaires, cette liqueur ni le lait fuſſent pervertis dans leur nature; ce ne ſont au contraire que des parties du virus, étrangéres à la ſemence & au lait, qui ſont confondues avec ces liquides. Ces parties reſtent toujours étrangéres & aſſujetties, tant dans l'embryon que dans l'enfant, & même dans l'homme adulte, juſqu'à ce qu'elles trouvent occaſion pour ſe développer; ſi c'étoit autrement, la ſemence ne ſçauroit être proli-

fique, & le lait feroit plutôt un poifon qu'un aliment, s'il se pouvoit qu'une telle semence fût prolifique, & qu'un tel lait pût servir de nourriture pour un tems, les chairs les membranes, les muscles les os, &c. tout seroit ourdi & tissu d'un virus pourrissant, corrosif, coagulant, &c. Selon sa nature, il seroit impossible que l'homme parvint à sa perfection; au lieu qu'on en voit tous les jours qui sont nés de parens infectés, & qui ne sont jamais atteints de leurs maladies; d'ailleurs ceux qui ont le malheur de naître avec des semences de corruption héréditaires, parviennent ordinairement à l'âge de puberté, souvent même à trente ans & au de-là, sans en avoir été incommodés auparavant; au lieu qu'on voit tous les jours que dès que les solides commencent à être attaqués dans la vérole, par exemple, dans la pulmonie, &c. on commence à décliner, & qu'il ne faut pas aller bien

loin pour être pourri, desséché, &c.

Il n'est rien de si commun que de guérir des véroles : on en guérit tous les jours d'héréditaires ; il n'est point de praticien en Médecine qui ne pût fournir des Observations sur de pareilles cures. Je guéris encore l'année derniere 1751, une fille de dix-huit ans, qui avoit des tubercules aux Poumons, (elle venoit de parens qui étoient morts pulmoniques) ; elle étoit déja menacée du second dégré de phthisie : trois mois après qu'elle eût usé des remédes qu'on peut voir dans mes Observations sur cette maladie, la toux, la douleur de poitrine, & tous les autres symptômes disparurent, elle se porte depuis ce temslà parfaitement bien ; j'ai souvent réussi en plusieurs autres, dont les parens étoient morts pulmoniques. On guérit également des écrouelles héréditaires & de bien d'autres maladies de cette espéce, pouvu qu'on ne les laisse pas invétérer,

dans le ſujet actuellement malade; & que l'on faſſe des remédes convénables, dès qu'on s'apperçoit de quelque ſymptôme qui les annonce. Mille Obſervations prouvent ce que je viens d'avancer; il n'eſt que le peuple qui en doute, & des gens, (s'il en eſt quelqu'un pour le malheur des hommes), qui s'annoncent pour Médecins ſans avoir des connoiſſances ſuffiſantes de la véritale Médecine.

Si l'on guérit des maladies héréditaires, on doit convenir que les liquides & les ſolides ne ſont pas inſectés dans leur ſubſtance; il ſeroit impoſſible de les rectifier s'ils avoient été formés & nourris par des principes de corruption; mais il eſt aiſé de comprendre qu'on peut détruire des molécules étrangéres, qui nagent iſolées dans les liquides, & borner le progrès de leurs mauvais effets, quand elles commencent à ſe développer & d'exercer leur contagion; ces ma-

ladies ſont plus rebelles que quand elles viennent par accident ; mais on en vient à bout, ſi l'on s'y prend à bonne heure, & que l'on ne ſe laiſſe pas déconcerter par leur réſiſtance.

Rien ne ſeroit plus intéreſſant pour l'humanité, que de trouver un moyen pour borner dans les familles le progrès des maladies héréditaires. Cela a toujours paru impoſſible, parce qu'on a toujours cru, dans ces maladies, la maſſe des liquides généralement infectée, je l'ai déja obſervé. On ſe fondoit ſur un faux principe, il faut changer de ſyſtême; puiſque l'on guérit des véroles, des pulmonies, &c. communiquées des peres aux enfans. On ne fait ces cures qu'en diminuant la cauſe de la maladie, au point qu'elle ne peut plus affecter les liquides & les ſolides ; mais il reſte ttop ſouvent aſſez de cette cauſe pour qu'il en paſſe aux enfans par le moyen de la ſemence & du

lait, c'eſt parce qu'on ne reſte pas aſſez dans l'uſage des remédes.

On n'a pas vu qu'une vérole héréditaire bien guérie ait affecté les enfans qui ſont venus après la cure de cette maladie, il en ſeroit de même des autres maladies; & pour s'aſſurer de leur guériſon radicale, il ſeroit bon de revenir plus d'une fois aux mêmes remédes qui en ont d'abord borné le progrès, & diſſipé les ſymptômes; car pour bien diviſé & diſſeminé que fut le virus dans le corps de l'homme, on le détruiroit enfin totalement par des remédes appropriés. *Qui poteſt majus, poteſt minus.*

Ce que je viens d'obſerver ſur les maladies héréditaires, ne doit s'entendre que des maladies de l'eſpéce de celles qui peuvent être guéries quand elles viennent par accident, & de celles dont on a trouvé le ſpécifique & le reméde, & non pas de celles qui ſont d'abord regardées comme incurables,

comme la goutte, par exemple, &c. peut-être encore celles-ci ne ſont-elles regardées comme incurables, que parce qu'on donne trop au préjugé, & qu'on racourcit le bras de la Médecine, en les abandonnant au ſoin de la nature.

SECTION QUATRIEME.

De l'uſage du lait dans la Pulmonie.

ARTICLE I.

Réflexions générales ſur les bonnes & mauvaiſes qualités du lait.

LA nature a deſtiné le lait pour ſervir de premiere nourriture à une grande partie des animaux; ce liquide, quand il eſt bien conditionné, a une ſaveur douce & agréable: on n'y découvre quand il eſt dans ſon état naturel, ni acide, ni alkali, de même que dans les autres ſubſtances animales; cela

doit d'abord faire présumer que le lait est en quelque façon analogue à ces substances, & qu'il est très-propre pour les nourrir, & pour en réparer les pertes.

Le lait ne différe du chile, qu'en ce qu'il ne fournit jamais, par l'analise, d'alkali volatil; il est plus trituré que le chile, puisqu'il a passé par le cœur, par les Poumons & par plus de vaisseaux que celui-ci: le lait a été déja digéré, il exige moins d'action de la part des organes des digestions que les autres alimens. Il paroît par-là qu'il doit leur être préféré surtout, quand ces organes ne font pas aisément leurs fonctions. On a saisi cette idée dès le commencement de la Médecine connue, & il est des cas qui exigent qu'on ne l'abandonne pas.

On ne donne pas seulement le lait comme aliment, on le donne encore comme remède: il prévient des desséchemens, il répare des maigreurs & des pertes de substan-

ces causées par des phthisies, pourvu qu'il n'y ait plus de fiévre, des mouvemens spastiques avec des éréthismes phlogistiques, de cause de colliquation, de météorisme dans les entrailles, des cours de ventre-bilieux, ou sanguinolens, d'hémorragies, &c.

Le lait rétablit des poitrines foibles, il soutient des Poumons délicats, il en calme les spasmes, &c.

On donne encore le lait, (mais peut-être mal-à-propos) dans tous les tems des Pulmonies, &c. Les matieres animales sont moins propres à donner de bon lait que les matiéres végétales, car les parties des animaux sont plus alkalisées & plus disposées à la pourriture que celles des végétaux : cependant le lait qui vient de ceux-ci, se corrompt très-aisément ; c'est un effet des parties animales, car il ne peut pas être formé dans le corps de l'animal, sans être mêlé avec des sucs entiérement travaillés, & de-

venus matiéres purement animales.

Les parties des alimens dont nous nous nourrissons passent dans le sang sans se décomposer, & entrent dans les mammelles, sans avoir souffert presqu'aucun changement, comme il paroît par l'expérience de Lower; de-là vient que le lait participe aux bonnes & aux mauvaises qualités des alimens d'où il provient. Si le lait provient de mauvais alimens, il ne peut être que mauvais: si l'animal qui le fournit a jeuné vingt-quatre heures, il devient sallé de mauvais goût, d'une couleur jaunâtre, il se corrompt en peu de tems, & il fournit une nourriture pernicieuse.

Quoiqu'on ne découvre pas d'abord dans le lait, ni acide, ni alkali, il contient cependant beaucoup de ces matiéres, surtout des acides; mais ces acides sont liés & combinés de maniere qu'ils ne sont point sensibles. Tant que le lait reste dans cet état, qu'il est digéré sans

ſans trop de chaleur, ſans trouble, ſans précipitation; qu'il ne trouve pas dans l'eſtomac, ni dans le ſang, des matieres propres à le corrompre & des obſtructions dans les viſceres à fomenter, il ne peut faire que de bons effets: mais s'il en eſt tout autrement, c'eſt un reméde pernicieux & un aliment à craindre.

Le lait ſe corrompt aiſément, il s'aigrit de lui-même, il ſe coagule quand il eſt battu ſans aucun mélange d'acides; ſi l'on y mêle un acide lorſqu'il eſt encore doux, & nouvellement tiré de l'animal, il ſe caille ſubitement: le ſang auſſi ſe coagule, ſi l'on y mêle un acide pendant qu'il eſt chaud.

Les alkalis fixes coagulent le lait, je parle d'après l'expérience: ce liquide en acquiert une couleur rouſſe tirant ſur le rouge, cela provient de ce que les alkalis en attaquent la partie graſſe.

Le lait s'alkaliſe dans les fiévres, il change de couleur; on l'a vu de-

venir jaune du ſoir au lendemain. La chaleur qui s'excite dans le ſang par toute autre cauſe produit le même effet ; on voit tous les jours que la chaleur du feu accélere la coagulation de ce liquide.

Il conſte par l'expérience que le lait abonde en parties huileuſes ; ces parties s'en ſéparent à meſure qu'il s'échauffe : il en eſt de même des parties graſſes du ſang ; elles s'exaltent plus ou moins, ſelon les différens dégrés de la chaleur du corps.

Si le ſuc de l'eſtomac eſt en état de corrompre le lait dans ce viſcere (cela arrive très-ſouvent), ce ſuc qui provient directement de la maſſe du ſang, doit avoir dans les vaiſſeaux des matieres qui lui ſont analogues. Ces matieres ſont toujours prêtes à continuer & à augmenter la corruption du lait, partout où elles ont occaſion de ſe mêler & de ſe confondre avec ce liquide. Le lait fait encore cet effet

ſur lui-même dans les vaiſſeaux, lorſqu'il a été corrompu dans l'eſtomac. Nous voyons tous les jours que la préſure, qui n'eſt qu'un reſte de lait demi digéré qu'on trouve dans l'eſtomac des veaux, fait cailler le lait très-promptement : & l'expérience nous convainc que le chile circule pendant aſſez longtems dans le ſang ſans ſe dépouiller de ſa couleur. Si l'on ouvre la veine d'un animal quatre ou cinq heures après qu'il a mangé beaucoup, on diſtingue une grande quantité de chile ſéparée du ſang. On doit conclure de cela que le principe de corruption qui corrompt le lait dans l'eſtomac, continue de le corrompre dans les vaiſſeaux, & que ce principe de corruption eſt encore multiplié par la corruption du lait lui-même.

Le lait corrompu, corrompt la maſſe du ſang : elle n'eſt pas moins ſuſceptible de corruption que ce liquide, ſelon Willis. *Sanguis* (dit

cet Auteur) *interdum inſtar lactis ſponte aceſcentis depravatur*. Le ſang s'aigrit toujours un peu avant de ſe corrompre ; l'acide du lait étant développé dans les vaiſſeaux, lui communique aiſément cette mauvaiſe qualité.

Sennert comprend le lait grumélé dans la claſſe des venins. Fernel a remarqué que le lait ſe corrompt aiſément dans les eſtomacs chauds & bilieux. Si l'on prend ſouvent du lait (dit Gallien), il s'agrit, ou il cauſe des nauſées avant d'être digéré. Dolæus recommande de mêler avec le lait du ſucre ou du miel, afin qu'il ne s'aigriſſe pas ſi facilement, & qu'il ne ſe convertiſſe pas en grumeaux. Cet Auteur obſerve ailleurs que ſi l'on fait uſage de lait, on doit faire attention qu'il n'y ait pas dans l'eſtomac des acides vicieux (il veut dire des acides développés) : s'il y en avoit il ſeroit de toute néceſſité de détruire ces acides par le moyen

des abſorbans : qu'autrement le lait ſe coaguleroit & cauſeroit plus de ravage qu'on ne ſçauroit en eſpérer de bons effets : il ajoute que le lait eſt nuiſible dans les fiévres putrides, & dans les diarrhées.

Les abſorbans ſont des remédes uſités par tous les Médecins, pour prévenir les mauvais effets du lait dans l'eſtomac. C'eſt une opinion générale que les abſorbans neutraliſent les acides en ſe mêlant avec eux. Ces précautions ſont bonnes, elles peuvent être utiles & même ſuffiſantes quand la maſſe du ſang n'eſt pas dépravée, pourvu que d'autres indications n'éloignent pas l'uſage du lait. Mais quand une partie de la maſſe des liquides dégénere ou eſt pervertie, le principe de corruption l'emporte, il eſt toujours le vice dominant, & le lait ne ſçauroit être garanti de ſes pernicieux effets.

Il eſt enfin généralement avoué, que lorſque le lait ſe corrompt dans

l'estomac, il occasionne des nausées, des vomissemens, de vives coliques, des diarrhées, des dissenteries dangereuses, la fiévre, &c. Ces accidens pris en général ou séparément, sont toujours à craindre, surtout dans la Pulmonie. Voyons en peu de mots les effets qu'il peut faire dans cette maladie.

ARTICLE II.

Réflexions sur l'usage du lait au premier dégré de Pulmonie.

LE lait peut tempérer certains vices des Poumons, je l'ai déja observé, & prévenir par-là la Pulmonie; mais dès que cette maladie a commencé, le lait ne peut être que funeste dans tous ses différens dégrés. On pourra rapporter à la Pulmonie qui commence par des ulceres, tout ce que je dirai dans les deux Articles suivans sur les tubercules suppurés; je ne par-

lerai dans celui-ci que des effets du lait quand les tubercules sont crus.

Les tubercules des Poumons sont des obstructions qui se forment par dégrés : ils commencent par des concrétions fines qui durcissent insensiblement, qui nagent dans la masse générale de la lymphe, & qui obstruent les petits vaisseaux des Poumons. Ces concrétions peuvent être formées dans les vaisseaux qu'elles obstruent; c'est là le commencement de toutes les obstructions lymphatiques, elles ont généralement leur principe dans la masse des liquides.

Les concrétions de la lymphe supposent dans les liquides un principe coagulant : tout ce qui est en état d'occasionner des concrétions lymphatiques, est en état de coaguler le lait & sa sérosité; on en est convenu d'après l'expérience. Les parties du lait qui se coagulent plus ou moins selon qu'elles rencon-

tent dans les vaisseaux des principes qui les rapprochent plus ou moins les unes des autres, font autant de concrétions, qui se joignent aux tubercules, les augmentent, on en forment de nouveaux dans les petits vaisseaux des Poumons. D'ailleurs le lait engourdit beaucoup la masse du sang, & la rend par là plus propre à former des congestions & des resistances : c'est pour cette raison que l'Auteur de la Chymie de Montpellier ne donne que fort peu de lait dans le traitement de la vérole, parce que (selon lui) le lait empêche l'action du mercure.

Quoiqu'il y ait plusieurs espéces d'obstructions, elles proviennent toutes d'un principe coagulant, dont le lait est très en état d'augmenter les effets. Ces effets du lait doivent plutôt avoir lieu dans les Poumons que dans toute autre partie, parce que ce liquide passe tout dans ce viscere, & avec toutes

ſes qualités; au lieu qu'il eſt bien plus trituré, & en bien plus petite quantité, quand il eſt dans les autres viſceres, puiſqu'en ſortant du cœur après avoir paſſé par les Poumons ſa maſſe ſe diſtribue avec égalité dans toutes les parties du corps.

Comme le lait que l'on prend paſſe dans les Poumons dans toute ſa quantité, & avec ſes qualités (ſelon que je viens de l'obſerver), les concrétions laiteuſes doivent plutôt ſe former dans les petites diviſions des vaiſſeaux pulmonaires que par tout ailleurs; ce ſont ces vaiſſeaux qui reçoivent tout le lait; & dont les infinies diverſions forment autour des véſicules le raiſeau de Malpighi.

Il peut auſſi ſe former des tubercules & des obſtructions laiteuſes dans les petites diviſions de l'artere bronchiale, qui ſert pour nourrir les Poumons, tout comme dans les autres viſceres; mais non pas

si aisément que dans les vaisseaux pulmonaires, puisque le lait ne parvient à cette artere qu'après avoir circulé dans les Poumons, d'où il revient au cœur avec les autres liquides, à l'aorte enfin, ou aux intercostales, où l'artere bronchiale prend naissance.

Le lait est extrémement battu dans les Poumons par l'action & la réaction du thorax, par la dilatation de l'air dans les vésicules, & par les mouvemens systaltiques du cœur & des arteres. Les compressions ausquelles le lait est exposé dans ce viscere sont irrégulieres; car les tubercules racourcissent & dérangent l'ordre des oscillations naturelles des fibres. Ces forces irrégulieres & précipitées par les oppositions qu'elles rencontrent par tout, accomplissent les concrétions du lait déja figé par le principe coagulant, durcissent les tubercules, & font que ceux-ci suppurent plutôt que ceux des autres visceres.

Quand la pulmonie eſt héréditaire, il y a toujours dans le ſang un principe coagulant, autant en état (quand il ſe développe) d'agir ſur le lait que ſur le ſang lui-même, & ſur ſa lymphe; & enſuite le lait aigri ſeconde l'action de ce pernicieux principe.

Ce que je viens de dire ſur l'effet du lait dans les tubercules des Poumons, eſt confirmé par les Obſervations des plus fameux Praticiens en Médecine.

Morton a obſervé que ſi les phthiſiques ont des obſtructions dans le foye, il faut éviter l'uſage du lait, parce qu'il augmente les obſtructions, & qu'il cauſe des ulceres & des hydropiſies qui rendent la premiere maladie incurable. Cet Auteur ne décide-t'il pas formellement (en ſuivant l'anologie des obſtructions), que le lait ne convient pas dans les tubercules des Poumons.

Mr Deſſault aſſure qu'il a tou-

jours trouvé dans la phthisie des embarras considérables au foye ; il dit encore qu'il a vu des phthisies sans ulceres, & non jamais sans tubercules. J'ajoute qu'il est très-rare, pour ne pas dire impossible, que dans la pulmonie il y ait de viscere sans quelque embarras, sur tout vers la fin du premier dégré, & dans tous les autres ; la fiévre, les dégoûts, les sueurs colliquatives, les insomnies, & les diarrhées qui surviennent dans cette maladie, démontrent autant ces embarras que ceux des capillaires. Enfin Mr Barbeyrac observe, que si la phthisie vient de quelque obstruction, on doit travailler à en délivrer le malade avant que de lui prescrire l'usage du lait, de peur que l'obstruction n'augmente; le lait est donc nuisible, selon cet Auteur, dans la pulmonie qui vient des tubercules.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les mauvais effets du lait dans les tubercules des Poumons, par-

ce qu'on peut les comprendre aisément si l'on veut secouer le joug du préjugé : & je ne parlerai pas ici des autres altérations que ce liquide peut souffrir dans le premier dégré de pulmonie ; mes Réflexions sur ce liquide en ont déja donné une idée, & j'en traiterai plus amplement dans les Réflexions suivantes.

ARTICLE III.

Réflexions sur l'usage du lait au second dégré de Pulmonie.

LA fiévre qui étoit petite au premier dégré de Pulmonie, est très-considérable au second dégré de cette maladie ; les tubercules s'enflamment, ils suppurent, la chaleur est inquiétante, on crache le pus, on sue, le sang se corrompt, &c.

Quel bon effet peut faire le lait avec tous ces symptômes, puisque tout concourt à le corrompre? On

a vu dans les Réflexions sur ce liquide que la fiévre l'alkalise, que les battemens & la chaleur le coagulent, que le mêlange des acides le grumele, & qu'il est un poison étant grumelé; que passant en cet état dans les vaisseaux, il se corrompt de plus en plus, & qu'il met le comble à la corruption de la masse des liquides; tout cela doit arriver au lait dans la pulmonie: on n'a pour s'en convaincre qu'à en suivre les symptômes, & se rappeller ce que j'ai déja dit sur ce liquide.

Que le suc de l'estomac tienne dans les pulmonies de l'acide ou de l'alkali, que l'un ou l'autre de ces principes excéde dans le sang ou dans sa lymphe (tout étant mal disposé d'ailleurs), le lait ne peut que se corrompre; puisque les alkalis fixes, font sur lui le même effet que les acides, comme je l'ai remarqué ci-devant.

Si l'on mêle avec la salive d'un homme qui se porte bien, quelque

goutte d'eſprit de vitriol, cette ſalive ſe coagule d'abord, elle devient blanche & gluante, telle enfin que la ſalive des phthiſiques; c'eſt une obſervation du Docteur Leigh. Si l'on jette des acides dans la ſéroſité du ſang, elle ſe coagule, & devient blanche comme la ſalive des phthiſiques; le même accident, je le repéte, arrive au lait par le mêlange des acides.

La premiere expérience inſinue que la ſalive des phthiſiques eſt coagulée par des acides. On reconnoît que la ſalive eſt analogue au ſuc de l'eſtomac: ce ſuc dans les phthiſiques doit donc être également acide; il eſt par conſéquent en état de coaguler le lait dans ce viſcere. Si la lymphe du ſang & le ſang lui-même ſont altérés par les acides, le lait devenu acide dans l'eſtomac, altérera encore plus ces liquides dans les vaiſſeaux; les uns & les autres ſe faiſant dégénérer mutuellement. Quels bons effets

pourroit-on attendre de l'usage du lait?

La communication continuelle qui se fait du suc de l'estomac, & du pus des ulceres avec le sang, & le lait qui s'en charge surtout dans les Poumons, fait passer le sang par dégrés à la putréfaction, & conduit les solides à un desséchement général.

Baglivi injecta de l'esprit de vitriol dans la jugulaire gauche d'un chien; cet animal commença d'abord à se débattre, & à hurler; il mourut dans demi quart d'heure après s'être extrémement agité. On ouvrit le cadavre de cet animal, on trouva toute la substance des Poumons très-noire & entiérement desséchée, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur; le sang des vaisseaux des Poumons étoit totalement figé & noir comme un charbon: la partie du cou où l'on avoit fait l'expérience, étoit noire & comme sphacélée. Il paroit par-là

(comme le remarque le même Auteur), combien les acides ſont ennemis du ſang, & combien ils en changent le tiſſu.

Je ſçais que le lait aigri dans les vaiſſeaux ou dans l'eſtomac des pulmoniques, ne fait pas des effets auſſi prompts ſur le ſang & ſur les ſolides que l'eſprit de vitriol : celui-ci feroit lui-même des effets bien moins conſidérables, s'il n'étoit pas injecté directement dans les vaiſſeaux, & qu'il paſſât directement par les voyes des digeſtions. Mais les pulmoniques ne deviennent-ils pas peu-à-peu deſſéchés, & leur ſang ne ſe corrompt-il pas totalement ? Si c'eſt un effet des acides, comme l'on ne peut pas en douter, pourquoi s'obſtine-t'on à favoriſer cet effet & à l'augmenter par l'uſage du lait ?

Que d'habiles Médecins, que de Praticiens conſommés ne ſont pas tombés dans les piéges où les ont conduits les anciens préjugés ! Un

des plus renommés d'entr'eux loue l'usage du lait dans la phthisie, parce (dit il), que le sang tourne facilement ce liquide en sa propre substance. N'est-ce pas au contraire précipiter la fin d'un phthisique, en lui fournissant une nourriture qui prend facilement la qualité d'un sang déja dépravé, & qui est en état d'en augmenter la corruption?

Les précautions que l'on prend dans l'usage du lait par le moyen des absorbans (voyez les Réflexions sur ce liquide), sont détruites par l'analyse animale, ou pour mieux dire par cette infinité de foyers qui agissent sur le lait, dans les corps des pulmoniques, ici en y mêlant des sucs vicieux, là en l'échauffant trop, ailleurs en le battant sans ordre, &c. Son principe acide pourroit-il ne pas se développer, & ne pas devenir le principe dominant en passant par toutes ces épreuves?

Ces précautions si générales & si recommandées par tous les Au-

teurs, feroient ſeules ſoupçonner les effets du lait dans la pulmonie, quand on n'auroit pas d'autres raiſons pour cela. On ne prend jamais des précautions contre la qualité d'un bon aliment, & on eſt toujours dans une entiere ſécurité ſur les effets d'un bon reméde; on ne mêle pas avec cet aliment & avec ce reméde, pour leur faire faire de bons effets, des correctifs contraires à leur nature : c'eſt pourtant ainſi qu'on en agit à l'égard du lait. N'eſt-ce pas comme ſi l'on mêloit de la thériaque avec la cigue que l'on feroit prendre à un animal, pour empêcher celle-ci de faire l'effet d'un poiſon?

Dès que l'on a mis les malades à l'uſage du lait, ſurtout dans le ſecond dégré de pulmonie, quelques précautions que l'on prenne d'ailleurs, on ne tarde pas à voir paroître des ſueurs nocturnes qui deviennent colliquatives. Le ſang étant engourdi & corrompu par

ce remède, laisse échapper sa sérosité, il devient de plus en plus tardif dans ses vaisseaux, les sécrétions finissent de se dépraver, les capillaires se dessèchent, les pores de la transpiration s'effacent; de là les sueurs (voyez mon livre sur les Variations de l'Air, *Chap. XVI*). Dans peu le desséchement devient considérable, le sang se fige de plus en plus, il s'alkalise, enfin il se pourrit, les glandes du canal intestinal s'engorgent; de-là des diarrhées; ce sont ces deux symptômes qui conduisent au dernier dégré de phthisie & à la mort, que j'ai toujours vu précipitée par l'usage du lait. S'il est quelqu'un qui, avec des symptômes de phthisie, ne tombe pas dans ces acidens, & qu'il vive long-tems en crachant de tems en tems du pus, c'est que le sang s'est dépuré, que l'estomac s'est rétabli, que les ulceres sont entourés de matieres calleuses, & que le pus passe directement dans

les bronches par quelqu'ouverture, ce qui fait que le ſang ne peut pas s'en charger. Dans ce cas, on n'a pas de fiévre lente, & l'on peut pendant toute la vie rendre du pus par les crachats ſans aucun danger.

La fiévre inflammatoire qui commence d'abord au ſecond dégré de pulmonie, & qui dégénere en putride, eſt une forte indication contre l'uſage du lait; on craint & on redoute ce reméde dans les petites fiévres; ce ſeroit un crime, on ſe feroit même un ſcrupule de le propoſer: & on n'héſitera pas de le donner dans la pulmonie, où la maſſe du ſang marche à grands pas vers une corruption conſommée.

Le Docteur Leigh ne faiſoit pas prendre du lait au ſecond dégré de phthiſie, il en connoiſſoit tout le danger. Mr Hecquet penſoit ſans doute comme cet Auteur, puiſqu'il fait obſerver que le lait ne convient que quand les ſucs ſont devenus tranquilles, & que les viſ-

ceres ſont bien tempérés ; ce qui ne peut pas être dans cette maladie ; au contraire tout y eſt dans le trouble & dans le déſordre.

Morton qui s'appliquoit principalement à ces maladies, & qui avoit ſouvent occaſion de s'appercevoir des mauvais effets du lait, qu'il y prodiguoit preſque toujours, dit enfin que, s'il ſurvient une diarrhée à la ſuite de ſon uſage, qu'on ne puiſſe pas la guérir par le moyen du laudanum ou aſtringens, ou que ſi l'ayant guérie, on a encore des vomiſſemens ou des embarras dans l'eſtomac ; c'eſt un ſigne que le lait s'eſt coagulé comme un fromage ; & qu'il ne faut plus en donner de quelle eſpéce que ce ſoit. Quels mauvais effets ce lait ne doit-il pas avoir fait dans le ſang, lorſqu'il cauſe un dérangement ſi dangereux dans le canal inteſtinal ; puiſque ce dérangement ne peut provenir que du déſordre général, qu'il a accompli dans les liquides

& les ſolides ? Si le lait ne ſe corrompt pas également dans l'eſtomac de tous les phthiſiques, il s'y corrompt toujours aſſez pour rendre les phthiſies incurables.

Hyppocrate donne (dans le LXIV Aphoriſme du V Livre) des regles générales, pour l'uſage du lait, & ſurtout dans la phthiſie. Voici ce qu'il en dit :

Lac dare capite dolentibus, malum, malum vero etiam febricitantibus & quibus hypochondria elevata ſunt, murmurantia, & ſiticuloſis. Malum autem & quibus dejectiones bilioſæ, & qui in acutis ſunt febribus ; & quibus copioſi ſanguinis facta eſt egeſtio. Convenit vero tabidis non admodum valde febricitantibus lac dare, (c'eſt comme s'il diſoit quand ils ſont convaleſcens). *Et in febribus longis & languidis, nullo ex ſupra dictis ſignis præſente*, (c'eſt-à-dire, ſelon Mr. Hecquet). *Quando defervente febre vaneſcit quidquid acuti præ ſe ferebant morbi, qui proin in chroni-*

cos languores desinendo, partium elaterem nimium cadere vel remitti significat, &c. Il ajoute, *absit oportet solidorum irrequies, aut crethismus, unde precipitationes fluidorum, colliquationes, fluores, similiaque succorum deliquia, quæ vel sub ipso lactis usu nimium frequenter committi, vel ab illius usu sequi vides.*

Hippocrate finit ainsi son Aphorisme. *Lac convenit, præter rationem quidem extenuatis.* Le lait convient à ceux qui sont exténués par toute autre cause que des ulceres aux Poumons. C'est ainsi que s'explique un sçavant Interprête de cet aphorisme; & voici comme Mr Hecquet commente ce passage.

Verum cum nullibi circa lactis usum gravius delinqui possit, quam in tabidorum curatione, quibus pro specifico lac prædicatur, tanquam illorum Medicinæ coronis aut absolutorium, hîc admonemur, illis tabidis convenire lac, qui præter rationem extenuantur; id est, qui absque manifesta colliquationis

colliquationes causâ emarcuerint. Cum enim à ſtricto partium, non à laxo, id eſt à ſiccatarum partium denſitate, non à fluxarum colliquatione, veniat iſthæc emaciatio, ſpes ſit fore ut tunc ab erethiſmo liberæ partes naturalique ſuo redditæ rythmo tolerent patientius lactis conſortium.

Il faut donc conclure que, comme dans la pulmonie il y a toujours ſiévre, chaleur, roideur, tenſion des ſolides, des troubles & des cauſes apparentes de colliquation, le lait ne peut y faire que de funeſtes effets.

La pratique d'Hyppocrate confirme ſon Aphoriſme; il traite, dans le ſecond Livre des maladies, de trois eſpéces de pulmonies, dont les deux dernieres ſont avec ulceres aux poumons, & avec tous les ſymptômes ordinaires à ces maladies. Les remédes dont il ſe ſert pour les guérir ſont dignes d'un tel maître; mais il ne s'agit pas de lait. Si cet Auteur fait prendre,

dans le cours de la maladie, une fois ou deux du lait d'ânesse cuit, ce n'est que pour purger ses malades. Qu'on juge si ce grand Médecin auroit fait un long usage d'un reméde qu'il n'employoit qu'à la place d'un autre purgatif, lui qui ne redoutoit rien tant que le flux de ventre dans la phthisie.

Il y a lieu d'être surpris, après avoir vu dans le livre des maladies & dans les Aphorismes, combien Hyppocrate est éloigné de faire usage du lait quand il y a des ulceres aux Poumons, qu'il l'ordonne en de pareils cas dans le livre *de Internis Affectionibus*. La sagacité de ce grand homme & son exactitude dans les Observations, doit faire présumer que cette derniere pratique n'est pas de lui. On sçait qu'on a ajouté à ses livres. Mais comme il est certain qu'il a fait les Aphorismes, & qu'ils ne sont qu'un Précis de ses Observations sur les maladies, on ne doit pas douter que

quand il y a un parfait rapport des uns aux autres, ce ne ſoient là les véritables ouvrages de ce Médecin. Puiſque l'uſage du lait dans la phthiſie avec ulceres eſt défendu dans les Aphoriſmes, & dans le livre des maladies, on doit croire que tout ce qui eſt contraire à cette pratique n'eſt pas d'Hyppocrate; ou que ſi c'eſt de lui, il a entendu qu'on n'uſoit de lait que dans la convaleſcence, ce qui conviendroit avec ſon Aphoriſme.

ARTICLE IV.

Réflexions ſur l'uſage du lait au dernier dégré de Pulmonie.

TOut eſt déſeſpéré dans le dernier dégré de Pulmonie, tout reméde eſt inutile, les malades marchent à grands pas vers la mort; un flux de ventre ou une hydropiſie la leur annonce, elle ne tarde pas à venir. Le lait précipite la fin de ces malades, en faiſant empirer tous les

ſymptômes de la maladie. Il faut s'en tenir à cette diéte douce & calmante qu'on a dû obſerver depuis le commencement du ſecond degré. C'eſt ſur tout l'uſage des ſubſtances farineuſes, Hyppocrate le recommande. On peut ſe ſervir utilement dans ce pays d'orge & de gruau, je l'ai déja obſervé. Les farines de ces ſemences reſtaurent puiſſamment dans les maladies de conſomption; elles ſont pectorales, adouciſſantes, humectantes; elles ſont propres pour les âcretés de la poitrine & du ſang, elles calment les humeurs & provoquent le ſommeil, elles ſont enfin telles qu'il les faut pour ſervir dans la phthiſie, d'aliment & de reméde; & elles ne portent pas dans la maſſe des liquides ce principe de corruption qu'on ne peut pas s'empêcher de reconnoître dans le lait mal digéré.

Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti: ſi non, his utere mecum.

Horace, Liv. I. Epit. VI.

OBSERVATIONS DE MEDECINE.

SECONDE PARTIE.

Contenant quelques Observations ſur différentes Maladies ; & en particulier ſur les Maladies Epidémiques qui ont regné aux environs de Nerac, à la fin de l'année 1751, & au commencement de l'année 1752.

SECTION PREMIERE.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une ſuppreſſion d'Urine.

UN Bourgeois de cette Ville âgé d'environ ſoixante ans, d'un tempérament ſanguin & très-robuſte, fut long-tems malade pendant l'hyver de l'année 1745, d'une attaque

considérable de goutte. A peine étoit-il convalescent, qu'il entreprit un voyage; il souffrit du froid: cependant il n'en ressentit pas d'abord d'incommodité, au contraire son appétit se rétablissoit sensiblement, lorsque six jours après son arrivée à l'endroit où ses affaires l'avoient appellé, il fut saisi d'une suppression d'Urine dont il fut guéri dans vingt-quatre heures, par le moyen de quelques lavemens, & d'une tisane diurétique. La suppression d'urine revint deux jours après, le malade en craignit les suites & il se retira en ville pour être plus à portée du secours.

Je fus appellé le lendemain de son arrivée, il n'avoit pas uriné depuis la veille, il ne ressentoit pas de douleur dans le bas-ventre, cette région étoit très mollette surtout à l'hypogastre, & le poulx n'étoit pas altéré; il ne se plaignoit que d'une seule incommodité, c'étoit une sensation gravative peu douloureuse au rein droit.

J'ordonnai d'abord une ſaignée au bras, & douze heure après on le ſaigna au pied; on lui ſervit dans l'intervalle des ſaignées, de lavemens émolliens & laxatifs, & on le purgea enſuite avec la caſſe délayée dans une infuſion de rhubarbe & de tamarins; il étoit dès le commencement dans l'uſage d'une tiſane convenable.

Quatre jours s'étoient déja écoulés ſans que le malade reſſentît aucune diſpoſition pour uriner : il ne paroiſſoit pas même qu'il eût dans la veſſie une ſeule goutte d'urine: cela me détermina à lui faire appliquer de puiſſans attractifs aux jambes & aux pieds, dans le deſſein de lui faire revenir la goutte, qui auroit pu dégager les reins, & favoriſer le cours naturel des urines: mais cette tentative fut inutile.

Le ſixiéme jour toutes les extrémités parurent œdémateuſes, & la tranſpiration du malade ſentoit l'urine. Je le purgeai avec une in-

fusion de sené, & je le mis dans l'usage d'une tisane composée avec les fruits du coquéret, la pariétaire & le sel de Glauber. Outre ces remédes le malade prenoit deux fois le jour, d'un bolus composé avec la thérebentine, les cloportes & le baume du Perou liquide; on faisoit en même tems des embrocations fréquentes sur la région des reins avec l'huile de scorpions.

Le neuviéme jour l'œdême fut général, il se déclara vers la nuit un hoquet fréquent, & un grand assoupissement; le malade étoit foible, son poulx étoit mou & fort lent; j'augmentai la doze des remédes, & je le purgeai avec le sené, la rhubarbe & le diagrede.

Le onziéme jour je fis étendre quelques gouttes d'esprit de sel dans chaque verre de tisane. Le lendemain le malade commença d'uriner; il rendit pendant la nuit plus de trois pots d'urine, dont la couleur étoit grisâtre & l'odeur d'une puanteur insupportable.

Le malade continua d'uriner, l'œdême diminua insensiblement & ses urines reprirent leur couleur naturelle, ses forces se rétablirent peu à peu, & il jouit depuis ce tems-là d'une santé parfaite.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Le malade étoit à peine convalescent quand il entreprit son voyage; la nature étoit encore occupée à la dépuration des liquides, & à rejetter par la transpiration des matieres devenues étrangeres dans la masse du sang, ce qui paroissoit par de petites sueurs qui lui survenoient assez fréquemment. Cette évacuation fut bien-tôt arrêtée par l'air froid auquel le malade s'exposa imprudemment, & la masse des liquides fut augmentée de toute la quantité de la matiere transpirable interceptée.

La nature détermina ces matie-

res étrangeres par la voye des urines, où elles furent en état par leur groſſiéreté & par leur abondance de boucher les tuyaux qui partent du concours des veines, & des arteres rénales, ou d'obſtruer les mammellons auſquels ces tuyaux aboutiſſent ; de-là cette ſuppreſſion d'urine dont la durée & les ſymptômes devoient annoncer une mort certaine, ſelon toutes les Obſervations de la Médecine.

SECONDE OBSERVATION.

Sur un vomiſſement qui a duré pendant plus d'un an, cauſé par des matiéres graveleuſes retenues dans les reins.

Une Demoiſelle de qualité âgée d'environ trente ans, d'un tempérament ſanguin & pléthorique, fut attaquée au commencement du mois de Mars de l'année 1749, de douleurs très-violentes aux deux reins, avec des vomiſſe-

mens opiniâtres, & des douleurs à la tête très-vives ; ses urines étoient d'abord claires & lympides ; elles devinrent ensuite bourbeuses, avec un sédimenr de gravier rouge.

Cette Demoiselle resta plus de quatre mois dans de cruelles souffrances : elle avoit perdu l'usage du sommeil, elle vomissoit tout ce qu'elle prenoit par la bouche, alimens & remédes ; elle étoit obligée, pour se nourrir, de prendre des lavemens de bouillon ; on mit inutilement en usage tous les remédes dont on se sert en de pareilles occasions.

Cependant après plus de quatre mois de souffrances, les douleurs de Reins devinrent supportables, elles se terminerent enfin en une petite douleur gravative. La malade qui étoit déja réduite à une extrême maigreur, commença de reprendre un peu le sommeil, elle ne vomissoit pas aussi promptement qu'auparavant, elle retenoit les ali-

mens pendant quelques minutes, & dans la ſuite elle fut en état de manger à table & d'y faire bonne contenance pendant tout le repas, mais elle ne manquoit jamais de ſe lever avant les autres pour ſe retirer dans une antichambre, où elle vomiſſoit tout ce qu'elle avoit pris; il arrivoit pourtant quelquefois que ſi elle ne bûvoit pas en déjeunant elle ne vomiſſoit pas; il n'en étoit pas de même après les autres repas, & la boiſſon ne faiſoit pas plus de ſéjour dans ſon eſtomac que les alimens ſolides.

La malade alla à Bagneres au commencement du mois de Septembre de la même année, où elle prit les eaux & les bains; elle n'en fut pas ſoulagée, & elle déſeſpéra totalement de ſa guériſon.

L'hyver & le printems enſuite ſe paſſerent, ſans qu'elle voulût prendre des remédes: mais elle fut guérie comme par miracle pendant l'été de l'année 1750, par l'uſage

intérieur d'une lessive de sarment de vigne. Elle ne prenoit d'abord que quelque cueillerée de cette lessive, pour ne pas vomir si-tôt, elle réitéroit souvent cette dose. Dès le troisiéme jour de cet usage les douleurs aux reins devinrent aigues, on ne se rebuta pourtant pas; on continua l'usage du reméde: on s'apperçut le cinquiéme jour qu'on rendoit du gravier avec les urines; on augmenta la dose du reméde, on en prenoit de pleins verres à la fois; il survint à la suite de cet usage des douleurs aux reins cruelles: la malade rendit en divers tems, un nombre de petites pierres, & une grande quantité de gravier; le vomissement cessa quinze jours après qu'elle eut commencé l'usage de la lessive de sarment: elle n'a plus ressenti de pesanteur aux reins, ni d'autres incommodités; elle est encore aujourd'hui grasse, fraîche & d'un tempérament des plus robustes.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Les reins n'ont pas de sentiment dans leur propre substance ; il n'en est pas de même de leur membrane intérieure, elle a un sentiment obscur & émoussé, de sorte que quand quelque chose l'irrite, on y ressent un poids incommode. La sensation est communiquée à cette membrane par des filets nerveux qui lui viennent de la sixiéme paire, & du rameau stomachique ; ces mêmes nerfs s'étendent & se développent dans les ureteres. Ceux-ci reçoivent encore des nerfs de l'intercostal qui leur donnent un sentiment très-exquis ; de sorte que les pierres & le gravier qui ne font que peser dans les reins, causent de vives douleurs quand ils descendent dans les ureteres & surtout quand ils les dilatent. Ces pierres & ces graviers,

quand ils ne peuvent pas tomber dans la veſſie, reviennent ſouvent des ureteres dans les reins.

Les reins communiquent avec le ventricule, par le moyen du péritoine & des nerfs dont je viens de parler; de ſorte que les alimens qui péſent ſur les diſtributions de ces nerfs dans le ventricule, font que ceux-ci portent plus ſur les corps durs qui ſont dans les reins, que quand l'eſtomac eſt vuide d'alimens; ces nerfs en ſont irrités, ces irritations ſe communiquent aux membranes du ventricule, elles en ſont ébranlées irréguliérement; de-là les vomiſſemens. On vomit auſſi quand on a de vives douleurs néphrétiques, quand bien même on n'auroit pas mangé ni pris des alimens liquides.

L'on trouve aiſément par cette théorie la raiſon de tous les accidens qui arriverent à la malade de l'Obſervation précédente. Puiſque tous les ſymptômes de ſa maladie,

avec les pierres & les graviers qu'elle rendit lors de ſa guériſon, établiſſent des ſignes univoques d'une véritable néphrétique.

TROISIÉME OBSERVATION.

Sur un hoquet périodique cauſé par un enduit platreux, qui s'étoit formé dans la veſſie d'une Demoiſelle.

Une Demoiſelle de quinze ans d'un tempérament bilieux & extrémement vif, fut attaquée d'un hoquet qui lui dura près de huit jours; ce hoquet la tracaſſa extrémement par intervalles pendant douze ans; il devint inſenſiblement ſi violent, que pendant les attaques la malade trouvoit à peine, dans les intervalles, aſſez de tems pour faire des demi inſpirations; cela lui cauſoit des oppreſſions qui la ſuffoquoient; il lui étoit impoſſible pendant ces accidens d'avaler une ſeule goutte d'eau. Le ton irrégulier des vaiſſeaux & des viſce-

res étoit porté au point qu'elle rendoit toujours du ſang par le nez & par les oreilles.

Ces attaques n'avoient pas des intervalles égaux : elles revenoient tantôt de trois en trois, tantôt de ſix en ſix mois ; elles étoient moins violentes & moins longues les unes que les autres ; elles duroient trois, quatre, & quelquefois huit jours.

On croyoit pendant les moindres accidens qu'il n'étoit pas poſſible que la malade pût y réſiſter ; cependant elle réſiſtoit aux plus grandes attaques ; ce que les connoiſſeurs n'auroient jamais pu ſe perſuader s'ils s'en étoient tenus, pour en juger, aux ſeules regles de l'art ; la malade avoit toujours dès la veille de petites incommodités qui annonçoient le hoquet pour le lendemain.

Il y a environ trois ans que le hoquet revint pour la derniere fois avec de cruels ſymptômes, dont la plûpart étoient nouveaux : le prin-

cipal de ces nouveaux ſymptômes étoit une retention d'urine, ou une eſpéce de ſtrangurie, car il couloit de tems en tems quelque peu d'urine; cela dura pendant huit jours, au bout deſquels les urines coulerent avec moins de difficulté: & il commença de ſortir par l'uréthre des matieres platreuſes qui, ſelon les apparences, tapiſſoient intérieurement la veſſie: car tous ces morceaux de platre dont l'épaiſſeur étoit d'environ deux tiers de ligne avoient deux ſurfaces plates; celle qui paroiſſoit répondre à l'intérieur de la veſſie, étoit rude & ſcabreuſe, & l'autre liſſe & polie; on y diſtinguoit des ſillons irréguliers qui repondoient ſans doute aux rides de ce viſcere. Ces matieres étoient dures comme du platre, elles ſe ſont conſervées dans le même état; on jugea que la malade en avoit rendu plus de quatre onces. Mais elle trouva là la fin de ſes accidens, car elle n'en a plus eu depuis.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Il y a toujours dans les urines des matieres terrestres très-propres à former des pierres, du gravier, &c. quand ces matieres sont abondantes, & qu'elles pesent plus que les parties de la liqueur qui les fournir, elles se précipitent dans la vessie tout comme il arrive dans les pots-de-chambre, où, quand on ne les tient pas bien nets, ces matieres forment insensiblement des couches qui se durcissent avec le tems. C'est ainsi que les dents se couvrent de tartre, & que les eaux de certaines fontaines couvrent en peu de jours le bois, les animaux & d'autres corps qu'on y jette, d'une croute pierreuse; c'est par le même méchanisme que le platre que rendit la malade s'étoit formé dans sa vessie.

La membrane intérieure de la

veſſie eſt toute nerveuſe; ſes nerfs ſont en partie fournis par l'intercoſtal; celui-ci donne auſſi des rameaux au diaphragme. L'enduit platreux qui étoit dans la veſſie empêchoit, où il avoit lieu, l'écoulement de la lymphe mucilagineuſe, qui ſe répand dans ce viſcere (dans l'état naturel), par une infinité de petits trous dont il eſt percé; cette lymphe formoit ſans doute des congeſtions dans les membranes de la veſſie; elle devenoit, par ſon ſéjour, en état d'irriter les fibres nerveuſes qui y aboutiſſent; ces fibres outre leurs irritations étant déja ſaiſies & gênées par l'enduit platreux de la veſſie, entroient en des mouvemens convulſifs, & cauſoient le hoquet par une ſuite de leurs communications avec le diaphragme.

C'eſt par le même méchaniſme que le hoquet ſurvient à ceux qui ont des irritations à l'orifice ſupérieur du ventricule; c'eſt l'effet des

nerfs ſtomachiques qui paſſent avec l'extrémité de l'œſophage, par l'ouverture du petit muſcle du diaphragme.

On doit regarder le diaphragme comme le balancier général des viſceres de la poitrine & du bas-ventre : il en régle le concours, il ſert à la reſpiration ; il aide & il ſoutient les mouvemens des parties contenues dans l'abdomen, &c. tout ſouffre enfin de ſon dérangement. On ne doit donc pas être ſurpris que le diaphragme étant agité par de violentes ſecouſſes, il occaſionnât tous les ſymptômes qui arrivoient à la malade de l'Obſervation précédente ; & on ne doit pas douter que tous ces accidens n'euſſent leur cauſe immédiate dans l'enduit platreux de la veſſie.

Quatriéme Observation.

Sur des vapeurs hystériques.

Une Dame d'un tempérament robuste, âgée de vingt-cinq ans, ressentit tout-à-coup, après avoir déjeuné, (c'étoit au commencement du mois de Décembre de l'année 1744), une vive douleur dans l'estomac; bien-tôt après elle fut saisie d'nn froid universel dans tout son corps; il lui survint un vomissement qui dura quelques jours, les matieres qu'elle vomissoit étoient verdâtres & glaireuses; ce vomissement revenoit ensuite de tems en tems avec les mêmes symptômes qu'auparavant.

On m'envoya un état de cette maladie au commencement du mois de Septembre de l'année 1745, la malade souffroit pour lors les incommodités suivantes. Il lui survenoit presque tous les jours un gonflement très-doulou-

reux dans les régions épigaſtrique & umbilicale ; on y diſtinguoit un battement conſidérable & des grouillemens extraordinaires : ces accidens étoient annoncés par des friſſons, & ſouvent par un vomiſſement : la tenſion étoit ſi conſidérable, que la malade étoit obligée de ſe tenir de bout, toute autre ſituation lui étoit inſupportable. Elle reſſentoit de vives douleurs dans les hyppocondres & dans les régions lombaires.

La malade avoit ſes ſecours à l'ordinaire, il lui ſurvenoit de tems en tems de petites ſueurs pendant la nuit, mais elle n'eut jamais de ſigne de fiévre ; les urines étoient claires & tranſparentes pendant les attaques, d'abord après elles paroiſſoient naturelles. On avoit déja fait une infinité de remédes, rien ne l'avoit ſoulagé que les frottemens & les compreſſions qu'on lui faiſoit ſur le bas-ventre ; on ſuppléoit à ces frottemens, auſquels

ses gardes ne pouvoient pas suffire, par une large ceinture, où l'on avoit attaché un peloton de linge en forme de boule, pour faire une plus grande compression.

Je regardai tous ces symptômes comme autant de signes qui caractérisoient une maladie hystérique. Sidenham en décrit une pareille, on ne pouvoit pas s'y méprendre sur le témoignage de cet Auteur. Je fis faire en conséquence les saignées convenables, on prit ensuite les bains-domestiques pendant huit jours. Après s'être purgée, la malade fit usage pendant quinze jours, d'une opiate composée de castoreum, de besoard jovial, de gommes ammoniac & assafætida, d'huile fætide, de succin avec quelques gouttes anodines, & le syrop d'armoise; elle en prenoit deux scrupules le matin, & autant le soir, & bûvoit par-dessus une tasse d'infusion d'armoise & de matricaire, & de petite sauge. Les attaques

attaques hyſtériques diminuerent conſidérablement par le moyen de ces remédes ; la malade prit enſuite pendant dix jours deux gobelets chaque matin d'eaux du caſtera vive ; après les eaux elle reprit l'opiate & l'infuſion par-deſſus comme auparavant : elle fût parfaitement guérie par ces ſecours. J'ai guéri un nombre de femmes hyſtériques avec les mêmes remédes ; mais j'ai ſouvent été obligé de les réitérer en différentes ſaiſons.

Réflexions ſur l'Obſervation précédente.

La cauſe ordinaire des vapeurs hyſtériques conſiſte dans un vice du ſuc nerveux ; ce ſuc devient vapide & rampant, il coule avec difficulté dans les petits filets des nerfs, il retarde leurs oſcillations ; de-là des trémouſſemens & des langueurs qui paroiſſent provenir de l'eſtomac ; il en arrive auſſi des lenteurs ou des ſuppreſſions des ſecours

Périodiques. Ces irrégularités du genre nerveux rétardent ou vicient toutes les sécrétions, il en survient ordinairement une véritable cacochimie, dont les symptômes sont plus ou moins considérables, selon la quantité ou la qualité de la cause qui les produit.

Quand le suc nerveux est en état d'embarrasser ou d'engouer un certain nombre de filets de nerfs, les oscillations de ceux-ci sont arrêtées dans ces fibres; cela donne occasion à des mouvemens convulsifs, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, & souvent ils deviennent généraux: ces mouvemens convulsifs, causent quelquefois de vives douleurs; mais d'autrefois les douleurs sont supportables.

Ces attaques sont si violentes en certaines femmes qu'elles dégénérent en convulsions générales; j'en ai vu dans cet état, on en a prises pour mortes, elles restoient plusieurs heures sans aucun mou-

vement ſenſible, pas même dans le poulx, ni dans les organes de la reſpiration.

Les attaques hyſtériques cauſent ſouvent des apoplexies, des paraliſies, & bien d'autres accidens que Sidenham décrit avec beaucoup de ſagacité; elles dégénérent quelquefois en épilepſie, ſurtout quand elles durent trop long-tems: j'en ai vu pluſieurs exemples. Les ſymptômes des premieres ſont ſouvent ſemblables aux ſymptômes de celles-ci, il ne doit donc pas y avoir beaucoup de différence dans les cauſes de ces maladies. C'eſt-là une grande raiſon pour ne pas négliger les vapeurs hyſtériques dans leur commencement, puiſqu'elles ſont incurables quand elles ont dégénéré en épilepſie.

Les paſſions de l'ame ſeules cauſent des vapeurs hyſtériques aux jeunes filles: j'en ai vu pluſieurs tomber dans ces accidens; elles étoient d'ailleurs ſi bien conſtituées,

qu'on n'auroit sçu soupçonner des vices dans leur suc nerveux. On ne pouvoit attribuer la cause de ces attaques qu'aux vives impressions d'un tempérament, encore plus excité par la continence, & revolté par la vertu. Cela cause souvent de si vives révolutions dans l'esprit & dans le corps des filles, que le systême nerveux en est bouleversé; de-là tous les symptômes hystériques, & surtout des mouvemens convulsifs, des ris, des chants, des pleurs & d'autres démonstrations de joie ou de tristesse, qui ont assez de rapport aux différens contrastes, auxquels l'esprit a été exposé par les mouvemens de la nature & par la résistance que leur a fait la raison.

Les hommes sont sujets aux mêmes accidens; j'ai donné mes soins à un surtout qui tomba pendant plus de quinze jours, plusieurs fois dans la journée, dans des mouvemens convulsifs très-violens, qui après quelques minutes de durée,

faiſoient place à des chants qui étoient bien-tôt ſuivis de beaucoup de larmes. Ce jeune homme, après avoir mené une vie un peu trop libre, s'étoit tout-à-coup adonné à la dévotion.

J'ai toujours obſervé que les remédes qui guériſſent les vapeurs, qui proviennent immédiatement de la dépravation du ſuc nerveux, ne conviennent pas, ſurtout du commencement, à celles qui dépendent des paſſions de l'ame. Les bains-domeſtiques ſont efficaces dans celles-ci, & ſi l'on en ſoutient l'effet par des remédes calmans, délayans & narcotiques, on doit être comme aſſuré de la guériſon. J'ai cependant été quelquefois obligé de mêler avec les calmans & les narcotiques, le beſoard jovial, le caſtoreum, l'huile fætide de ſuccin, &c. c'étoit quand les liquides avoient commencé de dégénerer.

CINQUIÉME OBSERVATION.

Sur des légeres attaques d'Apoplexie.

Un Gentilhomme très-robuſte âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament bilieux, qui avoit eu quelques années auparavant une légere attaque d'apoplexie, ſe plaignoit depuis quelque tems que ſon ventre ne le ſervoit, contre ſa coutume, que de loin en loin & avec beaucoup de difficulté. Cependant il entreprit un voyage pendant le mois de Décembre de l'année 1750; il n'étoit pas encore à vingt lieues de chez lui, qu'il lui ſurvint tout-à-coup une grande oppreſſion avec une ſueur conſidérable : il s'en ſuivit bientôt des tournemens de tête & des éblouiſſemens, il perdit la connoiſſance, le ſentiment, & le mouvement volontaire; on le ſaigna, le ſang ſe coagula d'abord, il en fût de même après pluſieurs ſaignées qu'on lui fit en peu de tems.

Il ſe remit dans ſept à huit heures; mais tout le côté gauche reſta paralisé.

Le malade ne pouvant pas continuer ſon voyage, prit des équipages pour s'en retourner chez lui. Etant en chemin les mêmes accidens lui revinrent comme auparavant; on le purgea pluſieurs fois, & il recouvra le mouvement du bras paraliſé. Il avoit reſté toujours aſſoupi, depuis la ſeconde attaque, & la jambe paraliſée étoit devenue œdémateuſe. L'œdême ſe diſſipa quelques jours après; preſque tout-à-coup il reſſentit en même tems une péſanteur générale dans tout le corps, & dans trois jours il lui ſurvint une fiévre violente qui fût précédée par des friſſons. Le malade ſouffrit pendant cette fiévre qui ne dura pas plus de huit heures, des violens mouvemens convulſifs. La fiévre ſe termina par une ſueur copieuſe, les mouvemens convulſifs ceſſérent, & il

commença de se servir de la jambe paralisée.

Le malade fut menacé quelques jours après de retomber dans les mêmes accidens ; on me consulta, tous ces avants coureurs furent dissipés par deux potions émétiques qu'il prît en quatre jours, je ne laissai que deux jours d'intervalle de l'une à l'autre. Il a été préservé de rechûte par l'usage d'une opiate composée avec le safran de Mars apéritifs, le cinnabre d'antimoine, les cloportes, la gomme ammoniac, le gayac, le senné, le jalap & la rhubarbe; il prenoit par-dessus une décoction de racines apéritives ; les eaux de balaruc finirent enfin de rétablir sa santé, qui a été jusqu'aujourd'hui des plus assurées.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Le tempérament du malade ;

la pareſſe de ſon ventre, & les avants-coureurs de ſes attaques devoient d'abord faire regarder celles-ci comme des attaques d'apoplexie ſéreuſe, qui provenoient d'un épaiſſiſſement de la lymphe. Il falloit ſecouer le genre nerveux, & non pas le débiliter par des ſaignées copieuſes; on auroit pu par-là éviter la paraliſie dont le malade ne ſeroit ſans doute jamais guéri, ſi la nature ne lui eût pas donné de puiſſans ſecours.

Les fréquens purgatifs qui rétablirent le mouvement du bras, après la troiſiéme attaque, & la fiévre & les mouvemens convulſifs qui guérirent le malade, démontroient bien clairement qu'il falloit attaquer la maladie par des émétiques, & par d'autre remédes en état d'agir ſur le genre nerveux.

Ce n'eſt pas-là la ſeule fois que j'ai vu donner dans les apoplexies des remédes contraires; le peril prochain dont on eſt menacé, & le

prompt ſecours que ces maladies exigent, font que (ſurtout dans les campagnes), on a d'abord recours indifféremment & en même tems aux copieuſes ſaignées & aux plus puiſſans émétiques; cependant il eſt des cas où ces remédes ſont mortels, & d'autres où ils ſont néceſſaires: cela exige que je faſſe ici quelques Réflexions ſur l'apoplexie & ſur ſa cure.

Réflexions ſur l'apoplexie & ſur ſa cure.

L'apoplexie eſt toujours cauſée par une compreſſion à l'origine des nerfs; cette compreſſion peut provenir de tumeurs formées ſous le crane, d'extravaſation du ſang ou de la lymphe dans le cerveau, de concrétions polipeuſes, de contuſions, de commotions extérieures, &c. Toutes les apoplexies qui ſont produites par ces cauſes ſont incurables, à moins qu'on ne puiſſe remédier, par le moyen du trépan,

à celles qui viennent de contuſion.

La compreſſion qui cauſe l'apoplexie provient le plus ordinairement de la pléthore des vaiſſeaux; celle-ci a pour cauſe le ſang ou la lymphe.

Le ſang peut être en trop grande quantité ou trop raréfié; dans l'un & dans l'autre de ces deux cas, il dilate les vaiſſeaux du cerveau, il y forme des arrêts; les vaiſſeaux trop dilatés compriment les nerfs. Les filets nerveux ſont dans le cerveau d'autant plus propres à être affectés par les compreſſions, qu'ils ne préſentent dans la moëlle qu'une eſpece de pulpe; une qualité du ſang épaiſſe & gluante peut auſſi cauſer cet accident.

La lymphe peut auſſi relâcher ou engouer les vaiſſeaux lymphatiques du cerveau, & par conſéquent relâcher les nerfs de ce viſcere; il n'en faut pas davantage pour cauſer l'apoplexie.

Comme l'apoplexie exige un

prompt ſecours, les Praticiens en Médecine l'ont diviſée en ſanguine, & en ſéreuſe, parcequ'il n'y en a guére que ces deux eſpéces qui ſoient ſuſceptibles de guériſon.

Ces deux eſpéces d'apoplexie exigent une cure toute différente; il eſt donc abſolument néceſſaire de ſçavoir les diſtinguer l'une de l'autre. Dans l'apoplexie ſanguine, le viſage eſt plus rouge & plus enflammé, les vaiſſeaux ſont plus pleins & plus tendus, & le poulx beaucoup plus dur & plus fort que dans la ſéreuſe.

Dans l'apoplexie ſéreuſe on a à peu-près les mêmes ſymptômes que dans la ſanguine, excepté qu'on n'a pas la même rougeur ni les vaiſſeaux ſi gonflés; d'ailleurs le poulx & la reſpiration, quoique plus foibles, ſubſiſtent preſque dans leur état naturel.

Comme l'apoplexie ſanguine conſiſte dans les engorgemens des

vaiſſeaux du ſang, & comme le ton contre nature, où ſont portés ces vaiſſeaux, leur fait perdre leur élaſticité, il s'agit, pour guérir cette maladie, de diminuer le volume de ce liquide; on doit d'abord ſaigner au bras, enſuite au pieds, & à la jugulaire: la ſaignée à l'artere temporale eſt ſouvent déciſive dans cette maladie & dans bien d'autres; mais on la néglige trop ſouvent dans la pratique de la Médecine. Je dirai quelque choſe de ce ſecours à la ſuite de ces Réflexions.

Les émétiques ſont mortels dans les apoplexies ſanguines; les veines des poumons y ſont toujours extrémement tuméfiées de même que celles du cou. Les veines de ce viſcere ſe rompent à l'occaſion des fortes concuſſions de la poitrine: pendant l'effet de ce reméde, il eſt peu de cadavres de cette eſpéce d'apoplectiques, auſquels on ne trouve du ſang extravaſé dans les poumons, ſi on leur a donné

l'émétique ; on en trouve auſſi bien ſouvent une grande quantité dans les ſinus de la dure mere ; c'eſt une preuve que les émétiques cauſent ou précipitent la mort, quand on s'en ſert dans cette fâcheuſe maladie.

Il ſuffit de s'en tenir aux ſaignées quand il n'y a qu'une ſimple pléthore ou des arrêts du ſang ; il faut ſeconder cette évacuation par le moyen des frictions, des ventouſes, des véſicatoires, des remédes délayans, des purgatifs & des lavemens ; les purgatifs & les lavemens piquans ſont de puiſſantes diverſions vers les parties inférieures.

Si l'apoplexie provient d'une conſtitution du ſang épaiſſe & gluante, il ne faut pas négliger les apéritifs qui ſont en état de rendre ce liquide plus coulant ; on n'a guére le tems de ſe ſervir de ces remédes pendant les attaques ; mais il ne faut pas les négliger dans la cure des accidens qui ſont ordinaire-

ment les ſuites de cette fâcheuſe maladie.

On peut guérir de l'apoplexie féreuſe quand elle eſt cauſée par l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau, ou par relâchement de ce viſcere occaſionné par une trop grande abondance de féroſité, pourvu cependant que celles-ci ne ſoient pas extravaſées. Dans l'un & dans l'autre de ces deux cas, les ſaignées ſont inutiles, elles ſont même nuiſibles, à moins qu'il n'y ait lieu de ſoupçonner en même tems une pléthore des vaiſſeaux ſanguins. On peut connoître cette plétore, en ce que quand elle a lieu, le poulx eſt un peu plus fort & la reſpiration plus difficile qu'elle ne l'eſt ordinairement dans l'apoplexie féreuſe; mais ces ſymptômes ſont toujours moins forts que dans la véritable apoplexie ſanguine; c'eſt dans ce cas ſeulement où il faut ſaigner une ou deux fois pour l'ordinaire ceux qui ſont atteints d'apoplexie féreuſe.

Les émétiques donnent de puissants secours dans ces maladies ; les compressions que les muscles exercent sur les lymphatiques pendant l'effet de ces remédes, font dégorger ces vaisseaux & rétablissent souvent leur élasticité. On peut se servir intérieurement pendant les attaques d'apoplexies séreuses, des gouttes d'Angleterre, du lilium minéral de Paracelse, &c. & faire flairer l'esprit volatil de sel ammoniac. Ces remédes spiritueux portent puissamment sur les nerfs ; l'action que ceux-ci en acquiérent peut les débarrasser des compressions lymphatiques qui les assujettissent dans leur origine, & remédier au relâchement de leurs fibres.

L'usage de ces liqueurs spiritueuses, seroit mortel dans l'apoplexie sanguine; elles gonfleroient d'abord le sang, elles le raréfieroient, & précipiteroient la rupture des vaisseaux; ce qui rendroit cette maladie incurable.

Les ventouſes, les frictions, les véſicatoires, ſont encore des ſecours qu'on ne doit point négliger dans les attaques d'apoplexies ſéreuſes; mais il faut en même tems avoir recours aux purgatifs fréquens, aux apéritifs, &c.

Réflexions ſur l'Artériotomie dans l'Apoplexie ſanguine.

La ſaignée des arteres a été très-recommandée par les anciens Médecins, & par pluſieurs des modernes. Déja du tems de Gallien on guériſſoit les ophtalmies, en ouvrant l'artere des tempes, & on remédioit aux vertiges & aux grandes douleurs de tête, par la ſaignée des arteres qui ſont derriere les oreilles. Cet Auteur guérit une douleur de côté invétérée par l'inciſion d'une artere à l'extrémité de la main; il rapporte en différens endroits de ſes ouvrages, d'autres Obſervations ſur les bons effets de

ce secours, & qui en prouvent la nécessité.

Depuis Gallien on a vu guérir très-souvent par la saignée des arteres, des maux de tête invétérés, des frénésies, des fureurs hyppocondriaques, des ophtalmies, &c. Pour moi, j'ai guéri comme par miracle, par l'ouverture de l'artere des tempes des maniaques dont la guérison étoit désespérée; j'ai encore vu cette saignée, faire des effets surprenans dans les apoplexies sanguines. Et je ne puis pas comprendre comme quoi, des Médecins éclairés perdent ce secours de vue dans les congestions & dans les arrêts du sang.

Le sang des arteres (dit Pitcarn), fait le fondement des inflammations, & par conséquent des congestions du sang. Mr Hecquet remarque, que dès que le sang se trouve comme engoué dans les capillaires des arteres sanguines, parce qu'il y est ralenti, il ne peut

jaillir des arteres dans les veines. De-là, continue cet Auteur, viennent des ſtaſes ou des retardemens dans le ſang vénal. Dans cette poſition diminuer le volume du ſang dans les extrémités de l'artere, & le retenir dans la capacité de ſon tronc, c'eſt donner le tems à la congeſtion commencée dans les extrémités des arteres, de ſe diſſiper, & c'eſt retablir les calibres de ces arteres dans leur élaſticité naturelle. On comprend par-là comment il peut arriver que le volume du ſang qui s'arrêtoit dans les extrémités arterielles, étanr diminué, ce liquide paſſe plus ſoudainement dans les veines ; au lieu que par la ſaignée des veines & ſurtout de celles qui viennent directement des arteres engorgées, le ſang eſt plus déterminé vers les extrémités coniques des arteres.

Comme l'apoplexie ſanguine, & toutes les autres maladies qui proviennent des congeſtions du ſang,

ont ordinairement leur ſiége dans les extrémités des arteres; l'artériotomie eſt le plus prompt ſecours qu'on peut donner à ces malades, pourvu qu'on ne la pratique qu'après que le volume du ſang eſt aſſez diminué par d'autres ſaignées, pour qu'il n'y ait pas de pléthore générale.

Gallien indique les arteres qu'il faut ouvrir dans les différentes maladies où ce ſecours eſt néceſſaire : ce ſont celles qui ſont plus près, ou qui aboutiſſent aux parties affectées. Je ne parlerai pas ici des précautions qu'il y a à prendre dans la ſaignée des arteres, nous ſommes dans un tems où les Chirurgiens ſont trop éclairés, pour n'être pas prémunis contre les accidens qui pourroient arriver dans cette opération.

SIXIÉME OBSERVATION.

Sur des accidens ſurvenus à un Gentilhomme après avoir changé de climat.

Un Gentilhomme d'un tempérament ſanguin & robuſte, né dans la Provence du côté du Languedoc, n'avoit jamais reſſenti d'incommodité pendant toute ſa jeuneſſe; il avoit un goût décidé pour tous les plaiſirs honnêtes, il s'y livroit avec gayeté. Des devoirs de ſon état l'obligerent à l'âge de trente-cinq ans, d'aller faire un long ſéjour dans l'Iſle de Malthe. A peine eût-il reſte pendant un mois dans cette Iſle, que tout-à-coup ſon tempérament changea, il devint ſombre & mélancolique, il recherchoit avec goût la retraite & les ſolitudes; il lui ſurvint enfin quelques accès de fiévre intermittente: les vaiſſeaux hémorroïdaux ſe gonflerent, ils fluérent pendant quelque

tems, & ils cessérent enfin de fluer après quelques années.

Depuis ce tems-là, le malade est toujours mélancolique, il urine souvent; son ventre est devenu extrémement paresseux, il ne le sert que par le moyen des remédes; son estomac ne digére qu'imparfaitement, il se gonfle pendant la digestion; il lui survient des envies de vomir très-fréquentes, elles sont si incommodes qu'il faut qu'il accomplisse le vomissement, ou en prenant de l'eau tiede, ou en se mettant le doigt dans la bouche. Toutes ces incommodités ont été suivies de vertiges effrayans, il y a déja vingt ans qu'elles ont commencé; & quoique le malade ait quitté le séjour de Malthe depuis quelques années, rien ne lui a procuré du soulagement que les remédes suivans, qu'il prend depuis un an par mon conseil.

Il prit d'abord les demi-bains domestiques pendant douze jours,

ensuite une livre de petit lait clarifié où l'on ajoutoit une once de syrop violat, il continua cet usage tous les matins pendant un mois & demi : il prenoit toutes les semaines, depuis le commencement, un instant avant de souper, une prise de pillules stomachiques & purgatives, composées avec les roses rouges, la rhubarbe, un peu d'aloes succottin, & le suc de violettes. Depuis ce tems-là il succe presque tous les matins un peu de pulpe de casse, & il boit par-dessus un grand gobelet d'eau de riviere.

Toutes les incommodités ont diminué par le moyen de ces remédes; le ventre & l'estomac font leurs fonctions mieux qu'ils ne le faisoient, & le malade n'a plus de vertiges, c'étoit ce qu'il craignoit le plus. Sa mélancolie persiste toujours; on ne s'est pas proposé de l'en guérir; mais il doit espérer qu'en faisant usage de tems en tems de ces mêmes remédes qui l'ont

soulagé, il passera le reste de ses jours avec moins de dégoût, & d'incommodités, que si l'on n'avoit pas trouvé le reméde convénable à ses accidens.

Réflexions sur l'Observation précédente.

J'ai déja prouvé dans un autre ouvrage, que les différentes constitutions de l'atmosphére sonr une différence considérable dans les tempéramens des hommes, qui habitent des régions différentes. J'ajouterai ici que c'est principalement, parce que l'air fait une partie de la propre substance de l'animal. Cet air se renouvelle dans les corps, c'est d'après l'expérience; il ne peut pas être réduit à un état de fixité; d'ailleurs il deviendroit, par un trop long séjour, pernicieux aux animaux.

L'air naturel de notre malade (par exemple) avoit déja des proportions d'habitude avec les autres

tres principes de ſon corps; il reſpiroit dans ſon pays un air pur; cet air concouroit à le rendre content & réjoui: l'air de Malthe eſt tout différent de la conſtitution de celui du Languedoc & de la Provence, puiſqu'il eſt craſſe, groſſier, & chargé de vapeurs & d'exhalaiſons de la mer; il falloit que cet air formât de nouvelles proportions avec les autres principes du corps de notre malade. Ce furent ces nouvelles proportions qui changerent ſon tempérament, en formant de nouveaux modes dans le tiſſu des ſolides & dans les globules des liquides. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ce Gentilhomme devint ſujet à tant de fâcheuſes incommodités.

Si tous les hommes qui changent un bon air pour un mauvais n'en ſont pas également affectés, il n'en eſt preſque pas un qui n'en ſouffre quelque incommodité, comme je l'ai obſervé ailleurs d'après des Auteurs célébres.

L

HUITIÉME OBSERVATION.

Sur les effets du quinquina quand on le donne mal à propos dans les fiévres intermittentes.

Un fils bien-aimé, l'unique rejetton mâle d'une famille distinguée par la naissance, par les honneurs, & par les richesses, âgé de neuf ans, d'un tempérament assez robuste & extrémement vif, se trouva incommodé pendant le mois d'Octobre de l'année 1746 : Il devint d'abord pâle; peu de jours après une couleur livide couvrit tout son visage, ce fut le commencement d'une fiévre quarte.

Les accès de cette fiévre furent violens pendant un mois : le malade vomissoit souvent des matieres bilieuses ; on se contenta de le purger une fois, on lui fit prendre ensuite beaucoup de quinquina, la fiévre en fut suspendue pendant quinze jours ; elle revint ensuite,

on eut encore recours au quinquina qui ne fixa la fiévre que pour quelques accès : elle ne fut pas aussi violente qu'auparavant ; mais les accès en étoient plus longs, & les changemens fréquens du poulx, souvent accompagnés de frissons donnoient lieu de craindre que la fiévre ne dégénerât en continue, ou qu'il ne survînt quelqu'autre maladie encore plus fâcheuse.

Le malade étoit extrémement échauffé, il lui survenoit souvent des hemorragies copieuses par le nez : il avoit des inquiétudes, des insomnies, & des dégoûts considérables : cette maladie avoit déja duré cinq mois, la tendresse des parens du petit malade en fut allarmée.

On me consulta sur cette fiévre ; je conseillai de faire une saignée par rapport à l'hémorragie ; le lendemain on fit vomir le malade avec une infusion d'ipecacuanha : on le purgea deux jours après avec

la manne dans une infusion de rhubarbe, on réiteroit ce purgatif une fois chaque semaine. D'abord après le premiere purgatif on commença l'usage d'une décoction de racines de chicorée sauvage, de garance & de fraisier; on y ajoutoit les sommites de petite centaurée, & un peu de fumeterre; on jettoit dans une bouteille de la colature douze grains de tartre chalibé. On prenoit deux petites écuelles par jour de ce reméde, le matin & le soir, toujours trois heures avant ou après le repas: immédiatement avant la prise du matin, on prenoit dix grains d'yeux d'écrevisses préparés & incorporés dans un peu de conserve d'énula campana.

La fiévre cessa au quinziéme jour de cet usage, & l'on discontinua les remédes: je recommendai d'en reprendre quelques jours après; mais comme l'enfant se portoit bien, on le négligea. La fiévre revint un an après, elle fut bientôt

détruite par le moyen des mêmes remédes; on les continua plus longtems qu'on n'avoit fait la premiere fois, & depuis ce tems-là le malade se porte parfaitement bien.

Je pourrois fournir ici un nombre d'Observations sur les mauvais effets du quinquina, donné mal à propos dans les fiévres intermittentes; mais comme je me suis proposé de ne donner dans cette partie (pour ne pas trop grossir cet Ouvrage) qu'une seule Observation sur chaque maladie dont je traite; je tâche d'y suppléer par les Réflexions que j'y joins.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Il est des pays où le quinquina ne fait pas toujours de bons effets dans les fiévres intermittentes. Baglivi a remarqué qu'il réussit rarement à Rome. Il n'en est pas de même en France, il y réussit souvent; & s'il n'y fait pas toujours des

bons effets, c'est parce que l'on s'en sert mal à propos.

Ceux qui font usage du quinquina ont le poulx fort, & élevé, quoiqu'il soit mou ; on doit inférer delà que ce reméde exalte le sang & le raréfie ; il amortit d'ailleurs l'âcreté des matieres répandues dans ce liquide, & il fournit dans tout le corps une amertume stiptique qui rappelle les oscillations des fibres vers leur état naturel, en les rendant moins susceptibles d'une dilatation contre nature.

Cette vertu spécifique du quinquina ne suffit pas toujours pour détruire la fiévre : il est des cas où elle ne peut rien ; c'est surtout quand les engorgemens de petits vaisseaux ont trop de résistance, qu'ils ne peuvent pas être détruits par la raréfaction des liquides, par les changemens que ce reméde occasionne dans l'action systaltique des fibres ; & quand quelque viscere ou quelque partie fournit des

matieres fibriles, ces matieres se répandent continuellement dans le sang, elles se reproduisent à chaque instant; le quinquina ne sçauroit ni les détruire ni les fixer totalement.

Si Morton ne s'est pas trompé quand il a dit que le quinquina fait de bons effets dans les fiévres des pulmoniques, je puis assurer qu'il n'en est pas ici comme en Angleterre; car quand je m'en suis servi sur la parole de cet Auteur, j'ai toujours vu avec mal au cœur augmenter tous les symptômes de la maladie.

Les causes de raréfaction que le quinquina fournit aux liquides, ne portent pas sur des obstructions qui sont parvenues au terme de mollesse ou de dureté. J'ai donné la théorie de ces obstructions dans mes Réflexions, sur les tubercules des poumons, elles ne portent même pas sur des molécules qui nagent encore dans la masse des liquides.

Si elles ſont de cette nature, au contraire elles donnent occaſion à ces molécules de ſe précipiter, & d'engorger les petits vaiſſeaux. L'action ſtyptique du quinquina ſur leurs fibres concourt à comprimer ces molécules, & à les durcir : c'eſt ce qui rend la guériſon des fiévres très difficile.

Le quinquina donné mal à propos, ſuſpend quelquefois, ou pour mieux dire, ralentit pour peu de tems l'effet des humeurs fébriles, mais on l'a vu ſouvent en de pareils cas cauſer des maladies plus dangéreuſes que la fiévre qu'on s'empreſſe de détruire par ſon moyen ; ce ſont des hydropiſies des rhumatiſmes, des diſſenteries, des ſuppreſſions des mois aux femmes, &c. Ces accidens ſont toujours annoncés par des gonflemens & des péſanteurs dans tout le corps, ſi l'on n'y remédie pas bien-tôt par des remédes convenables ; de ſorte que ce qu'on a le moins à craindre

du quinquina donné mal à propos, c'eſt le retour de la fiévre.

Le malade de l'Obſervation précédente alloit tomber dans quelqu'un de ces accidens, ſi l'on n'avoit pas abandonné ce remède pour avoir recours aux apéritifs, aux délayans, &c. Le dérangement des liquides & les obſtructions étoient déja conſidérables, quand la fiévre ſurvint; la pâleur de ſon viſage & ſes autres incommodités, annonçoient aſſez que la fiévre n'étoit qu'un ſymptôme de la maladie, il falloit en détruire la cauſe avant d'avoir recours au quinquina: On doit toujours faire cette attention quand on entreprend de guérir la fiévre, par le moyen de ce remède.

Neuviéme Observation.

Sur un mal contagieux qui a beaucoup de rapport avec la maladie des Négres, appellée le Pian, qui s'est manifesté à Nerac vers le commencement du mois de Juin de l'année 1752.

La femme d'un Commerçant de la ville de Nerac, accoucha heureusement, au commencement du mois de Novembre de l'année 1751. Elle donna son enfant à une nourrice qui le nourrit bien pendant six mois; au bout desquels, cette nourrice étant malade, une de ses voisines donna cinq fois le sein à ce nourrisson, qui, dès ce moment, se trouva incommodé; il maigrissoit à vue, il lui sortit, en peu de jours, beaucoup de pustules aux cuisses.

Les parens de cet enfant le voyant déja presque perdu, le retirerent pour le donner à une au-

tre nourrice. Cette derniere étoit à la campagne, cela leur donna occasion de le garder quelques jours chez eux: pendant ce tems-là plusieurs femmes du quartier lui donnerent le sein.

Il paroissoit déja des pustules sur tout le corps de cet enfant: les unes suppuroient, mais fort peu; il en sortoit une matiere jaunâtre, cette matiere étoit farineuse, & les autres se couvroient d'une espéce de croute de la même couleur. Ces pustules se multipliérent tellement, surtout en certaines parties, au visage, par exemple, à la bouche, &c. qu'elles y formoient des croutes presque continues; elles étoient corrosives, certains os en furent découverts. Il y en avoit au cou, aux deux côtés de la trachée artere qui percerent dans l'intérieur, & l'enfant mourut. C'est-là la relation que la derniere nourrice de cet enfant m'a fait. Pour moi je n'ai pas vû des os découverts, ni des ul-

ceres profonds, dans tous les malades que j'ai soignés.

Toutes les nourrices qui avoient donné à têter à cet enfant, s'apperçurent bientôt qu'elles avoient des pustules à leur sein, qui se répandirent ensuite dans tout le corps. Quelques-unes de ces pustules ne suppuroient pas : celles-ci se dissipoient quelquefois d'elles-mêmes ; d'autres suppuroient, mais très-peu, comme celles de l'enfant ; & d'autres enfin se couvroient d'une espéce de croute jaunâtre ; les enfans de ces nourrices furent en même tems infectés de la même maladie, avec les mêmes symptômes.

On ne soupçonnoit pas encore ce mal d'être contagieux ; un nombre de nouvelles nourrices donnérent de leur lait à ces nouveaux malades, elles furent à leur tour bientôt gâtées de même que leurs enfans. Enfin cette fâcheuse maladie a déja fait tant de progrès, (c'est à la fin du mois de Décembre 1752),

qu'on connoît sans compter quelque homme plus de quarante femmes ou enfans qui en ont été attaqués, ou qui le sont encore, sans y comprendre tous ceux & celles en qui le mal ne s'est pas encore manifesté; & d'autres que la honte empêche d'avouer qu'ils en sont atteints, à cause que le Public le regarde comme une maladie vénérienne.

Il étoit déja mort deux enfans attaqués de cette maladie, lorsqu'on m'appella pour voir une petite fille âgée de huit mois, presque toute couverte de pustules, mais elle en avoit aux cuisses, aux fesses, & aux environs plus que partout ailleurs; elle en avoit encore l'intérieur de la bouche rempli. Cet enfant étoit extrémement foible, abbatue & amaigrie; cependant elle n'avoit pas le symptôme de fiévre. La mere qui la nourrissoit, avoit le sein totalement gâté de pustules, elle ne pouvoit

plus le lui donner, elle fût obligée de la févrer; elle en avoit auffi en d'autres parties, qui lui caufoient, outre des douleurs inquiétantes, des démangeaifons continuelles.

Je vis en même tems deux autres enfans & leurs nourrices dans le même état; on m'affura, & j'ai reconnu enfuite par moi-même, que toutes les nourrices & tous les enfans infectés étoient comme les premiers que j'avois vû, avec plus ou moins de puftules les uns que les autres, felon les différens tems où la maladie s'étoit manifeftée, & felon fes différens progrès.

Les puftules étoient généralement circulaires, dures, & un peu calleufes; celles qui étoient couvertes de leur peau reftoient les mêmes; mais celles qui fe couvroient d'une efpéce de croute fe confommoient en partie, & en certains endroits il ne parroiffoit qu'une efpéce de croute jaunâtre qui s'étoit formée de plufieurs puf-

tules : les enfans qui étoient dans cet état étoient comme mourants.

Ce mal me parut avoir beaucoup de rapport avec ce que j'avois lû des ſymptômes du pian, maladie des Négres, & ſurtout des ſauvages du Golfe du Méxique, qui eſt une eſpéce de ladrerie héréditaire. J'eus d'abord en vue de me ſervir de mercure, reméde qu'on employe ordinairement pour guérir cette maladie, dans les pays où elle eſt fréquente. Mais comme j'avois, parmi mes malades, des enfans, depuis l'âge de trois mois juſqu'à celui de deux ans, je craignis l'effet de ce reméde ; & pour l'adoucir je lui alliai le camphre, j'en fis un onguent avec un tiers de mercure revivifié du cinabre, & éteint avec la térenbenthine, ſur deux parties de graiſſe, où j'ajoutai vingr grains de camphre par once de mercure. Je faiſois étendre de cet onguent ſur des linges fins, on n'y laiſſoit que ce qui échappoit à la ſpatule.

On appliquoit de ces linges aux fesses, aux cuisses des enfans, & là où il y avoit le plus de pustules: dans deux ou trois jours ils étoient soulagés; peu-à-peu les pustules & les croutes se dissipoient, & en quinze jours ils paroissoient guéris: ils avoient déja repris toute leur gayeté, & leur enbonpoint; ils se retablissoient à vûe. Les pustules & les croutes des nourrices se dissipérent aussi, par le même moyen, mais il leur falloit un peu plus de tems.

Le bruit des heureux succès de mes remédes se répandit bientôt dans le Public; on me confia plusieurs autres enfans, & plusieurs nourrices; tous étoient bientôt tranquilles par le moyen des mêmes secours.

Il me vient encore tous le jours de ces malades. Pour ne pas laisser leur guérison imparfaite, je continue la cure des femmes par des frictions mercurielles, & celle des

enfans, par une longue application des linges. On doit déterminer la durée & la quantité de ce reméde, selon la force du mal, & selon l'âge & le tempérament des malades. Je parlerai plus bas, dans mes Réflexions sur le mercure, de l'alliage de ce minéral avec le camphre.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Le pian, comme je l'ai déja dit, est une maladie particuliere aux Négres & aux Sauvages du Golfe du Méxique. Les Négres l'ont communiquée aux Blancs de l'Amérique, chez lesquels cependant elle n'a pas fait les mêmes progrès; mais jusqu'ici il ne paroît pas qu'elle ait pénétré dans nos climats.

L'Auteur du traité des maladies de la Jamaïque, dit que les pians sont des pustules dures, calleuses & circulaires: que les unes de ces pustules sont ulcerées, d'où il sort

une farine jaunâtre, ou sont simplement couvertes d'une espéce de croute de même couleur; & que d'autres ne sont point ulcerées.

Ce sont, comme on voit, les mêmes pustules qui caractérisent la maladie qui s'est manifestée à Nerac. Cet Auteur les regarde comme un symptôme de vérole chez les Négres, parceque, selon lui, les Négres ont la peau plus dure que les Blancs, qu'ils sont plus exposés aux fraîcheurs du matin & du soir, & à la plus grande ardeur du soleil; au lieu que les Blancs ont rarement des pians, pour la raison contraire.

Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de cet Auteur; car il est sûr que cette maladie, telle, du moins, qu'elle s'est manifestée à Nerac, à quel genre qu'on la rapporte, & quelle qu'en soit la cause, est une espéce particuliere, & très-caractérisée; les symptômes en sont si constamment les mêmes, dans tous

les ſujets qui la reçoivent par communication, qu'il n'eſt point de plante qui ſe reproduiſe avec plus d'uniformité.

La vérole au contraire eſt regardée comme un protée qui ſe manifeſte par une infinité de ſymptômes, preſque tous différens, dans les différens ſujets qui en ſont attaqués.

Quoiqu'on guériſſe les puſtules contagieuſes qui ſe ſont manifeſtées à Nerac, par le moyen du mercure qui eſt le véritable ſpécifique de la vérole; ce n'eſt pas une preuve qu'elles ſoient le même mal, puiſqu'il y a des remédes communs à des maladies différentes. On guérit avec le mercure, les dartres, la galle, la fiévre quarte, la rage, &c. & ſelon Mr de Sauvages, toutes les maladies contagieuſes.

Un autre Auteur donne au pian trois différentes cauſes; l'une le commerce des femmes, l'autre l'habitude où ſont les Sauvages de cou-

cher dans la pouſſiere, & la troiſiéme l'uſage de viandes corrompues. Sans entrer dans cette diſcuſſion, je me contenterai d'obſerver que ces deux dernieres cauſes n'ont rien de commun avec la vérole, & que la premiere pourroit ne faire que les perpétuer; c'eſt, ſans doute, ce qui a donné lieu à cet Auteur de regarder le pian comme une ladrerie héréditaire.

Quoiqu'il en ſoit, le pian, ou puſtules qui ont lieu dans ce pays, doivent être regardées comme une eſpéce très-dangereuſe, & nouvellement tranſplantée qui ſe manifeſte très-rapidement, comme on l'a vu ci-deſſus.

On rapporte qu'un ſeul Danois communiqua en 1651 la petite vérole aux habitans des iſles de Férôé ſituées fort avant dans le Nord, où cette maladie étoit étrangere; la contagion s'étendit ſi loin, & la mortalité fut telle, que laplûpart

des morts démeurerent ſans ſépulture. Le pian pourroit bien s'être communiqué de même dans ce pays. Mais on doit eſpérer que les ſages précautions de Mrs nos Magiſtrats arrêteront le progrès de cette maladie, d'autant mieux qu'elle céde à l'uſage des remédes plus facilement qu'en Amérique.

On pourra faire, ſans doute, ſur le pian de l'Europe, la même remarque qu'on a faite ſur les Yauws, horrible maladie des Négres d'Afrique voiſins de la Ligne ; c'eſt que les dégrés de force & d'activité de cette maladie augmentent ou déclinent, à meſure que les malales s'éloignent ou s'approchent d'un climat tempéré.

Réflexions ſur le mercure allié avec le camphre.

Depuis le tems qu'on a découvert que le mercure eſt un remède aſſuré contre les maladies véné-

riennes, on a toujours eu en vue de le dépouiller d'une causticité inhérente qui lui a souvent fait faire de mauvais effets. On crut d'abord qu'on y parviendroit par le moyen de la Chymie; mais les préparations les plus travaillées, font encore des effets violens, quand ce remède n'est pas ménagé par la main des meilleurs maîtres.

Le dangéreux préjugé sur la salivation, dans la cure des maladies vénériennes contribua à borner des recherches si utiles: on s'est enfin sagement déterminé, au commencement de ce siécle, à ne faire plus saliver, & à ménager les doses du remède, afin qu'il se distribuât avec une juste proportion dans toutes les parties du corps, & qu'il ne causât pas dans la bouche, ni dans les visceres, des engorgemens toujours à craindre. C'étoit déja beaucoup, d'avoir secoué le joug d'un préjugé; mais le mercure étoit encore caustique, & en état de faire

de tels ravages, qu'on n'osoit pas s'en servir dans les différentes maladies, où on le croyoit nécessaire.

L'on avoit cependant déja appris que dans le Royaume de Tonquin on allioit le musc avec le cinabre, pour guérir les fiévres malignes & exanthémateuses, & que par ce moyen on adoucissoit la causticité de ce minéral : ce n'étoit pas encore assez, il falloit le dépouiller de sa vertu salivante. Mrs Hoffman, Haller, &c. le mêlerent à cet effet avec le camphre; mais on négligea cette préparation, & le fameux Boerhaave qui s'étoit apperçu qu'il falloit chercher l'antidote de la petite vérole, dans le mercure dépouillé de ses mauvaises qualités, crut qu'on en trouveroit le moyen en l'alliant avec l'antimoine. Mais les expériences réitérées de Mrs Huxhan & Screiber, confirment que le camphre qu'on peut regarder comme un souffre délié, volatil & végétal,

adoucit tellement les préparations mercurielles, que par ce moyen on peut faire prendre le turbith minéral sans aucun risque, & pour lors on le donne comme sudorifique. Ces sçavans ont encore éprouvé que cet alliage fait que le mercure ne procure pas de salivation; c'est pourquoi ils s'en sont servis avec succès dans la peste, la petite vérole, les fiévres malignes, &c.

J'ai eu occasion, pendant le cours de cette année 1752, de me servir assez souvent d'onguent mercuriel: je suivois du commencement la méthode de l'extinction avec la préparation ordinaire; mais j'eus lieu de m'appercevoir que les plus grandes précautions n'empêchoient pas que le mercure ne portât sur des tempéramens foibles, & qu'il n'occasionnât des dérangemens que j'aurois voulu éviter. Je me déterminai à allier le camphre avec le mercure, comme je l'ai dit ci-devant; & ces mêmes tempéramens

mens que deux dragmes d'onguent ordinaire dérangeoient, en supportoient jusqu'à demi-once de la nouvelle composition. Enhardi par ces succès, j'en donnois à d'autres jusqu'à cinq dragmes par friction, & je n'observois, pour le plus, que trois jours d'intervalle d'une friction à l'autre, & souvent que deux; il n'en arriva jamais la moindre incommodité, & les malades ne garderent pas la chambre un seul jour pendant le beau tems.

J'ai employé, pour chaque malade, depuis cette découverte, de douze jusqu'à quatorze onces d'onguent; ce qui faisoit plus de quatre onces de mercure, quantité suffisante pour l'entiére guérison des maladies vénériennes, & très en état de rouler souvent dans tous les vaisseaux du corps: puisque depuis la méthode par extinction, on se bornoit ordinairement à en introduire deux onces & demi pour les tempéramens robustes.

On croit que le camphre, étant composé de particules d'une subtilité infinie, fait pénétrer le mercure aisément, jusques dans les plus petits vaisseaux; cependant il est de la prudence de ne pas l'introduire d'abord en grande quantité, sourtout dans les tempéramens délicats. Il faut accoutumer les petits vaisseaux à ce reméde, d'autant mieux que le camphre en augmente l'action pour un tems; car on a remarqué que le mercure doux mêlé avec cette resine, dans les maladies aigues où l'on s'en sert, augmente d'abord la chaleur, mais cet effet n'est ni dangereux ni de durée. Vingt grains de camphre par once de mercure, m'ont suffi, jusqu'à ce jour, pour dépouiller ce reméde de sa vertu salivante: cependant on connoîtra par de plus longues expériences, s'il faut s'en tenir à cette petite dose, & si elle suffit pour tous les tempéramens, & dans tous les cas

qui exigent les plus férieufes précautions. J'aurai foin d'avertir le Public des Obfervations que je ferai en conféquence.

On doit d'abord commencer par deux dragmes d'onguent, pendant quatre ou cinq frictions ; on en viendra enfuite à trois dragmes, à demi once, &c. Quoique la préparation de ce reméde le dépouille de fes qualités cauftiques & falivantes, il ne faut pas en abufer, parce-qu'il pourroit faire de mauvais effets, par fon poids, dans les capillaires délicats, fi l'on en introduifoit une trop grande quantité.

Il arrive ordinairement, en fuivant la méthode de traiter la vérole par extinction, que les perfonnes habituées à des crachottemens naturels, ne peuvent fupporter que peu de mercure fans faliver. J'ai obfervé que, par l'ufage de l'onguent mercuriel avec le camphre, une perfonne d'un tempérament délicat, habituée à un crachotte-

ment, ceſſa de cracher, juſqu'à ce que le mercure eut ceſſé de faire ſon effet, quoique ſur la fin on employât cinq dragmes d'onguent à chaque friction. J'ai encore obſervé que les ſymptômes de la vérole diminuent plutôt avec cette compoſition qu'avec l'autre.

Il n'eſt pas douteux qu'on ne doive encore attribuer au camphre, les prompts effets que l'onguent mercuriel fait ſur les puſtules, ou pians des petits enfans; puiſque j'ai appris que des perſonnes qui vouloient imiter mes linges, en avoient couvert d'onguent mercuriel ordinaire, mais qu'ils n'avoient pas eu tout le ſuccès qu'on en eſpéroit.

Cette méthode de traiter les petits enfans, eſt bien moins dangéreuſe que celle des frictions: on introduit dans celle-ci le mercure avec violence; il peut faire de mauvais effets dans de petits vaiſſeaux d'une délicateſſe infinie, il peut

les rompre, les déchirer, & former des engorgemens dangéreux dans ceux qui ne font que commencer de ſe développer ; au lieu que quand il eſt appliqué par le moyen des linges, le reméde eſt diviſé par une douce chaleur; c'eſt l'ouvrage de la nature elle-même, il eſt reçu peu-à-peu en petite quantité, & ſucceſſivement par les pores abſorbans, & il ne ſuit que des routes déja tracées.

La plûpart des nourrices avoient ſevré leurs enfans la premiere fois que je les vis ; je finiſſois la cure de ceux-là, par le moyen des linges; au lieu que ſi elles nourriſſoient encore, dès que les puſtules des enfans étoient diſſipées, je me contentois de faire des frictions aux nourrices, jusqu'à une guériſon radicale.

Dixiéme Observation.

Sur une abſtinence de toutes ſortes d'alimens, excepté d'eau pendant cinquante-cinq jours.

Un Artiſan âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament aſſez robuſte, qui me paroît un peu mélancolique, etant rebuté par les mauvais traitemens que lui faiſoit un de ſes parens, habitant de cette ville, chez lequel il étoit depuis ſon enfance, quitta ce parent ſans rien dire & ſans ſçavoir où aller. A peine étoit-il à demi mille de la ville, que paſſant ſur des rochers qui dominent ſur la riviére deBaïſe: il ſe rappella qu'il avoit vu une grotte au pied de ces rochers, il y deſcendit pour y méditer à loiſir ſur le parti qu'il pourroit prendre, (c'étoit dans le mois de Mai de l'année 1744): cette grotte eſt à trois ou quatre toiſes du lit de la riviere, qui n'eſt pas navigable en

cet endroit ; elle n'a pas de communication avec les avenues de la ville, & des rochers eſcarpés en rendent les abords très-difficiles. Cet endroit ſolitaire & preſque inconnu aux habitans des environs, parut très-propre à ce jeune homme qui étoit accablé de chagrin; pour y laiſſer éteindre ſes jours, il s'y enferma. Il avoit ſur lui environ trente prunes ſéches, il les mangea, & il reſta dans cette grotte pendant cinquante-cinq jours ſans prendre d'autres alimens ſolides.

Cependant il bûvoit toujours de l'eau d'une petite fontaine qui coule du rocher; il m'a aſſuré que le quinziéme jour, il conſervoit encore toutes ſes forces, & que le vingt-cinquiéme jour, il auroit été en état de revenir en ville ſans ſecours; mais ſes forces déclinerent enſuite ſenſiblement. Au cinquantiéme jour, il ne put plus, tant il étoit foible, aller prendre ſa nourriture, quoique la fontaine ne fût

éloignée de la grotte que d'environ deux ou trois toises. Il étoit enfin mourant le cinquante-cinquiéme jour, lorsque, par hazard, il passa par-là un Chasseur qui fut effrayé en appercevant ce cadavre desséché : cependant il s'avança, & il entendit une foible voix qui sembloit lui demander du secours.

Ce Chasseur appella des gens du voisinage ; on porta ce squelette vivant dans la maison la plus proche, il put encore prendre quelques cueillerées de bouillon, sa langueur diminua insensiblement ; il prit enfin des forces, il se remit, & il se porte encore aujourd'hui parfaitement bien. On s'est assuré par des enquêtes qu'on a faites dans la ville & aux environs, que ce jeune homme n'avoit pas d'intrigue qui eût pu lui fournir des alimens. Il vient encore à ce moment de me raconter son histoire avec tant de simplicité, qu'il ne sçauroit être soupçonné d'en avoir imposé au

Public : d'ailleurs ſi quelqu'un l'avoit ſecouru du commencement, on ne l'auroit pas totalement abandonné lorſqu'il étoit aux abois, faute de nourriture.

Réflexions ſur l'Obſervation précédente.

Albert le Grand aſſure qu'il a vu un homme qui avoit vécu pendant ſept ſemaines, ſans prendre d'autre aliment que de l'eau. Un Auteur Eſpagnol dit qu'une fille avoit vécu pendant pluſieurs années avec de l'eau pour toute nourriture. Et un autre Auteur rapporte, qu'un Prêtre vécut pendant quatre ans de la ſeule inſpiration de l'air. On trouve dans les livres un nombre infini d'exemples encore plus ſurprenans, de gens qui ont vécu long-tems ſans prendre de nourriture.

On feroit injuſtice aux Auteurs qui rapportent ces Obſervations, ſi l'on ſoupçonnoit leur bonne foi ;

elles peuvent être véritables : car il arrive tous les jours dans la nature des choſes ſurprenantes & qui tiennent du prodige ; mais auſſi ces Auteurs peuvent avoir été trompés eux-mêmes, & avoir écrit ſur la foi du peuple qui renchérit toujours ſur les choſes extraordinaires.

Quoiqu'il en ſoit, ces choſes extraordinaires ne peuvent pas ſervir de régle aux Medécins : ils doivent être appuyés dans tous leurs procédés par des expériences claires & ſoutenues, & ils ne doivent s'attacher aux choſes douteuſes que pour les éclaircir.

Cependant l'Obſervation précédente confirme que l'eau, qui par ſa ſubſtance, eſt principe des corps, ſurtout de ceux des animaux, contient en elle un précis des autres principes du corps animal, puiſqu'étant priſe ſeule pour toute nourriture, elle peut nourrir l'homme pendant pluſieurs jours, ſans que ſes forces diminuent extréme-

ment ; au lieu qu'elle ne ſçauroit le nourrir pendant ſi long-tems, ſi elle ne fourniſſoit qu'un principe aqueux.

Onziéme Observation.

Sur un homme qui reſta vingt minutes ſous l'eau ſans reſpirer l'air.

Vers la fin du mois de Juin dernier, un Artiſan âgé d'environ vingt-trois ans, d'une taille médiocre, d'un tempérament bilieux, mais très-robuſte, étoit monté ſur un mauvais cheval qu'il faiſoit baigner. Il hazarda ce cheval dans un endroit profond de la riviere qui paſſe dans cette ville; on ne ſçait par quel accident il tomba de ce cheval dans l'eau. Des gens qui le virent tomber le perdirent d'abord de vue ; peu de tems après on apperçut ſes cheveux ſur l'eau juſqu'à leur racine, ils diſparurent d'abord; il montra enſuite les pieds, & enfin on ne le vit plus : il y avoit

dans cet endroit de la riviere environ dix pieds d'eau.

On se donna d'abord des mouvemens pour secourir ce misérable; on alla chercher un petit bateau à quelque distance de l'endroit où il étoit tombé; ce bateau s'engrava, cela fit perdre du tems, il s'écoula environ vingt minutes. Depuis le moment que cet homme étoit tombé jusqu'à ce qu'on l'enlevât dessous l'eau, on l'examina dès qu'il fut dans le bateau, on le trouva sans poulx, sans sentiment & sans mouvement, on le crut mort, on l'avoit abandonné. Cependant le Sieur Barres, Maître Chirurgien, lui introduisit de l'air par l'anus; on s'apperçut d'abord après d'un petit mouvement presqu'insensible à la lévre inférieure; on saisit ce moment pour le saigner du bras, le sang porta, on fit une saignée assez copieuse; on inonda le malade de liqueurs spiritueuses, & à force de le tracasser, on lui fit avaler une large dose de

vin émétique : il ſurvint un inſtant après des mouvemens convulſifs qui ſe ſuccédoient de partie en partie & de membre en membre, ils devinrent enfin preſque généraux.

Ce pauvre malade étoit dans des agitations terribles, qui durerent environ quatre heures; mais à peine pouvoit-on diſtinguer au tact le battement des arteres. Dès que ces agitations commencerent de diminuer, il ſurvint une ſueur des plus abondantes ; tous les linges dont on le couvroit étoient d'abord inondés ; la ſueur ceſſa dans deux heures, & il ne ſe fit pas d'autre évacuation, ni par le vomiſſement, ni par les ſelles, ni par les urines.

Ce jeune homme n'avoit pas encore recouvré la parole ni le ſentiment, & les mouvemens qu'il faiſoit étoient tous convulſifs : on le reſaigna au bras ; peu de tems après la ſaignée, il commença de ſe mouvoir naturellement, & de parler ; il reprit enfin l'uſage de tous

ses sens ; c'étoit six heures après sa chûte. Dès qu'il se reconnût, il crut s'être réveillé d'un profond sommeil; il se leva, il marcha, & il faisoit toutes ses fonctions comme s'il ne lui fût rien arrivé. Il regardoit, & il regarde encore comme une fable tout ce qu'on lui raconte de son accident, dont il a totalement perdu la mémoire, quoiqu'il la conserve de tout autre chose.

Réflexions sur l'Observation précédente.

Les hommes ne peuvent pas vivre sans respirer, & ils ne respirent pas dans l'eau; il n'est donc pas surprenant qu'ils meurent bientôt dans cet élément qui leur est étranger.

On doit inférer du prompt rétablissement du malade de l'Observation précédente, que l'eau n'entre pas dans l'estomac ni dans les poumons des noyés, ou que, s'il y en entre quelque peu, ce n'est

pas en état de leur causer la mort.

Mr Littre a noyé des chiens, & il a trouvé en les disséquant qu'ils n'avoient point avalé de ce liquide; la privation d'un air libre est donc la cause de la mort des noyés.

Les plongeurs qu'on descend dans l'eau, enfermés dans de grandes cloches où l'on a soin de renouveller l'air, tombent en peu de tems dans un état violent. Les yeux leur deviennent extrémement gros, ou ils rendent du sang par le nez, par les narines, &c. Le seul Mr Halley a resté plus d'une heure dans sa cloche plongé à cinquante-deux pieds de France, sous l'eau sans en être incommodé.

On doit regarder comme suspectes toutes les histoires qu'on raconte, des gens qui ont resté plusieurs heures & même plusieurs jours sous l'eau sans mourir; si cela est jamais arrivé, ce sont de ces cas extraordinaires, sur lesquels on ne doit pas se fonder pour tirer des

conséquences : mais on voit, par l'Observation précédente, qu'on peut rester sous l'eau bien plus d'un quart d'heure sans périr. Ainsi si un homme n'est noyé que depuis peu de tems, quoiqu'il ne donne pas de signe de vie, on doit faire des tentatives pour le ranimer : les moyens les plus convénables pour cela sont l'introduction de l'air dans le corps, sans violence, peu-à-peu & successivement, la saignée, les émétiques, les frictions, les liqueurs spiritueuses, &c. On a observé que quand on introduit l'air par la bouche, il fait des effets plus prompts que quand on l'introduit par l'anus.

OBSERVATIONS MÉDICO LEGALES.

Sur le problême ſuivant qui m'a été propoſé, dans un cas de néceſſité, par un Magiſtrat, ſçavoir ſi dans tous les tems, après qu'une femme a accouché, il reſte ſur ſon corps des marques certaines d'accouchement, ou des marques qui faſſent connoître qu'elle n'a pas accouché.

I.

Où peut-on diſtinguer les marques d'accouchement.

Les marques d'accouchement ſont auſſi incertaines que celles de la virginité; car les femmes peuvent ſe rapprocher, par des artifices, des dimenſions des vierges, même quand elles ont accouché; d'ailleurs la ſage nature travaille toujours pour cacher le paſſé à cet égard, *nocte Caliginoſa* (comme Horace dit, qu'un Dieu prudent nous cache l'avenir.

S'il y a des marques d'accouchement, on ne peut les chercher que dans le ſein, dans les tégumens du bas-ventre & dans les parties de la génération.

II.

Si le ſein donne quelque marque d'accouchement.

Les mammelons d'une jeune fille ſont ordinairement d'une couleur de fraiſe, d'un rouge vif & animé; cependant toute autre couleur ne dénote pas une femme, ni n'indique pas une mere. Hyppocrate, Sennert & bien d'autres Médecins célébres ont remarqué que la couleur des mammelons change ſelon l'âge, les maladies & les différentes affections de la matrice. Les affections de ce viſcere ont ſouvent le plus de part à ce changement de couleur, ſurtout dans la premiere jeuneſſe, lorſque les paſſions de l'ame viennent exercer leur deſpo-

tiſme; que d'impreſſions irrégulieres ne ſe fait-il pas dans les houpes nerveuſes, dont l'aréole & les mammelons ſont pour ainſi dire tiſſus! ſera-t'il ſurprenant ſi l'on en voit changer la couleur, & pourra-t-on conclure de ce changement de couleur qu'une femme à accouché, puiſqu'il ne peut pas la faire ſoupçonner de n'être pas vierge?

Quand bien même le ſein d'une femme regorgeroit de lait, ce ne ſeroit pas un ſigne d'accouchement; car Hyppocrate, Galien, Sennert, Heiſter, &c. ne l'admettent pas même comme une preuve contre la virginité; puiſqu'ils ont été convaincus, par un nombre d'expériences, que des filles très-chaſtes avoient eu du lait, & qu'il y en avoit qui avoient nourri des enfans.

Il n'eſt pas rare que les filles ayent du lait quand leurs ſecours ſont ſupprimés, ſurtout ſi elles ſont bien conſtituées d'ailleurs : elles peuvent encore s'en faire venir par la

ſuccion ; on en a vu un exemple dans ce pays. Un de mes Confreres avoit un garçon unique, ſa femme le nourriſſoit ; une ſervante attachée à ſa maiſon gardoit cet enfant pendant la nuit, & le portoit à ſa maîtreſſe quand il falloit lui donner le ſein ; les dents vinrent à percer, cet enfant en ſouffroit : la ſervante affectionnée pour ménager quelques momens de repos à ſa maîtreſſe, donnoit ſon ſein au petit nourriſſon : Peu de tems après elle apperçut qu'il découloit du lait de ſes mammelles, elle fit part de ſon accident extraordinaire à ſa maîtreſſe, qui en frémit juſqu'à ce que le Médecin eut découvert la véritable cauſe de cet accident. Ces ſignes ſont donc trop équivoques pour prouver un accouchement, ni qu'on n'ait pas accouché.

III.

Si les légumens de l'abdomen d'une femme fournissent quelque signe d'accouchement.

La peau du bas-ventre est souvent tachée & ridée aux femmes qui ont eu des enfans, ce qu'on ne voit pas ordinairement aux filles à moins qu'elles n'ayent eu des maladies qui leur ayent occasionné cet accident; car cela peut leur arriver à la suite des hydropisies, des gonflemens spasmodiques du bas-ventre, qui sont des symptômes ordinaires des vapeurs hystériques, &c.

La peau ayant été extrémement tendue pendant la grossesse par la dilatation des tégumens de l'abdomen, & revenant tout-à-coup sur elle-même, lors de l'accouchement, il s'y fait souvent des rides, parce que cette membrane ayant moins de ressort que les muscles

du bas-ventre, ne se rétablit pas aussi aisément que ceux-ci, c'est ce qui la rend inégale. Les taches proviennent de la même cause ; ce sont des sucs lymphatiques qui lors de la chûte soudaine de l'abdomen, s'embarrassent dans les excrétoires sous l'épiderme, & changent en y croupissant la couleur de la peau ; ce qui peut également arriver aux filles, comme je l'ai déja remarqué, quand la peau a été trop tendue par des gonflemens considérables de l'abdomen, relâchée par des hydropisies, &c.

Le bas-ventre des filles & des femmes pourroit être taché par d'autres causes ; les scorbutiques sont souvent couverts de taches, elles sont comme naturelles à ceux qui ont la peau rousse ; d'ailleurs la lymphe peut venir de nature à se former des arrêts elle-même sous l'épiderme. Quand bien même des taches qui proviendroient de ces causes, n'auroient lieu que sur le

bas-ventre des femmes, on ne devroit pas en être ſurpris, les émotions fréquentes qui arrivent dans cette région ſeroient ſeules en état de les y déterminer.

L'abdomen d'une femme groſſe pour la premiere fois eſt de beaucoup moins élevé qu'en celles qui ont fait pluſieurs enfans : ſa chûte doit donc être moins conſidérable, & par conſéquent, il eſt moins ſujet aux taches & aux rides, ſouvent il ne s'y en fait pas ; mais s'il y en ſurvient elles tombent ordinairement en forme d'écailles, ſurtout ſi l'on uſe de remédes convénables pour les enlever. On enléveroit ces taches, & on effaceroit ces rides par le moyen des remédes, à des femmes qui ont fait pluſieurs enfans. Sennert n'en doute pas, après avoir preſcrit ce qui convient pour les détruire, *Deinde* (dit-il), *totum corpus in balneo detergito, & omnes nigredines ac rigas abolebis.*

Le ventre bientôt après l'ac-

couchement eſt rétabli dans ſon état naturel; eſt-il gros, eſt il charnu, &c. ce peut-être un effet du tempérament, des maladies, ou de quelque indiſpoſition. D'ailleurs toutes les filles & toutes les femmes n'ont pas leurs ventres égaux, c'eſt la nature qui opére tous les jours cette différence. Ces ſignes ne peuvent donc pas former des preuves d'accouchement, ni qu'on n'aye pas accouché.

IV.

Si l'on peut connoître par l'inſpection des parties de la génération, ſi une femme a accouché ou ſi elle n'a pas accouché.

Les parties de la génération des jeunes filles reſſemblent à des boutons de roſes qui s'épanouiſſent peu-à-peu; ſont-elles parvenues à l'âge de puberté, la nature les humecte pour les rendre propres à la génération; c'eſt une roſée qui rend ces

ces parties capables de ſe dilater extraordinairement ; l'âge, le tempérament & les paſſions de l'ame en forment & varient les dimenſions ; elles ne gardent pas de proportion conſtante.

J'ai lû dans un Auteur célébre, qu'un Colpolteur ayant épouſé une fille dans le tems où elle avoit ſes ſecours, lui avoit trouvé de ſi grandes dimenſions, qu'il ne douta pas qu'elle ne fût une proſtituée. Cet homme-là s'en alla le lendemain pour affaires de ſon commerce, avec une ferme réſolution de quitter ſa femme : cependant il la revit quelque tems après, & il la trouva dans un état ſi oppoſé au premier, qu'il pouvoit à peine ſe frayer des voyes, &c.

On trouve dans Sennert, qu'une fille de, ſervice de mauvaiſe vie, étant en même de ſe marier, ſe mit dans un bain aſtringent, qui fit un tel effet, que ſon mari ſe féliciroit d'avoir épouſé une vierge ; cepen-

dant elle avoit fait des enfans : d'autres Auteurs l'assurent.

On a vu des filles, dans les désordres de leurs passions, détruire elles-mêmes les marques de leur virginité. Tous ces moyens peuvent les confondre avec les femmes qui ont eu des enfans, car celles-ci reviennent peu de tems après l'accouchement dans l'état naturel ; bien plus, par le moyen des remédes elles se rapprochent des vierges. Tels sont ces artifices (dit Eugenius), que j'ai vu. Six Matrones, d'une probité reconnue, jugerent vierge une femme qui avoit accouché sept mois auparavant.

Florentin dit avoir vu une femme, qui ayant usé de certains remédes, ne put plus admettre son mari. Ambroise Paré rapporte qu'une femme à la deuxiéme grossesse, ayant usé d'astringens, n'avoit pu accoucher que par le moyen de l'incision.

Il seroit superflu de rapporter ici un nombre de pareils exemples,

cités par des Auteurs célébres & très-dignes de foi.

Il est plus facile de se faire paroître vierge quand on ne l'est pas, que corrompue quand on l'est effectivement.

Cependant Verdier, dans son Anatomie, indique une marque d'accouchement. La Fourchette, dit cet Auteur, n'est proprement que l'union des lévres par leur partie inférieure, où l'on remarque un ligament membraneux qui se trouve tendu dans les filles, relâché dans les femmes, & presque toujours déchiré dans celles qui ont eu des enfans.

Cet Anatomiste avoue que cela n'arrive pas après tous les accouchemens, le mot *presque* y forme des exceptions; d'ailleurs ce ligament pourroit être également détruit par l'âcreté des fleurs-blanches, par des gonorrhées, par des ulceres, par des artifices, par un violent écartement des cuisses dans quelqu'ac-

cident, &c. de ſorte que l'exiſtence ou la deſtruction de ce ligament ne concluent rien pour prouver qu'une femme a accouché ou qu'elle n'a pas accouché.

Il ſemble d'abord que l'état où ſont les femmes dans les premiers jours de leur accouchement, doit donner des marques certaines qu'elles ont accouché; mais il y a tant d'autres cas à peu-près ſemblables, qu'il ne ſeroit pas de la prudence de ſe décider pour un accouchement, à moins qu'on n'en eût d'autres preuves.

La dilatation qui arrive après l'accouchement diminue inſenſiblement. L'accouchement eſt ſuivi immédiatement d'une perte de ſang qui dure, deux, trois, quatre, & quelquefois juſqu'à ſix jours; ce ſang eſt ordinairement grumélé & accompagné de caillots; la perte change enſuite de couleur peu-à-peu, elle devient blanche, &c. & il y a des femmes qui, dès

qu'elles ont accouché, ne perdent plus. Celles-ci restent moins de tems que les autres dans un état de dilatation.

Combien ne voit-on pas de filles & de femmes, qui après avoir resté un certain tems avec des suppressions de leurs secours, rendent tout-à-coup une grande quantité de sang grumélé, & en caillots, comme les nouvelles accouchées ; les premieres tout comme les autres ont ordinairement ensuite de cela une perte blanche ; ces pertes, surtout les rouges, sont toujours suivies d'une dilatation considérable des parties qui les fournissent ; c'est un fait de pratique qu'on ne peut pas révoquer en doute. On lit dans Sennert, qu'une fille qui avoit tous les symptômes de grossesse, rendit enfin plus de huit livres d'un sang corrompu ; cette fille pouvoit-elle perdre tout ce sang, sans être considérablement dilatée ?

Sennert, Ethmuller, Allen, &

Sidenham font mention de quelques hydropiſies de matrice, dont les unes ſont aqueuſes, & les autres venteuſes; elles ont toutes beaucoup de rapport avec les véritables groſſeſſes, puiſqu'on en a généralement tous les ſymptômes: je n'en rapporterai qu'une eſpéce priſe de Sidenham; c'eſt une hydropiſie venteuſe.

Cette eſpéce d'hydropiſie (dit cet Auteur) ne cauſe pas ſeulement une tumeur dans l'abdomen, elle eſt encore accompagnée de tous les ſignes de groſſeſſe. Les veuves en ſont principalement attaquées, & les femmes qui ne ſe marient qu'à un âge un peu avancé; il leur ſemble qu'elles ſentent le mouvement de l'enfant: les Sages-Femmes y ſont auſſi trompées, le ſein ſe gonfle vers le neuviéme mois, on y découvre enfin du lait, on fait tous les préparatifs néceſſaires pour recevoir l'enfant; mais le ventre revient dans l'état natu-

rel, & l'on perd toutes ses espérances, si l'on attend des enfans légitimes : ou si c'est autrement, toutes les craintes se dissipent.

Il n'est pas possible que ces hydropisies se dissipent par les parties naturelles des femmes, sans qu'il s'y fasse des dilatations considérables, & qu'elles ne soient très-souvent suivies de pertes, quand bien même les hydropisies ne seroient pas aqueuses. J'ai vu en 1735, une femme âgée d'environ trente ans, qui après neuf mois de grossesse, bien marquée par tous les symptômes ordinaires, ressentit de vives douleurs aux reins ; ses parties se dilaterent extraordinairement, & plus qu'il ne l'auroit fallu pour donner un libre passage à un enfant ordinaire : elle eut en même tems une perte de sang fétide & grumelé, elle resta dilatée quatre ou cinq jours ; ce fut là son accouchement. Cette femme a toujours joui depuis ce tems-là d'une parfaite santé.

On doit conclure de tout ce que nous avons dit ci-dessus, qu'après qu'une femme a accouché, il ne reste pas sur son corps des signes certains & essentiels de son accouchement ; & qu'il seroit également téméraire de décider qu'elle n'a pas accouché, parce que les signes qu'on prétend devoir indiquer l'un & l'autre, sont trop équivoques pour en pouvoir rien statuer.

SECTION SECONDE.

Observations sur les maladies populaires qui ont régné aux environs de Nerac, à la fin de l'année 1752.

ARTICLE I.

Constitution du tems, & ses effets.

LE tems fut extrêmement pluvieux pendant toute la fin de l'année 1750. Les pluyes continuerent presque sans interruption jusques vers la fin de Mai de l'année 1751. Il tomba à Nerac pen-

dant cette année, à compter du mois de Novembre 1750, environ vingt-six pouces d'eau. Dès qu'il eut cessé de pleuvoir, il survint des chaleurs très-vives qui durerent pendant tout l'été, & qui occasionnerent une sécheresse considérable ; il ne tomba que très-peu de pluie pendant cette saison : cependant il y eut des orages, surtout pendant le mois d'Août ; il y en eut aussi quelqu'uns pendant le mois de Septembre. Pendant l'automne & l'hyver ensuite, il fit un tems assez varié ; il n'y eut pas d'excès dans les froids ni dans les pluies ; il n'est tombé, à compter du mois de Novembre dernier, jusqu'aujourd'hui premier de Juillet 1752, qu'environ seize pouces d'eau.

Il régna des vents de Sud très-fréquens pendant l'été de 1752 ; cependant il faisoit de tems en tems des vents de Nord & d'Ouest ; le vent de Sud tint presque pendant tout le mois d'Octobre & pendant

une grande partie du mois de Novembre; les vents de Nord & de Sud furent ensuite les plus fréquens pendant l'hyver.

Il y eut pendant le printems de l'année 1751, beaucoup de rhumes longs & rebelles; il succéda à ces rhumes des fiévres intermittentes, dont la plûpart ne cédoient pas aisément aux remédes: le quinquina ne les fixoit que pour un tems. Ces fiévres après avoir duré pendant quelques mois cédoient enfin, après un long usage de tisanes amères & apéritives: cependant la plûpart de ceux que l'hyver surprit avec cette maladie, n'en guérirent parfaitement qu'au printems suivant.

Pendant l'été de 1751, il y eut parmi le peuple des points de côté lymphatiques qui n'étoient pas meurtriers. Les maux de gorge épidémiques qui régnoient en 1748 & 1749, dont j'ai donné la description dans mon livre sur les Varia-

tions de l'Air, *Chap.* 13. continuerent pendant toute l'année 1750, ils durerent encore pendant le printems, & une partie de l'été 1751; mais il étoient pour lors peu répandus & peu fréquens; il n'en mouroit presque personne.

Dans le mois de Novembre de la même année, il se répandit d'abord parmi le peuple, & surtout parmi les gens qui faisoient des travaux pénibles, des rhumes, des fiévres, des douleurs vagues, & d'autres incommodités. A tout cela succéderent bien-tôt de petites douleurs de poitrine, aux uns, & de seules oppressions aux autres. Les premieres étoient avec fiévre, & ces dernieres sans fiévre, du moins apparente; c'étoit sans doute parce que la fiévre étoit du caractere des fiévres malignes qui ne se manifestent pas ordinairement. Cela paroissoit par le prompt abattement des forces, & par les morts précipirées que ces maladies causoient:

il en est mort beaucoup de monde; dans les pays circonvoisins de Nerac, surtout, du côté du Levant & du Midi; mais ces maladies n'ont pas eu lieu dans cette ville.

ARTICLE II.

Symptômes de ces maladies populaires.

Il survenoit de petits frissons qui étoient bientôt suivis de chaleur; le pouls étoit fréquent & embarrassé pendant toute la maladie. A peine étoit-on réchauffé, qu'on ressentoit une douleur sourde & peu sensible dans quelqu'endroit de la poitrine, tantôt vers le sternum, & tantôt aux côtés. Dès que la douleur avoit lieu, on s'appercevoit d'une oppression; il étoit des malades qui ne ressentoient la douleur que par tems; d'autres la ressentoient jusqu'au troisiéme ou jusqu'au quatriéme jour de la maladie: pour lors la douleur cessoit, &

on mouroit ordinairement le lendemain ; ceux qui ne se plaignoient de cette douleur que par intervalles, ne les ressentoient plus après le quatriéme jour ; aux uns & aux autres l'oppression augmentoit depuis le commencement jusqu'à ce qu'on étoit venu au point de ne pouvoir plus respirer, & qu'on étouffoit ; c'étoit presque toujours dans le cinquiéme jour ; & d'autres ne mouroient que dans le septiéme : les forces de tous ces malades tomboient d'abord dans un abbatement général.

J'ai vu quelques malades qui avoient dès le commencement des points de côté violens : ces points de côté cessoient & reprenoient par intervalles ; on avoit fiévre ; l'oppression n'étoit pas considérable, excepté quand on souffroit : il mouroit beaucoup moins de ces malades que des autres. Une jeune femme enceinte, au huitiéme mois de sa grossesse, en guérit par le moyen

des ſaignées, & des remédes dont je parlerai plus bas.

Les malades qui reſſentoient des points au côté, avoient une toux ſéche peu conſidérable; ceux qui ne reſſentoient qu'une douleur ſourde, touſſoient peu, & ils rendoient quelques crachats lymphatiques; les autres ne touſſoient jamais; ceux-ci avoient ordinairement un pouls déprimé, & ſouvent irrégulier.

Quelques-uns de ces malades ſe plaignoient de mal à la tête, mais la plûpart n'en avoient pas; ils étoient tous plus ou moins altérés, ſelon que la fiévre ſe manifeſtoit; la langue étoit toujours couverte d'un limon jaunâtre; les urines étoient blanchâtres, & le ſang étoit couenneux comme dans les véritables pleureſies; les malades ne dormoient preſque pas; il en étoit qui avoient dès le premier jour, des envies de vomir, ou des vomiſſemens qui dégénéroient en des

cours de ventre mortels ; quand on ne donnoit pas d'abord des émétiques; ces cours de ventre étoient accompagnés de grouillemens; cependant le bas-ventre & les hypochondres n'étoient pas plus élevés que dans l'état naturel. Dans le nombre des malades, il s'en trouvoit qui ſuoient beaucoup dès le commencement de la maladie; ces ſueurs ne diſcontinuoient preſque pas : on ne faiſoit pas de remédes. C'eſt une coutume abuſive, ſoutenue dans les Campagnes par un faux préjugé, qui eſt de ne pas faire de remède quand on ſue; ces malades mouroient tout comme les autres; mais il n'en fut pas de même quand, (par mon avis) on oſa ſaigner malgré les ſueurs.

ARTICLE III.

Remarques ſur ces maladies.

CEs maladies étoient en même tems en pluſieurs païs différens, mais elles n'avoient pas partout les mêmes ſymptômes ; elles ſuivoient de Paroiſſe en Paroiſſe, dans les contrées où elles régnoient. Le grand nombre de morts qu'elles cauſoient, mit d'abord une conſternation générale dans les eſprits ; à peine étoit-on malade, qu'on déſeſpéroit de ſa guériſon. Dès que le peuple fut attaqué, le riche ſuivit le ſort du pauvre; & ceux dont la vie étoit oiſive n'en furent pas plus exemts que ceux qui étoient aſſujettis à des exercices pénibles ; cependant ceux-ci étoient plus généralement attaqués que les autres. Ces maladies ſurprenoient également le jeune & le vieux de l'un & de l'autre ſexe ; mais je n'ai pas vu

de ces malades au-dessous de l'âge de quinze ans.

Cette épidémie étoit encore peu répandue, lorsqu'on m'appella au commencement de Novembre, pour voir les malades d'une Paroisse à trois lieues de Nerac. Je trouvai déja tout le monde prévenu contre la saignée, parce qu'on avoit saigné, & qu'il n'étoit guéri personne; cependant tous ces malades avoient fiévre, des symptômes d'inflammation, des envies de vomir, &c. Je ne m'en laissai pas imposer par le préjugé du Public; je fis saigner du bras & du pied, je réitérai ces saignées, je donnai des émétiques & des purgatifs avec des vermifuges, je faisois faire usage de tisanes camphrées; & tous les malades que je vis du commencement de leur maladie, guérirent par le moyen de ces remédes.

Cependant quelque tems après, ces secours n'eurent pas le même

succès dans des Paroiſſes circonvoiſines de celles-là, où les maladies s'étoient répandues : ces malades avoient en apparence moins de ſignes d'inflammation ; mais ils mouroient tous généralement, riches & pauvres. Je fus appellé dans ces Paroiſſes : je propoſai d'ouvrir des cadavres ; le peuple s'y oppoſa avec force : j'eus recours à l'autorité ; on en ouvrit deux le même jour, voici ce que j'y trouvai.

ARTICLE IV.

Obſervations faites à l'ouverture de deux cadavres.

PREMIERE OBSERVATION.

LEs deux lobes des poumons du premiere cadavre étoient ſphacélés ; toutes les cellules des lobules étoient remplies d'une lymphe épaiſſe & gluanre : En ouvrant le lobe droit, on trouva au milieu un amas de lymphe purulente ; &

toute la ſurface externe de ce viſcere étoit preſque couverte de traînées d'une lymphe épaiſſe & gluante, ſemblable à des crachats : on ne trouva qu'un ver dans le ventricule ; mais le duodenum & les boyaux grêles qui étoient extrêmement dilatés, étoient farcis de ces inſectes ; les autres viſceres étoient dans l'état naturel.

Ce malade n'avoit ni touſſé ni craché pendant toute ſa maladie, cependant il avoit été cruellement oppreſſé, il étoit mort le cinquiéme jour ſans avoir eu de douleur de côté ni de fiévre apparente. Il avoit vomi du commencement ; il étoit ſurvenu après le vomiſſement, un flux de ventre qui diſparut le quatriéme jour, au même inſtant qu'il ſurvint une ſueur qui fut la derniere époque de ſa maladie. Ce malade étoit pauvre ; il avoit déja ſouffert de la diſette générale.

Seconde Observation.

On trouva dans le ſecond cadavre toute la ſubſtance des deux lobes des poumons ſphacélée, & un abſcès dans chaque lobe, dont chacun rendit environ un petit verre d'un pus digéré & aſſez liquide. Les poumons étoient adhérens à la plevre des deux côtés, depuis les clavicules juſqu'au diaphragme. (Cependant ce malade n'avoit jamais reſſenti juſqu'à ſa maladie, de douleur de poitrine). Les autres viſceres étoient dans l'état naturel, excepté le foie qui étoit adhérent au péritoine, à la ſurface convexe moyenne du grand lobe, dans l'étendue de quatre pouces en longueur, ſur trois pouces en largeur. On ne trouva qu'un ſeul ver dans les inteſtins.

Cette maladie ſurvint par un petit friſſon; il s'enſuivit une fiévre, & une douleur de poitrine très-inſupportable; l'oppreſſion ſuivit

le train général ; le malade touſſoit de tems en tems, mais la toux n'étoit pas violente ; il crachoit une lymphe gluante ; le pouls étoit fréquent & embarraſſé, le ſang étoit couenneux ; la douleur de côté diſparut à la fin du troiſiéme jour, & l'oppreſſion devint cruelle ; le malade fut à l'agonie à la fin du quatriéme jour, & il mourut au commencement du cinquiéme. Ce malade avoit toujours été fort aiſé ; il n'avoit jamais manqué de tout ce qui lui étoit néceſſaire, ni dans ſa maladie ni auparavant.

ARTICLE V.

Réflexions générales ſur ces maladies.

D'Autres Médecins de ce païs qui ont fait ouvrir des cadavres morts de ces maladies, m'ont dit qu'ils avoient également trouvé les poumons ſphacélés, & que leurs malades avoient à-peu-près

les mêmes ſymptômes que j'avois obſervés dans les miens.

Une maladie de cette nature régnoit en même tems dans une partie du Languedoc, elle prenoit par des fiévres & des maux de tête violens ; les viſceres de la tête étoient ceux qui étoient les plus affectés ; il y mourut quantité de peuple.

La ville de Toulouſe a commencé d'être affligée d'une épidémie vers la fin du mois de Mai dernier ; elle n'a pas encore fini (c'eſt le premier de Juillet 1752) ; il y eſt mort beaucoup de peuple. Les principaux ſymptômes de cette maladie (autant que j'ai pu le ſçavoir), ſont une fiévre continue, ſuivie de délire dès le troiſiéme jour avec des éruptions cutanées, & des tumeurs ou des parotides aux autres.

Le tems où les maladies de Toulouſe ont commencé, étoit aſſez éloigné du printems & de l'été de 1571, pour pouvoir penſer qu'elles

n'ont été causées directement par les excès du tems dans ces deux saisons. La disette générale dans plusieurs Provinces circonvoisines, causée par la perte totale de la récolte précédente, & la mauvaise qualité des bleds étrangers dont on a véçu dans ce pays, pourroit avoir donné lieu à ces maladies. C'est aux célébres Facultés de Médecine de Toulouse & de Montpellier, qu'il convient de juger & d'instruire le Public de la véritable cause des calamités, qui ont rempli de dueil une partie du Languedoc; puisque c'est à la science profonde des Médecins qui les composent, & à leur zèle pour le Public, qu'on doit attribuer la fin de la mortalité qui a régné en differens temps dans cette Province.

Les maladies des environs de Nerac me parurent d'abord être l'effet des excès du tems dans les saisons qui avoient précédé; il n'étoit même pas douteux, parce qu'il

mouroit dès le commencement des gens aisés tout comme des pauvres ; il est vrai je crois, qu'il y auroit eu moins de mortalité s'il y eût eu moins de disette ; car les pauvres rendoient beaucoup de vers & les riches n'en rendoient pas ; on ne trouvoit pas de ces insectes dans les cadavres de ceux ci, & on en trouvoit beaucoup dans les cadavres des autres. Il paroît donc que la disette étoit aux pauvres une seconde cause de corruption, car je pense que la corruption étoit la cause principale de toutes ces maladies.

Les solides des animaux avoient été imbibés & relâchés par les pluies du printems ; on sçait qu'une trop grande humidité produit la volatilité & la putréfaction dans les corps.

Les grandes chaleurs de l'été relâcherent encore les fibres de ces corps, & la sécheresse faisoit en même-tems des effets contraires à ceux

ceux que l'humidité avoit produit auparavant. L'air chaud par excès tend toujours à corrompre les solides ; d'ailleurs on sue beaucoup dans les tems chauds, & les grandes sueurs rendent le sang épais, en le privant de sa lymphe ; de-là l'engourdissement de ce liquide, & le retardement de sa circulation dans les visceres. Le corps humain avoit été assujetti à tous ces accidens pendant le printems & l'été de 1751. Cependant il n'en avoit pas encore été sensiblement affecté, puisque les maladies ne se manifesterent que dans l'automne suivante.

Les grandes pluies du printems avoient déja délayé les sels de la terre ; elles les avoient déja alkalisés. Les chaleurs excessives qu'il fit ensuite, les volatiliserent, & les enleverent dans l'atmosphere. Il ne fit pas de pluies générales, ni de vents considérables, pendant l'été ni même au commencement de l'automne ; rien ne précipita ces exhalai-

ſons pendant ces ſaiſons ; mais dès que le vents commencerent à ſouffler, & qu'il tomba des pluies, ces exhalaiſons qui avoient été perverties par les chaleurs, furent précipitées dans la baſſe région de l'atmoſphere, où étant dans un commerce intime & continuel, par le moyen de l'air avec les liquides & les ſolides de nos corps, elles acheverent ce que les pluies & les chaleurs précédentes n'avoient fait que diſpoſer (*Mutationes temporum pariunt morbos*: c'eſt Hipp.) & elles produiſirent les affections gangréneuſes des poumons, que je viens de décrire; c'eſt ainſi, je crois, qu'on doit appeller ces maladies populaires, puiſqu'elles commençoient & finiſſoient toujours par des ſymptômes de gangrene.

ARTICLE VI.

Cure de ces maladies.

QUand le pouls étoit déprimé & qu'il n'y avoit pas de symptômes de fiévre, je faisois d'abord vomir les malades, surtout quand je m'appercevois qu'il y avoit des nausées ou des envies de vomir. Je faisois précéder les vomitifs par la saignée à ceux qui avoient le pouls élévé avec des symptômes de fiévre; on réitéroit la saignée jusqu'à deux fois, surtout si le pouls se soutenoit plein & embarrassé: si les envies de vomir persistoient, ou qu'il y eût des signes qui fissent soupçonner un flux de ventre, je donnois un second vomitif, & ensuite on prenoit tous les matins ou de deux jours l'un, quelque verre de tisane royale, avec le séné, les tamarins & les vermifuges.

Ces remédes généraux étant ainsi

établis, je m'attachois à prévenir la gangrene; je me servois pour cela, dès le second jour de la maladie, d'une tisane composée avec la racine de scorsonnaire, le scordium & les feuilles de bourrache; on étendoit sur une bouteille & demie de cette tisane, douze grains de camphre dissous dans si peu d'esprit de vin qu'il étoit possible; on continuoit cette tisane pendant trois ou quatre jours, on en buvoit un verre toutes les quatre heures.

Dès le commencement du troisiéme jour de la maladie, je faisois prendre toutes les quatre heures deux scrupules, & jusqu'à une dragme de quinquina; on buvoit pardessus la tisane camphrée. Si les malades ne s'accommodoient pas de cette boisson, on mettoit le quinquina en opiate, & on ajoutoit à chaque prise environ deux grains de camphre.

Quand le malade suoit beaucoup dès le commencement de la mala-

die, ce qui provenoit de ce que le sang, étant engourdi, laissoit échapper sa sérosité : je faisois quelque petite saignée ; ce secours rappelloit l'élasticité des vaisseaux ; les sueurs diminuoient, & on empêchoit par-là les humeurs de croupir dans les capillaires. J'avois recours en même tems à la tisane royale, à la tisane camphrée, & au quinquina. La tisane royale faisoit une diversion à la sueur ; celle-ci en devenoit moins abondante & moins à craindre.

Quand le point se faisoit ressentir vivement, quoique la fiévre & l'oppression ne fussent pas considérables, je faisois quelques saignées du commencement, & je me servois d'abord de la tisane camphrée, & de la tisane royale. Le quinquina étoit inutile, malgré ces symptômes, si les poumons n'étoient pas intéressés. Je ne donnois ce remède dans ces maladies qu'à cause de la gangrene dont les pou-

mons étoient menacés. Lorſque la douleur n'étoit que dans les muſcles intercoſtaux, le reſſort de ces parties les garantiſſoit de corruption; mais ſi elle faiſoit des progrès vers l'intérieur de la poitrine, je me ſervois d'abord de ce remède.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a découvert que le quinquina eſt un excellent remède contre la gangrene. Les Mémoires de la Société Royale d'Edimbourg nous apprenent qu'il en arrête le progrès; & les bons effets qu'il a fait dans la maladie populaire que je viens de décrire, doivent nous le faire regarder comme un excellent préſervatif contre la corruption des parties molles du corps humain. Car je ne ſache pas qu'il ſoit mort que deux malades de tous ceux qui ont uſé de ce remède ſous mes yeux.

Je faiſois boire copieuſement mes malades; leur boiſſon ordi-

naire étoit une tisane composée de chiendent, de racine de fraisier, de garance, de scorsonaire, & de quelques feuilles de bourrache. Cette tisane convenoit dans tous les tems, & dans tous les différens symptômes de la maladie, surtout quand on suoit beaucoup du commencement : elle incisoit & divisoit les liqueurs tardives; elle les rendoit plus coulantes; les liquides en étoient moins engourdis, & les sueurs devenoient moins abondantes. C'est ainsi que, dans des cas pareils, les sudorifiques sont des remédes excellens pour arrêter les sueurs.

J'ai remarqué dans un autre Ouvrage, qu'il avoit régné du côté de Béthune pendant l'année 1749, des maladies, où les extrémités se gangrénerent, Mr. Cauvet, Médecin de Béthune, vient de m'en envoyer la relation suivante.

ARTICLE VII.

Rélation des affections gangréneuses des extrémités ; maladies qui régnoient parmi le peuple, aux environs de Béthune, pendant l'année 1749, communiquée par M. Couvet, Médecin de Béthune.

CEs maladies commencerent vers le quinze d'Août, après de promptes, de fréquentes & de considérables variations de l'air : cet élément avoit souvent passé successivement d'une chaleur excessive à un grand froid, *& vice versâ*.

Le village d'Alloinnes fut le premier attaqué de cette épidémie, & celui où elle a fait le plus de ravage : quinze personnes de tout sexe, & de tout âge en furent atteintes en même tems, ou dans l'espace de deux jours. L'épidemie s'étendit insensiblement dans les vil-

lages voiſins, & le nombre des malades devint conſidérable.

Ces maladies s'annoncerent d'abord par des douleurs vives, qui attaquoient, dans les uns, les muſcles jumeaux; dans d'autres, les extenſeurs & les fléchiſſeurs du poignet & des doigts ſeulement; & dans d'autres enfin, toutes les extrémités à la fois.

Quelques-fois ces maladies étoient précédées de quelques douleur ambulantes, qui ſe fixoient à quelqu'une des extrémités ou à toutes enſemble. C'étoit-là le premier tems de ces maladies, qui duroit de dix jours juſqu'à vingt, mais non pas au delà.

A ces ſymptômes ſuccédoit un froid & un engourdiſſement des parties affectées; le mouvement de ces parties diminuoit d'abord, & leur ſentiment s'effaçoit preſqu'entiérement; la peau commençoit à pâlir & à ſe froncer, la maigreur s'emparoit de ces membres;

ils étoient froids & languiſſans ; mais ils ne pouvoient pas ſupporter la chaleur, pas même celle du lit ; il ſembloit qu'elle faiſoit renaître les premieres douleurs : c'étoit-là le ſecond tems de la maladie, qui duroit ordinairement dix jours, quelquefois plus, & d'autres moins : la durée du premier état déterminoit celle du ſecond.

Le troiſieme tems de ces maladies étoit marqué par une rougeur qui paroiſſoit aux extrémités affectées. A juger de cette rougeur par ſa chaleur brulante & par ſon étendue, on l'auroit priſe pour une éréſipele : elle étoit couverte d'un grand nombre de puſtules & de petites phlyctennes, qui fourniſſoient une ſéroſité jaune & corroſive, ſource de la gangrene, qui ſe manifeſtoit bien-tôt au deſſous pes phlyctennes : elle faiſoit des progrès juſqu'aux extrémités des dernieres phalanges, qui ſe carioient, de même que tous les os

des extrémités, où s'est toujours terminé le sphacele, lorsque les malades ont eu le bonheur d'échapper à la mort, soit par le moyen du feu, soit par le secours de la Nature, à laquelle seule la plûpart des malades se sont confiés dans ce triste état, par la crainte qu'ils avoient qu'on ne fît l'amputation de leurs membres.

Le déclin de la maladie étoit annoncé par une suppuration qui s'établissoit après les amputations ou après les scarifications; celles-ci suffisoient à ceux ausquels la gangrene n'avoit pas fait beaucoup de progrès.

Malgré tous les symptômes ci-dessus, les malades faisoient bien leurs fonctions naturelles; ils avoient grand appétit & les alimens solides ne les incommodoient pas.

Dans le premier tems de la maladie, on étoit sans fiévre; le pouls paroissoit naturel: il n'en étoit pas de même dans le second tems, le

pouls étoit généralement petit, fréquent, & concentré; & il s'échappoit presqu'entiérement dans le troisiéme tems, où la circulation du sang se trouvoit dans un état de langueur, & occasionnoit des syncopes, qui étoient presque toujours des annonces d'une mort certaine.

Lorsque la fiévre avoit lieu dans ces maladies, la chaleur paroissoit naturelle; on n'avoit point de lassitude ni d'autres symptômes fébriles, à l'exception d'une légere douleur de tête, qui se terminoit ordinairement par une hémorragie par le nez.

Nous n'avons jamais douté (c'est toujours M. Cauvet qui parle) que cette maladie n'ait eu dans son principe un caractere d'inflammation, & qu'elle n'ait principalement attaqué les membranes des nerfs, des muscles, & même le périoste; ce qui nous a été confirmé par la dissection des cadavres.

Nous crûmes devoir tourner toutes nos vûes vers la cauſe de cette maladie, & l'attaquer par la méthode générale, & aſſez ordinaire dans toutes les inflammations, ſoit pour en arrêter le progrès, ſoit pour en tenter la réſolution.

Nous avons rempli ces indications par les ſaignées réitérées, par des fomentations antiphlogiſtiques, & par des médicamens délayans & émolliens.

Dans le cas où il s'agiſſoit de relever le pouls & de rappeller la Nature preſqu'opprimée, nous nous ſervions avec ſuccès de poudres alkalines, avec les ſels volatils, de corne de cerf & d'ammoniac, où je faiſois joindre le camphre en petite doſe, avec le ſyrop d'œillets : on réduiſoit ces remédes en forme de potion, & on les faiſoit prendre par cuillerées. Nous faiſions auſſi des fomentations avec l'eau-de-vie camphrée, qu'on regarde

depuis long-tems comme un excellent antiseptique.

Ce ne sont pas là les seuls remédes dont nous nous sommes servis ; comme ces maladies varioient dans leurs différens tems, & qu'il y avoit toujours quelque différence dans leurs symptômes, il falloit varier la cure, selon les différentes indications qui se présentoient.

OBSERVATIONS DE MEDECINE.

TROISIEME PARTIE.

Dissertation sur les ingrédiens de l'Air considéré dans l'état naturel, & dans un état contre Nature, ou comme cause de maladies.

I.

Ingrédiens de l'Air en général.

J'Entens par ingrédiens de l'air, toutes les matieres qui sont dispersées dans l'atmosphere. Ces matieres forment un composé de feu, de lumiere, d'eau, de terre, de tout ce qui émane des eaux, du globe terrestre, & des substances minérales,

animales & végétales; car on trouve dans l'air tous les principes de la végétation, de l'accrétion, & de la nutrition des animaux, des végétaux & des minéraux, de tous les êtres enfin, de ceux-là même qui ne sont pas encore parvenus à la connoissance des hommes. *Aer*, dit Boërhaave, *est chaos universale, in quo omnis fermè generis corpuscula simul confusa constituunt aggregatum diversissimis constans rebus.*

La réalité des ingrédiens de l'air est prouvée par une expérience, par laquelle on rend visibles, & on fait précipiter au fonds d'un ballon, après avoir raréfié l'air, les matieres qui flottent dans l'atmosphere, & qui s'y refusent à la vûe. Ces matieres suffisent seules pour la nutrition de certains animaux, & de certains végétaux.

Si l'on met des vipéraux qui viennent de naître, dans un flacon de verre où l'air puisse avoir une communication libre, ils y vivent & y

croiſſent aſſez promptement : en moins d'un an ils deviennent longs de plus d'un pied, & gros & peſans à proportion.

La petite joubarbe & l'orpin ſont des plantes, qui, étant arrachées ou coupées encore tendres, croiſſent & fleuriſſent, ſuſpendues à un plancher, ſans qu'elles aient d'autre communication qu'avec l'air.

On voit tous les jours que le vitriol, le ſalpêtre, & bien d'autres matieres s'augmentent par le ſeul mélange de l'air & de ſes ingrédiens : une livre de ſel de tartre a rendu à un ſçavant Anglois dix livres de bonne huile de tartre par défaillance : il en rend ordinairement le double, le triple, & le quadruple de ſon poids.

C'eſt ainſi que les ingrédiens de l'air participent, dans des proportions différentes, à toutes les productions de la Nature.

II.

Le feu & la lumiere ingrédiens de l'air.

L'air eſt plein d'émanations ignées, dont la principale eſt la lumiere.

La lumiere remplit tout l'eſpace qui n'eſt pas occupé par les autres ingrédiens.

Elle afflue continuellement avec une prodigieuſe abondance de tous les corps lumineux ; elle exerce une preſſion générale, par ſes chocs directs ou réfléchis, perpendiculaires ou obliques, & à chaque inſtant répétés ſur tous les corps & ſur les plus petites parties des corps, qu'elle pénetre juſqu'au centre.

Pour balancer ſon action, le feu dont elle émane, agit dans l'intérieur de tous les corps, tendant toujours à dilater leur volume en tout ſens.

De-là reſulte dans l'atmoſphere

un mouvement continuel d'expansion & de compreſſion, ſuivant que le feu intérieur eſt plus ou moins excité.

Il y a deux eſpéces de lumiere qui contribuent à ce mouvement alternatif.

La lumiere du ſoleil, qui, jointe aux émanations ignées & aux matieres qui produiſent par leur mélange la fermentation, l'efferveſcence, la chaleur, l'embraſement, &c. abonde plus ou moins dans l'atmoſphere, ſelon que le ſoleil eſt plus près ou plus loin de la terre, plus ou moins perpendiculaire, plus ou moins découvert, &c.

La lumiere des étoiles, qui eſt plus ou moins interceptée, ſelon les différentes interpoſitions du ſoleil & des grands corps planétaires, ſelon qu'il y a plus ou moins de vapeurs dans l'air, &c.

Ce mouvement alternatif eſt très-ſenſible pour nous: quand l'action reciproque du feu qui tend à dilater

nos corps, & de la lumiere ſtellaire qui tend à les comprimer, eſt balancée, le volume de nos corps reſtant le même, nous n'avons aucune ſenſation de froid ni de chaud.

Le froid eſt ce que nous éprouvons, quand l'action du feu intérieur moins excitée en nous, donne lieu à la conſtriction du volume de nos corps, parce qu'alors l'action de la lumiere ſtellaire eſt moins balancée. Cela peut arriver quand les étoiles brillent beaucoup, ſurtout après la précipitation des vapeurs; quand leur lumiere eſt moins interceptée par les autres corps, comme le ſoleil & les planetes, qui deviennent plus obliques, &c. ou enfin, par toutes les cauſes qui peuvent diminuer l'action du feu intérieur.

Au contraire, lorſque l'action de ce feu intérieur eſt plus excitée par quelque cauſe que ce ſoit, dont une des principales eſt ſans doute l'abondance de la lumiere ſolaire,

le volume de nos corps ſe dilate; & nous éprouvons ce ſentiment que nous appellons chaud, & que nous éprouvons être directement opposé, comme il l'eſt en effet, à la ſenſation du froid.

Telle eſt la doctrine de la nouvelle théorie du mouvement, qui ſeule rend raiſon des changemens occaſionnés dans l'air & dans les maladies, par les différentes interpoſitions du ſoleil, de la lune & des grandes planetes; changemens obſervés par les plus grands Médecins anciens & modernes; par Hippocrate & Galien parmi les premiers, & de nos jours, par le fameux Frederick Hoffmann, & le Docteur Mead.

Si la lumiere du ſoleil, & les émanations ignées qui viennent du centre de la terre, & des corps qui ſont à ſa ſurface, ſont trop abondantes dans l'air; ſi la chaleur eſt trop excitée, par leur moyen, dans les végétaux & dans les animaux,

les uns séchent, les autres suffoquent.

Mr Halley après avoir tiré l'air d'un récipient de la machine pneumatique, luta à un robinet un canon de fusil, dont-il mit l'autre extrémité à un feu de charbons ardens; il remplit par ce moyen le récipient d'un air qui avoit passé à travers le feu; il tua avec cet air une souris & d'autres animaux qu'il avoit mis dans le récipient, aussi promptement qu'ils meurent ordinairement dans des vapeurs ou exhalaisons des mines.

Cette observation confirme qu'un air trop sec, & trop imbu de feu & de lumiere, est funeste aux animaux.

Un air sec qui est trop imbu de ces matieres, n'est plus propre pour la respiration, ni pour pénétrer dans les pores des animaux, parce qu'il lui faut pour cela une certaine humidité; s'il a déchu de cette qualité nécessaire, il ne peut que s'op-

poser à tous les mouvemens naturels, au lieu de les favoriser.

D'ailleurs tous les ingrédiens de l'atmosphere participent à cet état de l'air : c'est une cause de maladies, autant & plus à craindre, que celles qu'un air chaud & humide est en état d'occasionner. Nous en parlerons plus bas.

Tout tombe au contraire dans l'engourdissement, faute d'une action & d'une réaction suffisante du feu & de la lumiere : c'est ce qui fait périr pendant l'hyver la plus grande partie des plantes ; il en seroit de même des arbres & des animaux, si la compression générale alloit considérablement au delà de la réaction qu'ils doivent opposer à ces forces.

III.

L'eau ingrédient de l'air.

L'eau est un ingrédient considérable de l'air. Elle sert de principe

à pluſieurs corps : elle a la propriété d'en diſſoudre une grande partie.

L'eau circule continuellement ; elle eſt très-volatile ; elle s'exhale de la terre, de la mer, des lacs, & des rivieres, pour ſe répandre dans toute l'étendue de l'air.

Elle ſe précipite ſur la ſurface de la terre ; elle en pénetre toute l'étendue : celle qui n'eſt pas de nouveau réduite en vapeurs, ou qui n'eſt pas retenue pour la compoſition des mixtes, revient dans la mer : c'eſt ainſi que par une circulation continuelle, l'eau tient ſa place dans toutes les opérations de la Nature.

Elle eſt répandue dans l'air en ſi grande quantité, que, ſelon des Auteurs célèbres, il s'en diſſipe autant en vapeurs, que la mer en reçoit de tous les fleuves.

Un volume d'air pris au hazard dans l'atmoſphere, a toujours aſſez d'eau, pour rendre une once de ſel de tartre ſenſiblement humide.

Selon

Selon une autre expérience, une ſurface d'eau expoſée à l'air, s'évapore d'un pouce en treize jours.

Il faut que ces évaporations ſoient bien conſidérables, puiſque la pluie & les brouillards ſont le produit de la ſurabondance de celles qui ont précédé.

Ces évaporations ſont différentes en quantité, ſelon les différens climats, comme il conſte par les Obſervations Météorologiques.

Les pluies modernes ſont néceſſaires à l'air, à la terre, aux végétaux, & aux animaux.

Elles refourniſſent à l'air des vapeurs ſalutaires; elles ſont une cauſe eſſentielle des précipitations des matieres ſurabondantes, qui ſe ſont amaſſées dans le fluide pendant la ſéchereſſe.

On s'apperçoit ſenſiblement de cet effet, non ſeulement parce qu'on reſpire plus à ſon aiſe, mais encore parceque l'air devient plus tranſparent.

Les pluies humectent la terre, elles rendent la circulation de ses ingrédiens plus aisée, elles entretiennent sa fécondité & la perpétuité des courans d'eau douce, dont l'utilité est infinie.

Les pluies trop abondantes chargent l'air de parties aqueuses; elles humectent trop la terre, elles en noient les ingrédiens; elles en dissolvent extrêmement les sels, tout comme ceux de l'air; les premieres chaleurs qui surviennent, les volatilisent, & changent leur nature: ces sels qui auroient dû fournir des ingrédiens salubres, n'en fournissent que de pernicieux, & souvent mortels aux végétaux & aux animaux: Car les fibres des uns & des autres étant trop humectées par tant d'aquosités, tombent dans un relâchement funeste.

L'air en est aussi extrêmement relâché; c'est ce qu'éprouverent Cham & ceux de ses enfans, qui vinrent s'établir dans la basse Egypte,

avant de s'être précautionnés contre les débordemens du Nil. Ils se pratiquoient des retraites sur des hauteurs, où environnés par l'eau du fleuve, il en périssoit presque autant, selon un Auteur moderne, par l'humidité, que par la faim.

Les fibres des substances animales étant trop relâchées, les proportions fléchissent entre les liquides & les solides : d'ailleurs un air qui a perdu de son élasticité, n'oppose pas assez de résistance au dehors ni au dedans des corps. Le mouvement de sa progression doit en être retardé (je l'ai prouvé dans un autre Ouvrage) : ce retardement s'oppose aux dépurations de la masse du sang, & occasionne différentes incommodités.

Le relâchement de l'air sera bien plus dangereux, si, étant déja humide depuis longtems, il devient fort chaud.

L'humidité étant pénétrée par une quantité extraordinaire de feu,

en ſera ſuffiſamment diviſée, pour pénétrer même dans les plus petites parties de l'air, ou du moins pour les inonder; car les parties de l'eau ſont de beaucoup plus petites que celles de ce fluide; elles ſont même infiniment plus diviſibles.

L'air porté par ces deux agens, l'eau & le feu, à un point extraordinaité de dilatation, ſera encore moins propre à ſeconder les fonctions animales: d'ailleurs cette humidité échauffée ſera en état de reduire tous les ſels de l'atmoſphere à une diſſolution générale; les uns en deviendront coagulans, les autres corroſifs, &c.

Les corps des animaux participeront auſſi aux effets de cette funeſte propriété de l'atmoſphere; ce ſeront autant de principes de corruption, capables de cauſer une infinité de maladies; & l'on ſera heureux, ſi ce n'eſt pas là une cauſede peſte auſſi générale, que ce vice de l'atmoſphere ſera étendu.

Si cette chaleur de l'air humide provient des exhalaiſons de la terre, les maladies qui en ſeront les effets ſeront d'autant plus dangereuſes, que ces exhalaiſons ſeront perverties. *Ex aëre diù humido, penitus caleſcente, gignitur peſtis.*

Les eaux de pluie participent ordinairement aux qualités des vapeurs qui les ont produites, ſurtout quand ces vapeurs n'ont pas été exactement mêlées avec d'autres, par les vents ou par toute autre cauſe. On aſſure qu'il tombe dans le païs des Mores une eſpéce de pluie, dont les gouttes ſont extrêmement grandes, qui fait friſſonner les animaux. Les gouttes de cette pluie qui touchent la peau, la corrodent, & ſi elles ſont reçues ſur les habits, il s'y engendre ſouvent des vers; cela ne peut provenir que de la qualité des vapeurs de ces terres.

Les eaux croupiſſanres des étangs & des marais retiennent les

ſels, les ſoufres, les huiles groſſieres, & autres matieres qui ſe ſont évaporées du terrein ſur lequel elles croupiſſent.

Ces eaux ſont couvertes d'une croute ſaline, huileuſe & flottante: ces matieres ne pouvant pas être atténuées par la lumiere, ſurtout pendant les ſaiſons froides, s'amoncelent: les plus groſſieres ſont fixées ou dans la vaſe, ou dans l'eau, qui eſt preſque toujours bourbeuſe.

La chaleur de ces eaux & la croute flottante ſur leur ſurface, occaſionnent auſſi une détermination puiſſante des ingrédiens de l'atmoſphere qui les environne.

Dès que les chaleurs de l'été ſont un peu fortes, les eaux de ces marais ſe diſſipent: ſouvent même ils ſe deſſéchent totalement: toutes les matieres que ces eaux croupiſſantes ont retenues ou perverties pendant longtems, ſe répandent avec confuſion dans l'atmoſphere; & elles ſont preſque toujours aſſez

perverties, pour porter aux plantes & aux animaux des environs, des atteintes meurtrieres; car ordinairement les païs qui ſont près des marais, ſont très-ſujets à des épidémies.

Il y a près de Barbotan, endroit fameux par ſes bains, ſes boues & ſes eaux minérales, un marais qui a trois lieues ou environ de longueur, ſur un gros quart de lieue de largeur; ce marais, dont le ſol eſt noir & ſabloneux, ſe deſſéche tous les ans avec les grandes chaleurs; & quoique les habitans des environs ſoient accoutumés à reſpirer ce mauvais air, ils ſont déſolés, quand le marais ſe deſſéche, par des fievres & des maladies inflammatoires très-dangereuſes. Il y a des Auteurs qui font mention d'un lac, qu'on dit être ſitué au milieu de l'Iſlande, qui exhale une vapeur qui tue les oiſeaux qui volent par deſſus.

Les habitans du Medoc, & d'au-

tres païs marécageux, ont lieu de s'appercevoir de ce que vaut le voisinage des marais; car ils paient ordinairement le tribut annuel de quelque maladie.

Les herbes même qui croissent dans les marais desséchés, ne valent rien pour les animaux; elles portent toujours une odeur fangeuse & terrestre, qui annonce des sucs malfaisans: les chevaux qui s'y sont nourris, sont ordinairement tristes; ils perdent la vûe de bonne heure, ou ils contractent des maladies qui les mettent bientôt hors de service.

Hippocrate a observé que les fruits ne meurissent pas chez les Phasiens, parce qu'il s'éleve de l'eau croupissante du fleuve, qui arrose leur païs, de mauvaises vapeurs, qui se répandent sur toutes leurs terres: cela fait aussi que ces peuples sont pâles & bouffis.

On voit tous les jours qu'après de grands débordemens de rivieres, il survient des maladies dans les

plaines qui ont été couvertes d'eau, & où les eaux ont croupi ; ces maladies attaquent tantôt les hommes ; tantôt les troupeaux, & souvent les hommes & les troupeaux tout à la fois.

Elles commencent ordinairement dès qu'il fait des chaleurs un peu fortes &, qu'on ouvre les terres ; elles durent jusqu'à ce que les pluies ou les vents aient précipité ou détruit ces exhalaisons.

Il est même à remarquer que ces maladies ne s'étendent presque jamais jusques sur les côteaux voisins ; c'est une marque de la fixité ou de la grossiereté des matieres qui les causent : elles sont semblables à celles qui s'exhalent des marais desséchés.

Les vapeurs & les exhalaisons de la mer, forment sur toute l'étendue de ses eaux, une atmosphere, dont les effets & les ingrédiens sont bien différens de ceux de l'atmosphere terrestre : celle-ci en est

même altérée dans les plages maritimes. La différence de l'atmosphere des eaux salées se fait d'abord ressentir à ceux qui entrent en pleine mer, & souvent même à ceux qui ne font que s'éloigner un peu du rivage : leurs membranes & leurs fibres nerveuses sont saisies presque tout-à-coup ; il se fait des mouvemens irréguliers dans tout le corps ; il en survient des vomissemens violens, & ensuite un abattement général, qui ne cessent que lorsque la Nature s'est fait une habitude de cette nouvelle patrie.

On doit encore conclure de-là, que les différentes maladies qui attaquent les Marins, proviennent autant de l'air qu'ils respirent, que des mauvais alimens dont ils se nourrissent.

Les vapeurs de la mer opérent donc des effets tout contraires à ceux des vapeurs trop abondantes des eaux douces ; puisque celles-ci relâchent les fibres, & que les au-

tres les roidissent, c'est un effet de l'abondance, & de la nature des sels dont elles sont remplies.

IV.

La terre ingrédient de l'Air.

La terre est encore un des principaux ingrédiens de l'air ; d'ailleurs son globe est, de même que l'air, un chaos qui contient toutes sortes de substances. Ces différentes substances de la terre sont les mêmes & de même nature que celles de l'air, & celles de l'air sont les mêmes que celles de la terre, & de la même nature ; il s'en fait une circulation constante de la terre à l'air, & de l'air à la terre.

C'est par cette circulation & ce commerce perpétuel, que ces ingrédiens se purifient & acquiérent des qualités convenables à leur destination.

La terre fournit de sa propre substance à la composition de quantité de corps, & même des métaux,

quoique, selon quelques Chymistes, on ne puisse pas la séparer de ceux-ci : car c'est elle qui donne de la solidité aux autres principes, qui les unit & les incorpore.

Qu'on brule & qu'on décompose des végétaux, des animaux, & presque toutes sortes de substances, on trouvera de la terre dans toutes ces décompositions, ou dans les cendres qu'on en retirera.

Van-Helmont a observé que deux cens livres de terre mises dans une caisse, où l'on plante un arbre, se trouvent encore après quatre ans exactement du même poids : cependant l'arbre a pris de l'accroissement, il a porté tous les ans de nouvelles feuilles, il a aussi porté des fruits : il faut donc, conclut un Auteur de nos jours, que ces feuilles & ces fruits proviennent des ingrédiens de la terre & de l'air, & non pas de la propre substance de la terre.

Cet Auteur n'a pas sans doute

fait attention, que les ingrédiens de la terre & de l'air étant dans un état naturel, se réparent mutuellement : car les uns prenent la place des autres, selon les affinités qu'ils rencontrent, & les parties qui doivent être reparées.

Les parties terrestres qui sont dans l'air comme ingrédiens, s'associent à la terre de la caisse, ou pressées par l'atmosphere elles s'y unissent, tout comme le suc nourricier des animaux s'adapte à leurs parties, pour les nourrir & en réparer les pertes.

Il n'est donc pas surprenant que la terre pesée par Van-Helmont, n'eut pas perdu de son poids, quoique l'arbre eût été nourri en partie de sa propre substance.

Il est constant qu'il y a dans l'air des parties terrestres ; tout nous l'assure, puisqu'on trouve de la terre partout.

Le sçavant Boerhaave, qui ne parloit que d'après l'expérience,

nous le confirme. Les ſels, les huiles, les feux ordinaires & les volcans, volatiliſent la terre; & ſes parties volatiles ſe mêlent avec l'air, dit cet Auteur.

On trouve dans les entrailles du globe terreſtre, des couches & des entaſſemens d'eau, de ſable, de grave, de pierres, de différentes eſpéces de terreins, des métaux, des minéraux, des ſels, des ſoufres, des huiles, &c.

Ce ſont des hétérogénéïtés qui ſervent parfaitement aux vues de la Nature; tantôt elles excitent par leur réſiſtance les forces centrales de la terre; tantôt elles ſervent de point d'appui à de nouvelles forces, pour qu'elles puiſſent mieux ſe communiquer: ici, elles fourniſſent la matiere du feu, ou le ſoufre principe; là, elles en arrêtent le progrès, ou les embraſemens qu'il pourroit cauſer; & enfin elles diſſolvent, affinent, & digérent des matieres que la Nature a en vue de

faire ſervir au concours genéral, ou à des productions particulieres; car tout eſt continuellement agité par des directions oppoſées de divers mouvemens de la matiere.

Il y a encore dans le globe terreſtre, de grandes cavités de diſtance en diſtance; elles n'y ſont pas inutiles; de même que les ventres des animaux, elles ſervent à digérer les différentes matieres qui y aboutiſſent, pour qu'elles puiſſent ſervir aux vues de la Nature.

Quand, dans les cavités du globe terreſtre, un feu ſouterrein vient à augmenter par quelque cauſe que ce ſoit, comme par le choc de quelque pierre, ou par une trop grande quantité d'eau; alors l'élaſticité du feu ou la raréfaction des vapeurs peuvent cauſer des ſecouſſes, qui vont porter à des diſtances immenſes, des allarmes d'autant plus frappantes qu'elles ſont imprévues.

Cependant M. le Chevalier de

Vivens a prédit plusieurs tremblemens de terre, & particulièrement celui de 1743. M. de Romas fondé sur les Principes & les Observations de ce sçavant Académicien, annonça d'avance celui du 23 du mois de Janvier 1751. Ces excellens Physiciens donneront sans doute leurs Observations sur ce phenomène, d'autant mieux que cette découverte sera très-utile au Public, qui pourra se garantir du danger, quand il sera en état de le prévoir.

Ces feux souterreins, dans les païs où ils sont fréquens, se font des issues jusques sur la surface de la terre; ce sont des volcans qui vomissent des feux & des flammes: il s'en est ouvert deux depuis peu sur la montagne de Plainejou dans le Faucigni, près de Bonneville.

Ces deux ouvertures sont à cent cinquante pas l'une de l'autre, il en sort continuellement une quantité prodigieuse de cendres, & une fumée très-épaisse. On assure même

que depuis quelques jours, une des deux jette des flammes. Il y a des volcans dans les montagnes du Rouergue près de Caranſac, au Mont-Ætna, au Mont-Veſuve, &c. Ces volcans ſervent à débarraſſer la terre d'une grande abondance de feux, de ſoufres, & d'autres matieres, qui deviendroient par un trop grand ſéjour en état de détruire ſon globe.

Il y a encore d'autres cavités ouvertes ſur le globe terreſtre ; on en compte trois ou quatre cens dans le monde connu, en y comprenant les volcans : toutes ces cavités rejettent des matieres qui deviendroient nuiſibles aux ingrédiens de la terre, & à ſes productions.

Ces bouches ouvertes tiennent toutes de la nature des volcans ; quoique les matieres que les uns & les autres rejettent, paroiſſent différentes, elles n'en ſont pas moins nuiſibles aux animaux, quand ils y ſont trop expoſés.

Plusieurs Auteurs font mention d'une Grotte fameuse qui est dans l'Italie à deux lieues de Naples. Cette Grotte a six pieds ou environ de largeur, sept de hauteur, quatorze de longueur; un animal y meurt bientôt: en moins d'une minute un chien y perd le sentiment; pour le faire revenir on le jette dans un lac voisin; l'eau le ranime.

Un Physicien de nos jours croit que l'exhalaison sulphureuse, grossiere & maligne, saisit & ferme les lévres de la glotte; mais surtout les conduits capillaires des poumons, embarrasse les orifices, bouche le passage de l'air dans le sang, &c.

Il est prouvé par des expériences que l'acide qu'exhale la vapeur du soufre reçue dans l'abdomen d'un chien, & dans les différentes parties de cet animal, n'agit sur lui qu'en privant l'air d'élasticité; cette cause de mort doit être plus prompte que toute autre; ainsi on a lieu de conjecturer que c'est-là la cause

qui fait périr les animaux dans cette Grotte.

Des exhalaiſons à peu-près ſemblables ont fait périr ailleurs tout-à-coup des hommes dans des grottes, dans des cavernes & dans des puits : il y en a en Hongrie & en bien d'autres païs.

On a découvert un méphitis dans le puits de Perol près de Montpellier. Que de triſtes effets n'ont pas cauſé ceux d'Hiérapolis & de la Caverne de Coricie dans la Cilicie, appellée *l'Antre de Typhon* ?

Il s'éleve ſouvent dans les mines, des fumées ſulphureuſes & ſuffoquantes, qui incommodent extrêmement les travailleurs. Si l'on approche de cette fumée une chandelle allumée, il s'en fait tout-à-coup un embraſement très dangereux pour ceux qui en ſont trop près.

Boerhaave aſſure que ces fumées ſont compoſées de ſoufre, d'arſenic, d'orpiment, d'antimoine,

&c. Cependant ces vapeurs sont souvent différentes, puisqu'elles font des effets tout opposés; car Boerhaave a observé ailleurs, d'après Boyle, qu'il s'éleve souvent, même dans des tems très sereins, aux environs des mines, des fumées qui éteignent la flamme des chandelles: il y en a encore d'autres qui ne l'éteignent que par dégrés. Ces différentes vapeurs tendent toutes également à suffoquer les animaux.

Les vapeurs qui éteignent la flamme des chandelles, doivent être grossieres, fixes, peu dévéloppées, & mêlées avec des acides & d'autres matieres mal digérées.

Des matieres de cette espéce ne peuvent pas s'enflammer; mais elles n'en dépouillent pas moins l'air d'élasticité. Une chandelle ne sçauroit brûler sans un air élastique; car l'air élastique est la principale nourriture du feu.

Les vapeurs qui s'enflamment,

ſont au contraire compoſées d'un feu principe très-dévéloppé, & de matieres combuſtibles très-diviſées; l'air en eſt extrêmement dilaté; les animaux ne ſçauroient y vivre: d'ailleurs un air empreint de ſoufres ſalins & ſouvent arſénicaux, reçu dans les poumons ou dans le ſang par l'abſorbtion, devient cauſe de maladies épidémiques, de cours de ventre diſſentériques, de la peſte même. Tous ces accidens proviennent immédiatement de l'irritation des parties ſolides, de leur mouvement tonique, & de l'arrêt des liqueurs.

Il y a donc des méphitis permanens, & d'autres accidentels; ceux-ci ſe font des iſſues par les fentes de la terre, & ſurtout avant ou après qu'elle a ſouffert des ſecouſſes.

On a ſouvent vu ſurvenir des maladies, & même des peſtes, occaſionnées par les exhalaiſons qui ortoient des terres dans le tems des grands tremblemens. Ces ex-

halaisons précédent quelquefois, & peuvent annoncer par-là les tremblemens : elles pourroient bien être de nature à causer des maladies, quand bien même elles ne seroient pas suivies ni précédées par des secousses. Il faut moins d'action & de force pour disperser les unes, que pour causer les autres.

Le tremblement de terre effrayant, qui porta la terreur dans Rome au commencement de l'année 1703, remplit tellement l'atmosphere d'exhalaisons corrompues, que presqu'aucun Romain n'évita quelqu'une des différentes maladies qu'elles causerent.

On a fait dans tous les tems des Observations qui prouvent que les vents ont porté des causes de maladies, & même des pestes d'une région à l'autre. On ne doit donc pas être surpris si l'on voit quelquefois survenir tout-à-coup en certains païs, très-salubres d'ailleurs, des maladies populaires, sans

qu'on ait pu en prévoir la cause.

La peste ravageoit Agrigente, aujourd'hui Gergenti, ville de Sicile, d'où Empédocle étoit natif. Ce Philosophe connut que la contagion étoit causée par les vents qui souffloient par les gorges de quelques montagnes, qui étoient proche de la ville; il fit fermer ces gorges, & la peste cessa.

Les vents chauds & brulans qui viennent de l'Ethiopie, en Egypte, causent ordinairement dans cette Province des maladies très-dangereuses.

Les vents extrêmement chauds font partout les mêmes effets; la raison en est, que les grandes chaleurs qu'il fait dans les païs d'où ils viennent, produisent des dérangemens considérables dans l'espace ou dans la partie du globe terrestre qui y répond. Ces maladies sont presque toujours terminées par de grandes pluies ou par des vents opposés.

C'est ainsi que les vents étésiens,

ou septentrionaux qui succédent aux vents du Sud tous les ans, au commencement de la canicule, terminent les maladies de l'Egypte.

Mézerai nous apprend que la peste qui arriva en France en 1346, commença dans le Royaume de Cathai, par une vapeur extrêmement puante, qui sortant de la terre comme une espece de feu souterrein, consuma & dévora plus de deux cens lieues de païs, même jusqu'aux arbres & aux pierres, & infecta l'air d'une maniere surprenante; que de-là traversant l'Asie, elle passa en Gréce, en Afrique, & en Europe.

On dit que durant la peste de Londres, l'air changea la couleur des murailles, près des maisons pestiférées.

La peste ravageoit la ville de Toulouse en 1628; un Hermite trouva le moyen de faire cesser la mortalité; on assura qu'il distinguoit les pestiférés, les maisons même,

même, & les linges, par une odeur de vieux cuir brulé.

La fumée de charbon eſt encore une autre eſpece de méphitis dont les effets ſont très-dangereux. J'ai rapporté ailleurs que M. Hales ayant enfermé une grive dans un air impreigné de la vapeur de charbon de chêne, elle y fut ſuffoquée ſur le champ.

Il en ſeroit de même de tout autre animal, toutes proportions gardées. Les anciens Romains ſe ſervoient de cette eſpece de ſupplice pour faire mourir les hommes.

Valere Maxime nous apprend que l'Orateur Quintus Luctatius Catulus, qui étoit Collégue de Marius dans le Conſulat, ayant été condamné à la mort par le même Marius, on l'enferma dans une chambre où il y avoit du charbon embraſé, & qu'il fut ſuffoqué par les vapeurs de ce charbon.

La plupart des habitans de Londres meurent poumoniques & phti-

siques; c'est un effet de la grande quantité de charbon de terre qu'on brule dans cette ville. Cette fumée de charbon y est si répandue, que quand les arbres des environs sont fleuris, les fleurs blanches sont salies d'une suie noire; les crachats même que les habitans de Londres rendent, sont fuligineux: il n'est donc pas surprenant que l'acreté de cette suie fasse un pernicieux effet sur leurs poumons.

Cette fumée de charbon est si mordicante & si corrosive, selon l'observation d'un sçavant Anglois, que si l'on met des jambons, du bœuf, ou autres viandes à fumer, dans les cheminées, elle les séche d'abord, & les gâte.

Cette vapeur pourroit être encore la cause d'autres maladies, qui régnent souvent dans cette Capitale de l'Angleterre.

Le changement de païs guérit les Anglois de ces phtisies dans leur commencement.

Les matieres que rendent les volcans & les méphitis sont très-dangereuses pour les animaux, quand ils y sont trop exposés, ou quand ils les reçoivent par ondées; elles sont pour lors totalement opposées à leur nature, tant par leur qualité que par leur quantité. Mais si les vents ne les portent pas ailleurs en trop grande abondance, ou si d'abord elles ne sont pas trop répandues, l'atmosphere s'en charge successivement; l'air & la lumiere les balottent, & les dispersent dans toutes les régions: elles sont digérées par ces puissances, de façon qu'elles deviennent ingrédiens nécessaires à l'atmosphere générale.

Les matieres enflammées reviennent soufre principe; les matieres nitreuses temperent la trop grande chaleur de l'air; celles-ci & d'autres sels en diminuent l'humidité superflue, &c.

V.

Transpiration de la terre.

La terre abſorbe & tranſpire, de même que les végétaux, les animaux, & les corps même le plus durs & les plus froids, comme le fer & l'aiman, la glace & la neige ; ces effets oppoſés de ces différentes ſubſtances dépendent d'un feu principe développé des forces centrales, & toujours de la compreſſion.

La terre étant un des principaux moyens dont la Nature ſe ſert pour digérer & purifier tous les ingrédiens de l'air, tant ceux que fourniſſent les végétaux & les animaux, que ceux qui proviennent de ſa propre ſubſtance, elle doit fournir une tranſpiration & très-hétérogene & très-abondante. Cette tranſpiration qui inonde juſqu'à la troiſieme région de l'air, puiſqu'elle fournit la principale matiere des

météores, ſemble être faite uniquement pour les animaux & pour les végétaux; il paroît par les Livres Sacrés, que c'étoit-là ſa premiere deſtination; c'eſt auſſi par l'effet d'une Sageſſe prévoyante, que l'ordre qui regne dans les différentes couches de l'air, qui contiennent chacune un certain genre d'exhalaiſons plus ou moins groſſieres, ſelon la différente peſanteur de ce fluide, fournit autant de moyens pour purifier l'atmoſphere où vivent les animaux; car ſi des matieres de feu, de ſoufre, & autres approchantes de leur nature, reſtoient en trop grande quantité près du globe terreſtre, on n'y verroit au lieu de plantes & d'animaux, que de grandes ſéchereſſes, des feux, des flammes, & des embraſemens continuels.

La tranſpiration de la terre depuis que les ſaiſons ont varié après le déluge, eſt plus ou moins abondante, & plus ou moins ſalutaire

ou pernicieuſe, ſelon les irrégularités du tems, & ſelon les différens climats ou terreins qui la fourniſſent.

Elle diminue à proportion du froid & de ſa durée, & elle augmente à proportion de la chaleur.

Pendant le froid elle eſt arrêtée à la ſuperficie de la terre, où elle a été conduite par les forces centrales, & pendant le chaud elle eſt élevée dans l'atmoſphere; l'une & l'autre de ces extrémités, étant dans des degrés modérés, ne nuiſent pas aux animaux; (toutes choſes étant égales d'ailleurs) parce que l'abſorbtion des ingrédiens, aëriens, végétaux, animaux & terreſtres, diminue à proportion de la tranſpiration; & quand ce n'eſt pas de trop grande durée, l'atmoſphere reſte d'ordinaire ſuffiſamment pourvue pour fournir aux différens beſoins des différentes eſpéces: mais ſi le froid & la chaleur pêchent dans l'excès, le concours général natu-

rel en eſt altéré, & les différens corps ne peuvent qu'en être dangereuſement affectés. Les foſſiles, les minéraux & les métaux fourniſſent auſſi leur tranſpiration, & font participer les ingrédiens de l'air, dans les lieux circonvoiſins, à leurs bonnes & mauvaiſes qualités, & la différence des terreins différencie extrêmement la tranſpiration de la terre.

Le terrein aux environs de cette ville, (Nerac) eſt bon & fertile; il eſt arroſé par deux rivieres, dont les eaux ſont claires, & le courant aiſé; leur lit eſt ſitué de façon qu'elles ne débordent jamais auprès de la ville; on y voit preſque toujours un Ciel beau & ſerein, il y a un nombre de ſources & de belles fontaines, dont les eaux ſont excellentes. Les habitans portent ſur leur front un air de ſérénité qui les rend réjouis, affables & très-propres pour le beau commerce qu'ils font ſur blés & les farines qu'on

transporte dans nos Colonies. Je n'y ai jamais vu de maladie populaire: celles qui ravagent nos voisins, semblent respecter Nerac & ses Campagnes, & si quelqu'un par hasard en est surpris dans l'enceinte de la ville, elles sont bientôt terminées; on n'a pas lieu de s'appercevoir de leurs progrès.

Le terrein des Landes qui n'est éloigné de Nerac que d'une lieue, est très-ingrat, il ne porte des fruits qu'à force de fumier & de culture; les habitans sont sujets, surtout pendant les chaleurs, à des maladies endémiques. On distingue aisément ces peuples, d'avec ceux des païs voisins, en ce qu'ils sont sombres, pâles & décolorés.

Il n'est pas surprenant; l'air des Landes paroît toujours chargé d'exhalaisons fuligineuses, & de parties salines & sabloneuses, qu'on distingue souvent à la vue. Ces matieres grossieres ne peuvent pas avoir été exactement digérées par

des ſables mouvans & par des terres marécageuſes, ſabloneuſes & noirâtres. Les eaux y ſont ſi mauvaiſes, qu'elles affectent, en les buvant, la langue, le palais & le goſier, d'une aprêté ſenſible & très-dégoutante.

La ville de Plata dans le Perou n'eſt éloignée de celle de Potoſi, que de dix-huit lieues. Quoiqu'elles ſoient toutes deux ſous la même élévation du Pole, le terrein de Plata eſt chaud, temperé, fécond & fort beau; & celui de Potoſi eſt froid, ſec & infertile: tout cela ne peut provenir que de la différence des ingrédiens de ces terres, & de leurs différentes tranſpirations.

Les peuples qui habitent des païs abondans en minéraux, dont les exhalaiſons ſont mauvaiſes, ont lieu de s'appercevoir par de fréquentes incommodités, de la nature de leur terrein, & du peu d'affinité que ſes ingrédiens for-

ment avec l'atmoſphere animale.

La roſée qui eſt le produit de la tranſpiration de la terre, & qui, comme je l'ai obſervé de l'Air, d'après Boerhaave, eſt une autre eſpece de chaos qui contient le mêlange de toutes ſortes de matieres, eſt différente dans les différens païs, ſelon les ingrédiens qu'ils fourniſſent à l'air.

La quantité & la différence des ingrédiens de la roſée, eſt ſi conſidérable, que les plus excellens Chymiſtes n'ont pas encore pu les connoître, ni les diſtinguer; mais il eſt ſenſible que l'eau en fait la principale partie.

La roſée, qui dans l'état naturel doit faire la principale nourriture des plantes, & même de certains animaux, ſelon quelques Naturaliſtes, a donné par la diſtillation une liqueur qui s'enflammoit comme l'eſprit de vin; on l'a vue, étant diſtillée pluſieurs fois, caſſer les vaiſſeaux de verre où on la met-

toit : ailleurs elle a paru ſemblable au beurre, & on a remarqué qu'elle ſe fondoit dans les mains, & qu'un feu modéré la deſſéchoit.

On trouve dans la Calabre la manne dont on ſe ſert en Médecine, attachée aux feuilles des frênes, du côté ſeulement où le vent ſouffle. Ce ſont les exhalaiſons ou la roſée de la terre qui s'uniſſant à la tranſpiration des feuilles de ces arbres, s'y épaiſſit, & concourt de ſa propre ſubſtance à former cet excellent reméde.

L'air de l'Amérique, dans les climats chauds de ce continent, eſt au contraire ſi corroſif, qu'il conſume les pierres & les métaux : cette qualité ne peut lui provenir que de la tranſpiration de la terre, bien différente de celle qui forme la manne dans la Calabre.

La roſée eſt enlevée dans l'atmoſphere par le poids de l'air, à meſure qu'elle eſt diviſée par la lumiere au lever du ſoleil ; les par-

ties de cette rosée qui n'ont pas pu être changées en ingrédiens de l'air, retombent pendant la nuit : on appelle serein, celles qui étant les plus grossieres, se précipitent d'abord que le soleil est couché, quoiqu'on ne puisse pas les appercevoir, à cause de leur ténuité : les vieillards les sentent ordinairement tomber sur leurs corps ; ils les distinguent par une infinité de petites pulsations extérieures : cela n'arrive pas aux jeunes gens, par rapport à l'onctuosité & à l'humidité de leurs fibres.

Le serein differe également, selon les différens terreins ; car on observe tous les jours, qu'il est dangereux aux environs de Rome de prendre l'air le soir, & à Paris on peut le faire impunément.

La nielle consiste en des amas épais de vapeurs & d'exhalaisons grossieres, sulphureuses & nitreuses.

Elle brule les plantes, & leur occasionne des maladies pernicieuses ; elle déchire leurs fibres, elle

les desséche, ou du moins elle gâte leurs fruits encore tendres.

Les habitans des Campagnes voient sensiblement leur recolte se perdre, quand il régne des nielles fréquentes, qui sont presque toujours causées par quelque dérangement dans le terrein qui les produit, ou par la qualité viciée des rivieres, des marais, des lacs voisins, &c.

On observe que le serein & la rosée semblent éviter certains corps, tandis qu'ils s'attachent facilement à d'autres: le verre, la porcelaine, & quantité d'autres matieres en sont considérablement mouillées, tandis que des morceaux de métail poli, de quelque étendue qu'ils soient, exposés au même endroit, demeurent constamment secs; un écu placé au milieu d'un grand plat de fayance ou de verre, ne reçoit pas la moindre humidité, quoique le reste du plat soit tout mouillé. Cela donne la raison pour laquelle,

outre la différence des tempéramens des animaux & de l'espece des plantes, la rosée, le serein, & la nielle, pervertis, ne sont pas également nuisibles à tous les animaux & à toutes les plantes. On voit tous les jours des hommes qui jouissent d'une bonne santé, dans climats où d'autres ne peuvent pas habiter sans être malades. Il n'est pas moins sensible que certaines plantes & certains fruits resistent à la nielle & à d'autres maladies, tandis que d'autres plantes & d'autres fruits en sont totalement gâtés.

Il me semble que j'ai démontré que les différens païs forment des atmospheres différentes, selon la différence des ingrédiens qu'ils fournissent à l'air Quand bien même je n'en aurois pas encore donné des preuves suffisantes, on en trouveroit dans le déplacement des peuples d'une région à une autre. Du tems des Croisades, par exemple, plusieurs légions de Chrétiens périrent

en partie par les maladies, avant d'être arrivés à leur destination : les Espagnols n'ont pas encore pu repeupler l'Amérique, depuis qu'ils firent périr les anciens habitans de cette partie du monde.

Le Grand Cha-Abas, dit un sçavant Anonime, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur leurs frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur païs, & en envoya dans la Province de Guilan, plus de vingt mille familles, qui périrent presque toutes en très-peu de tems.

La perte de tant de milliers d'hommes, étoit l'effet d'une atmosphere différente de celle où ces peuples s'étoient nourris : leurs liqueurs & les solides de leurs corps ne trouvoient pas en ces nouveaux ingrédiens, des affinités d'habitude : ces ingrédiens étoient au contraire pour eux des hétérogénéités qui les faisoient assez dégénerer, pour les

conduire bientôt à une destruction presqu'assurée.

Les anciens Romains, déja sçavans en cette physique, envoyoient en Sardaigne les criminels dont ils vouloient se défaire; peut-être est-ce pour cette raison que les Moscovites exilent encore en Siberie, ceux qu'ils dérobent à des supplices honteux.

On peut donc conclure avec le sçavant Anonime, qu'il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; & d'autres, qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Ces maladies peuvent aussi provenir des différens poids de l'air dans les différentes régions, comme je l'ai observé dans mon livre sur les promptes Variations de cet élément.

Il y a aussi des animaux champêtres qui ne sauroient vivre dans certains climats.

Les scorpions sont fréquens &

très-dangereux en Afrique; cependant ils meurent dès qu'ils touchent la terre d'une Isle qui est près de Carthage. Il y a dans l'Arabie une Isle oùles chiens meurent dès qu'on les y a transportés. On ne voit pas dans l'Afrique des ours, des sangliers, des cerfs ni des chévres. Les cochons ne vivent pas dans l'Arabie. Si l'on porte des liévres dans l'Isle d'Itaque, on les trouve bientôt morts sur le rivage. On n'a jamais vu de corneilles à Athenes, &c.

Il en est des poissons, tout comme des autres animaux dans leurs différens élémens; ils ne vivent pas, ou ils ne font que languir, quand ils sont transportés d'une riviere à l'autre: on s'en est assuré par plusieurs expériences. Nous en avons tous les ans un exemple dans ce païs: les aloses qui montent tous les printems dans la Garonne, sont très-bonnes & bien nourries, pêchées dans ce fleuve; mais dès

qu'elles ſont entrées de la Garonne dans la Baïze (c'eſt une riviere qui paſſe dans Nerac) elles perdent tellement, qu'on les diſtingue au marché, en ce qu'elles ſont maigres, efflanquées, languiſſantes, & d'un gout tout différent des autres.

Les végétaux ont auſſi des climats & des terreins qui leur ſont propres & naturels, & d'autres qui leur ſont contraires ; chaque païs en nourrit des eſpeces particulieres, qui tranſportées dans des régions différentes, où elles ne puiſſent pas ſe naturaliſer, n'y viennent point, on ne font qu'y languir.

On n'a jamais pu faire venir des ceriſiers en Egypte. Il n'y a dans l'Inde que la ſeule montagne Mero où il naiſſe du lierre. Le thym ne vient point dans l'Arcadie, &c.

VI.

Tranſpiration des animaux & des végétaux.

Les ſubſtances animales & végétales fourniſſent à peu-près les mêmes principes aux ingrédiens de l'air, & l'atmoſphere particuliere qu'elles forment, ſert également aux animaux & aux végétaux. On a calculé que la quantité de la tranſpiration d'un homme ordinaire eſt dans vingt-quatre heures d'environ $\frac{1}{34}$ de pouce : & d'autres Obſervateurs ont trouvé que de huit livres d'alimens, il s'en diſſipe cinq ou environ par cette évacuation, comme je l'ai déja rapporté dans un autre Ouvrage. Quelle immenſe atmoſphere animale ne doivent pas faire les peuples des villes, & les troupes raſſemblées, ſurtout quand leur tranſpiration eſt convertie en air, je veux dire, lorſqu'elle eſt parfaitement di-

gérée au de-hors & dispersée par l'air & la lumiere.

La transpiration des plantes & des animaux n'est pas d'abord dispersée dans toute l'atmosphere, elle n'y trouve pas des affinités suffisantes, pour être tout de suite entraînée; cependant l'agitation continuelle que la lumiere, l'air, & les vents y causent, la divise de plus en plus, & le poids de l air l'enleve insensiblement; mais comme il faut un certain tems, pour que cela s'exécute, & les corps fournissant toujours de nouvelle matiere transpirée, ils ne sont jamais sans une atmosphere particuliere.

La transpiration de tous les corps, surtout des végétaux & des animaux, est fournie par des matieres surabondandes ou étrangeres, & par des petites particules de la propre substance des solides qui ont été séparées par le mouvement, ou par les choses qu'elles

ont reçues. On ne peut pas douter que les animaux ne rejettent par la transpiration, des particules qui se détachent de leur propre substance; car si on laisse pendant quelque tems, après qu'on s'est baigné, l'eau dans la baignoire, elle y acquiert une odeur cadavéreuse, qui ne peut provenir que de la corruption des parties animales qui ont resté dans cette eau.

La transpiration des plantes est, toutes proportions gardées, aussi abondante que celle des animaux.

Les plantes s'épuiséroient bientôt, si la chaleur des jours d'été, n'étoit pas suivie de la fraîcheur des nuits. Si elles s'affaissent & penchent vers la terre pendant le jour, c'est parce que leurs fibres se desemplissent, par l'abondance de la transpiration qu'elles rendent; elles sont obligées de céder à la force de la pesanteur: mais la fraîcheur de la nuit leur redonnant de nouveaux sucs, leur tuyaux se gonflent,

& elles ſe redreſſent ; c'eſt ainſi que les animaux ſont affoiblis & épuiſés par des tranſpirations abondantes & des ſueurs copieuſes.

La tranſpiration des fleurs, ſurtout vers le printems, doit former une atmoſphere bien conſidérable. Les arbres des forêts, les arbres fruitiers, les légumes, & les herbes des champs en ſont couvertes; les vallées, les montagnes, & les prairies en ſont tout émaillées : la Nature qui a reſté dans une eſpece d'engourdiſſement pendant l'hiver, ſemble ne s'être répoſée que pour mieux ſe renouveller au printems, & pour redonner à l'air, par le moyen des plantes & des fleurs, des ingrédiens ſalutaires aux animaux; car ces ſubtiles émanations des fleurs, qui ne reſtaurent pas moins le genre nerveux par des applications douces & balſamiques, qu'elles réjouiſſent la vue par l'éclat & la variété de leurs couleurs, fourniſſent au ſang une nourriture

exquiſe, & tempérent les exhalaiſons de la terre qui ſont ſouvent nuiſibles dans cette ſaiſon.

Il s'évapore, des matieres fécales qui ne ſont pas corrompues dans des tas, mais diſperſées en petite quantité, des parties ſalines & huileuſes, qui fourniſſent à l'atmoſphere animale des ingrédiens néceſſaires.

Les urines en s'échappant des petits vaiſſeaux, ſe chargent de toutes les matieres terreſtres, aqueuſes, ſalines & huileuſes ſurabondantes, qui n'ont pas pu être conduites, par rapport à leur groſſièreté, dans les voies de la tranſpiration inſenſible.

L'atmoſphere végétale & animale, lorſqu'elle eſt dans un état ſain, eſt toujours néceſſaire aux animaux & aux végétaux; elle abonde ſurtout en parties huileuſes; celles-ci ne contribuent pas peu à entretenir la ſoupleſſe & l'humidité de la peau des animaux; les pores

en font plus en état de faire leurs fonctions : d'ailleurs les matieres huileuses qui s'insinuent dans les corps, concourent à entretenir la souplesse des fibres, & à rendre les liqueurs plus coulantes.

Les parties de cette atmosphere, qui s'associent avec les ingrédiens de l'air, sont d'une grande ressource à la Nature, elle s'en sert pour rendre les matieres absorbées plus à la portée des substances animales; car quoique les matieres qui forment l'atmosphere animale, aient été rejettées comme superflues, ou peut-être nuisibles, elles peuvent être rectifiées en peu de tems, ou par les différens chocs qu'elles reçoivent, étant toujours en mouvement, ou par l'action de l'air & de la lumiere, ou enfin, par les affinités qu'elles rencontrent.

La transpiration des végétaux & des animaux, qui est si nécessaire lorsqu'elle est saine, devient par degrés, dangereuse & contagieuse

&

& mortelle dès qu'elle eſt corrompue.

On ne trouve dans le corps d'un homme ſain, ſelon Boerhaave, ni acides, ni alkalis, ni ſels fixes, ni ſels volatils; la Nature, & de juſtes proportions, n'y admettent pas de principe excédent: mais ſi une atmoſphere mal conditionnée, ou tout autre accident, y fourniſſent des huiles mal digérées, des ſels mal conditionnés, ou en trop grande quantité, les uns & les autres ne peuvent que déranger l'œconomie animale, en raiſon de leurs vices, ou de leur quantité: on voit l'effet de la diſproportion de ces ſels dans les corps, par les dartres, la galle, la lépre, les cancers, &c.

La tranſpiration animale trop abondante corrompt l'air, elle le dépouille d'une élaſticité néceſſaire, & fait qu'il n'eſt plus propre à être reſpiré; j'en ai donné la raiſon dans mon Ouvrage ſur les effets des promptes Variations de l'Air.

Il n'y a rien qu'on doive plus appréhender, que la tranſpiration des malades qui ſont affligés d'ulceres intérieurs, & de maladies contagieuſes & peſtilentielles : il ſe détache continuellement de ces ulceres, & de ces malades, des ſubſtances animales corrompues, qui étant rejettées au dehors ſont bientôt abſorbées par les hommes qui ſont aſſez près de ces malades pour former avec eux une atmoſphere commune ; c'eſt pourquoi ceux qui commercent de trop près avec les phtiſiques contractent la même maladie ; il en eſt de même des diſſentériques, des galeux, &c.

Il ſe fait d'homme à homme une attraction de préférence qui eſt décidée par une eſpece d'analogiſme, que ces molécules perverties conſervent avec les ſubſtances animales : ce qu'il y a encore de particulier, c'eſt que ces molécules affectent toujours, dans les hommes qu'elles attaquent, les mêmes viſ-

céres & les mêmes parties que celles d'où elles se sont détachées : c'est ainsi qu'il se fait des successions contagieuses des mêmes maladies dans les villes, dans les armées, & partout où l'atmosphere est pervertie par des émanations animales corrompues.

On a observé depuis plusieurs siécles, que les exhalaisons des insectes, trop généralement répandues dans l'atmosphere, peuvent occasionner la peste.

Saint Augustin rapporte que, s'étant répandu une grande quantité de sauterelles, il mourut dans le seul Royaume de Massinissa huit cens mille hommes, & deux cens mille auprès de Carthage.

Sous le regne de l'Empereur Théodose, il survint dans la Judée une peste horrible, après qu'une grande quantité de sauterelles y eût fait quelque séjour.

On remarqua pendant la peste de Lauzane en 1613, qu'il y avoit

une si grande quantité de mouches, qu'on n'en avoit jamais tant vu. Nos Anciens regardoient ces phénomènes comme des présages de la peste, lorsqu'ils devoient plutôt les regarder comme la principale cause de cette maladie.

Les exhalaisons corrompues des morts & des mourans ravagerent l'armée de Marcellus, vainqueur dans Siracuse, elles se communiquerent aux Siciliens & aux Carthaginois, qui gardoient encore le Port de cette importante Place; la contagion les obligea de l'abandonner. *Contactus ægrorum vulgabat morbos.*

Sous le Consulat d'Ebutius & de Servilius, Rome, ses campagnes, & ses troupeaux, furent affligés d'une peste très-violente. On renferma dans la ville, hommes & troupeaux, la contagion augmenta, & devint plus générale, à mesure que les exhalaisons pestiférées augmentoient dans l'atmosphere animale.

La putréfaction volatilise extrêmement les substances animales & végétales, & en rend les exhalaisons pernicieuses.

Une baleine morte, dit Boerhaave, qui a été jettée par la mer sur le rivage, est en état d'infecter tout un païs, surtout en été, d'exhalaisons pestiférées.

Tous les cadavres des animaux se dissipent en parties volatiles, qui vont se joindre aux ingrédiens de l'air, & leur fournir des substances animales plus ou moins nuisibles, selon leur qualité, ou leur quantité.

Les exhalaisons des cadavres qui ont été retenues pendant longtems, même pendant plusieurs siécles, dans les entrailles de la terre, ont souvent été pestilentielles, mortelles.

J'ai rapporté dans un autre Ouvrage, qu'un Général Carthaginois, ayant fait ouvrir un cimetiere devant une petite ville de Sicile, pour faire des retranchemens, la peste

ſe mit dans ſon armée, & il fut obligé de lever le ſiége.

La ville de Lectoure fut affligée en 1744 d'une maladie populaire, qui fit périr près d'un tiers de ſes habitans : on en attribua la cauſe à un vieux cimetiere, où l'on avoit fait des travaux profonds. Il eſt à préſumer que les ſels alkalis & volatils, qui s'étoient formés par la longue putréfaction des cadavres, conſervant encore quelque choſe des ſubſtances animales, furent abſorbés par préférence; & étant diſſous dans les corps par les parties aqueuſes, ils ſaiſiſſoient les membranes & les fibres nerveuſes, auſquelles ils occaſionnoient des ſerremens ſpaſtiques, qui mettoient un deſordre général dans les directions naturelles des ſolides, & dans la circulation des liqueurs; de-là provenoient les tenſions au bas-ventre; les tranſports à la tête, & les éruptions cutanées rougeâtres. Tout cela aboutiſſoit enfin à

des inflammations des viſceres, qui mirent tant de monde au tombeau; mais moins d'enfans que d'hommes faits, parce que la ſéve huileuſe qui humecte les fibres des enfans, les défendoit contre les atteintes meurtrieres de ces ſels corroſifs.

C'eſt une obſervation de tous les Praticiens en Médecine, que lors qu'un ſel alkali eſt appliqué à un corps chaud & humide, il y cauſe une inflammation.

Willis a obſervé qu'il s'engendre dans le corps des hommes, des parties corroſives, & le Docteur Mead rapporte une hiſtoire qu'il tenoit de Baynard, qui prouve qu'il s'engendre de ces parties dans les cadavres : voici cette hiſtoire. (Pluſieurs enfans ſe jouoient avec le cadavre d'un pendu qui étoit mort depuis peu de mois: le plus hardi d'entre eux frappa d'un coup de poing la poitrine nue de ce cadavre ; il en jaillit une liqueur ſi cor-

rosive, que celle qui toucha le bras de ce misérable enfant, y fit une excoriation si terrible, qu'on eût peine d'empêcher que ce bras ne se gangrénât).

Il n'est pas surprenant que des exhalaisons retenues, & qui ont resté pendant un long espace de tems comme étrangeres dans les entrailles de la terre, soient enlevées par le poids de l'air, dès qu'il peut y avoir un libre accès, d'autant mieux que ces matieres sont très-élastiques, la plupart volatiles, & toutes ensemble dans l'état d'une infinité de ressorts tendus.

En fouillant sur la cime d'une montagne de l'Esclavonie, pour en tirer des pierres, on trouva à deux pieds de profondeur, un banc de cailloux; il s'éleva de cet endroit une fumée de vapeurs très-épaisse, qui continua pendant treize jours: c'étoient sans doute des liqueurs aqueuses, puisque quelque tems après, toutes les fontaines qui

étoient au pied de la montagne, tarirent.

On ouvrit au commencement de ce ſiécle, dans la Voie Appienne auprès de Rome, un tombeau, où l'on trouva un cadavre qui nageoit dans une liqueur : en même tems qu'on levoit la pierre, & que l'air put pénétrer dans le tombeau, on vit s'enflammer une matiere, qui nageoit ſans doute ſur la liqueur. On reconnut par l'inſcription qui étoit ſur la pierre, que c'étoit Tullie fille de Cicéron.

Si ces matières phoſphoriques ont été retenues pendant tant de ſiécles, dans un tombeau, où peut-être elles s'étoient formées du cadavre, ou de la liqueur qui l'avoit conſervé, pourquoi des exhalaiſons beaucoup plus groſſieres ne ſe conſerveroient elles pas dans les entrailles de la terre? & pourquoi n'y acquerroient-elles pas, par la putréfaction, des qualités nuiſibles au corps humain? L'exemple de l'é-

vaporation sensible des vapeurs de la montagne d'Esclavonie, ne laisse pas de doute que l'air ne puisse en enlever d'insensibles, surtout quand elles sont disposées à être puissamment divisées par la lumiere : car quand les vapeurs sont plus légeres que l'air qui leur repond, il faut nécessairement qu'elles s'élevent dans ce fluide, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une pesanteur équilibrante ; c'est comme l'huile qui s'éleve sur la surface de l'eau parce qu'elle est plus légere.

Les reptiles, les insectes & les plantes, qui se pourrissent dans les marais lorsqu'ils se desséchent, chargent l'atmosphere de parties sulphureuses & volatiles : des Auteurs célébres ont remarqué que ces exhalaisons occasionnent souvent des maladies dangereuses, & quelquefois pestilentielles.

On a dans nos Provinces la pernicieuse habitude de mettre le chanvre & le lin, pour les rouir,

dans l'eau des petites rivieres, ou des ruiſſeaux qui n'ont preſque pas de courant; ces eaux deviennent puantes, noires & hideuſes; le poiſſon en eſt empoiſonné, il s'y pourrit; cependant on y améne les beſtiaux, pour les abbreuver de ce pernicieux liquide: auſſi leur en arrive-t-il quelquefois des maladies qui ont de ſuites fâcheuſes. J'ai ſouvent attribué aux exhalaiſons & aux vapeurs de ces eaux, la cauſe des fiéves violentes & autres maladies dangereuſes qui régnoient aux environs de ces rivieres dans le tems de la trempe du chanvre & du lin. Je paroiſſois d'autant plus fondé dans mon opinion, que ces maladies ceſſoient à la premiere crue des eaux, ou dès qu'elles s'étoient déchargées de ces matieres végétales corrompues.

Les grands tas de fumier qui ont croupi pendant long-tems, & les boues exceſſives & puantes des grandes villes, ne peuvent, ſurtout

quand on les remue, que charger l'atmoſphere d'exhalaiſons corrompues; c'eſt une infection qui ſe fait ſentir au loin dans tous les environs.

Cette atmoſphere de pourriture ternit d'abord les meubles de métail, & les couvre d'une craſſe noire. De pareils ingrédiens pourroient-ils ne pas nuire au corps humain, s'ils régnoient pendant longtems dans l'atmoſphere animale?

VII.

Il y a dans l'Air des ingrédiens inconnus.

Il y a ſans doute dans l'air une infinité d'autres ingrédiens, que nous ne connoiſſons pas; car les Elémens eux-mêmes, ou pour mieux dire, ces ſubſtances que nous regardons comme Elémens, ſont compoſées d'autres ſubſtances: mais comme on n'a pas encore pu porter la décompoſition des corps

au point de diſtinguer des principes plus ſimples, on s'en tient à ceux qui ſont connus.

Cependant, il y a des Phyſiciens qui penſent que l'eau eſt compoſée de parties dures, quoiqu'elle ſoit fluide; & l'on ſçait, ou du moins on préſume, qu'elle tire ſa fludité du feu qui eſt répandu dans ſa ſubſtance.

L'eau étant privée d'air dans le vuide, il s'éleve encore à ſa ſuperficie une infinité de petites bulles, très-claires & tranſparentes; & quelque pure que ſoit l'eau des pluies, dit Boerhaave, elle eſt toujours pleine de corpuſcules de la nature des végétaux. L'expérience confirme le ſentiment de ce grand Phyſicien; car les oignons des jacintes, des narciſſes & des tulipes jettent leurs tiges, & fleuriſſent dans un vaſe plein d'eau, pourvu qu'il ſoit conſtamment expoſé à un air tempéré.

La terre eſt un principe fixe;

mais il n'a pas encore été possible d'avoir le principe terreux dégagé de toute autre substance, car la terre qu'on tire de différens composés, a des qualités différentes, selon les corps dont on l'a retirée, quelques efforts que l'on fasse pour la purifier ; il faut donc dire, comme un Physicien moderne, que si ces terres sont principes très - simples, ayant des propriétés différentes, elles different essentiellement.

L'air est élastique de sa nature ; c'est un fait avoué de tous les Physiciens ; mais la quantité de feu détermine les différens degrés de dilatation & de condensation de ce fluide.

M. Macquer assure que l'air deviendroit solide, s'il étoit possible de le priver suffisamment du feu qu'il contient. Un nombre de belles expériences sur les effets de l'air, ont fait dire à Boerhaave, que ce fluide doit avoir une vertu qu'on ne peut pas comprendre par le

moyen des propriétés qu'on lui connoît.

On n'a pas encore pu parvenir à séparer le feu principe de toute autre substance; car, ou il se dissipe entièrement, ou il ne fait que passer d'une combinaison à une autre; mais la différence de ses effets semble démontrer que c'est une substance hétérogene.

On doit donc penser également qu'il y a dans l'air des ingrédiens que nous ne connoissons pas: il n'est pas surprenant; puisque nous avons à peine une simple idée de la nature de ceux que nous connoissons: ces ingrédiens qui nous sont cachés, doivent être moins généraux & moins à craindre que les autres; & ceux-ci exigent des recherches d'autant plus exactes, pour en perfectionner la connoissance, qu'on doit les regarder, quand ils ne sont pas dans l'ordre de la Nature, comme les causes générales de la plupart des maladies.

VIII.

Rapport & affinités des ingrédiens de l'Air.

Il paroît par ce que j'ai observé ci-devant, que la lumiere, l'air, l'eau, la terre & le feu travaillent continuellement pour faire un mêlange exact de tous les ingrédiens de l'air.

Ce sont autant de principes qui s'unissent entre eux, & avec d'autres substances, par une infinité de combinaisons; les Chymistes les appellent principes secondaires; ils leur ont aussi donné le nom de matieres salines, huileuses, &c. Ils traitent dans tous leurs Livres de la différence de ces matieres; c'est pourquoi je n'en parlerai pas ici.

On a reconnu par un nombre d'expériences, que ceux de ces seconds principes qui ont des rapports & des affinités avec d'autres, s'associent avec eux, & font ensem-

ble un tout, qui ayant perdu les qualités distinctives de ses parties, en a pris de nouvelles toutes différentes des premieres. Les sels acides, par exemple, pris séparément, ont un gout aigre, semblable à celui de l'oseille & du verjus; ils ont la propriété de changer en rouge toutes les couleurs bleues & violettes des végétaux.

Les sels alkalis, pris aussi séparément, ont une saveur âcre & brulante, & la propriété de changer en vert certaines couleurs bleues & violettes des végétaux, surtout le sirop violat.

Si l'on présente un alkali pur, à un acide pur, ils s'unissent ensemble avec violence, & par cette union, l'acide & l'alkali se font perdre réciproquement leur propriété; le composé qui en resulte n'altere point les couleurs bleues des végétaux, & donne une saveur qui n'est ni aigre ni âcre, mais salée; c'est ce qui a fait nommer ces sortes de combinaisons, *sels neutres.*

C'est ainsi que les ingrédiens de l'air s'associent & se métamorphosent dans l'atmosphere, & partout ailleurs où ils trouvent des affinités. Ces combinaisons changent encore de nature à mesure qu'il s'y joint d'autres substances, que celles-ci forment de différence dans les rapports, & à proportion qu'elles souffrent des altérations: on a fait une Observation qui fait comprendre ceci. Je la rapporterai en peu de mots. Les grapes de la vigne n'ont, dès qu'elles sont formées, qu'une saveur insipide: croissent-elles? il s'y développe peu à peu une certaine acidité qui rend leur suc âpre; c'est le verjus: les raisins sont-ils parvenus à une certaine maturité? le gout du verjus se change en une saveur douce & agréable; les raisins fournissent le moût, qui se dépouillant peu à peu par la fermentation, donne une liqueur agréable, qui est le vin: de la lie de celui-ci on fait le sel, l'huile

de tartre, &c: ſi l'on diſtille le vin, on en tire une grande quantité d'eſprits ardens.

Dans tous les différens degrés de la grape de la vigne & de ſon fruit, on trouve des principes tous différens; c'eſt parce que les ſubſtances qui s'y ſont jointes, en y produiſant de nouvelles affinités, en ont changé les modes.

On voit dans ce ſeul exemple l'ordre général de toute la Nature, qui a ſoin de diriger de ſemblables proportions, ſelon les différentes eſpeces, dans les végétaux, les mineraux, les animaux, &c. par des loix conſtantes.

Celle de ces loix qui paroît la plus générale, eſt l'attraction: les aſſociations des ſubſtances qui ſe font par les affinités, la démontrent ſenſiblement. Cependant une ſubſtance ne peut ſe joindre à une autre que dans une certaine proportion, au de-là de laquelle il ne ſe fait plus d'union; car le composé

conſerve les propriétés du principe excédent ; c'eſt une choſe connue de tous les Chymiſtes.

Plus les corps ſont composés, moins leur union eſt intime, & plus leurs affinités ſont ſenſibles & conſidérables ; c'eſt pourquoi deux gouttes d'eau s'attirent entr'elles ; il en eſt de même des globules du mercure, & des corpuſcules légers qui flottent ſur la ſurface d'un liquide. J'ai donné ailleurs d'autres exemples de cette attraction.

On ne doit pas inférer de ce que je viens de dire des affinités & de l'attraction, qu'il n'y ait que les ſubſtances à peu-près de même nature qui ſoient entraînées les unes par les autres ; il eſt cependant vrai qu'il n'y a que celles-là qui s'uniſſent en raiſon de leurs affinités, mais elles en entraînent encore d'autres d'une nature différente, qui ſont conduites ou emportées par le torrent de l'attraction.

La grande augmentation du ſel de tartre qui eſt réduit en huile de tartre par défaillance, ne ſçauroit provenir totalement de l'air, que le ſel de tartre abſorbe; l'éau, l'huile, la terre & les ſels de l'atmoſphere y ſont également corporifiés, comme je l'ai déja obſervé.

Il ſe fait une eſpece d'attraction par le feu, qui n'eſt cependant qu'un effet de la compreſſion de l'air, c'eſt, par exemple, l'élévation des brouillards & de la roſée dans l'atmoſphere.

Si l'on expoſe un linge mouillé auprès du feu, le feu détache peu à peu tout ce qu'il y a d'humide & d'étranger dans le linge; il s'y forme une fumée dont le courant eſt dirigé vers le feu; ce phénomène qui a ſouvent lieu dans les principales opérations de la Nature, doit être regardé comme l'effet d'une force majeure; car en même tems que le feu détache & diviſe les corpuſcules humides qui ſont

dans le linge, il raréfie extrêmement l'air qui est entre le foyer & le linge, l'air qui est au de-là du linge étant plus pesant que l'autre, doit le chasser vers le feu, & diriger le courant qu'on y apperçoit. Le même méchanisme dirige les ingrédiens de l'air vers le corps des animaux, dont la chaleur est toujours, ou doit être de plusieurs degrés, plus grande, que celle de l'atmosphere ; c'est de-là que provient l'un des principaux agens de l'absorbtion animale. On doit regarder cet agent comme la force opposée à la force centrifuge; puisque c'est de celle-ci que dépend la détermination la plus décidée de la transpiration insensible de tous les corps.

Des matieres étrangeres aux matieres animales ne se corporifient pas avec celles-ci, ou du moins cela n'arrive que très-rarement ; car la Nature est toujours occupée à en faire un triage exact,

& elle ne diſcontinue pas de faire des efforts pour les rejetter: cependant ces matieres agiſſent toujours dans les corps, quand elles y ſont retenues, ſelon leurs différentes propriétés. Les unes coagulent, les autres diſſolvent, d'autres irritent & corrodent, & d'autres enfin putréfient les liquides & les ſolides; & s'il en eſt qui ne faſſent aucun de ces mauvais effets, elles dérangent du moins le concours des liquides; & par-là elles s'oppoſent aux vues de la Nature.

IX.

Moyens pour rechercher les cauſes des maladies épidémiques, qui proviennent des ingrédiens de l'Air.

Preſque tous les plus grands Praticiens en Médecine ſe ſont toujours bornés, dans la cure des maladies épidémiques, à en étudier les ſignes pour donner des remédes ſelon les indications qu'ils en tiroient. Devoient-ils ſe contenter de

s'attacher ſeulement la cauſe immédiate de ces maladies? Ne devoient-ils pas en chercher de plus éloignées? Peut-être auroient-ils trouvé le moyen d'en arrêter le progrès, en mettant en uſage des ſecours généraux, mais différens, ſelon les différentes cauſes des épidémies.

Ce fut par une pareille étude qu'Hippocrate parvint à garantir la Gréce de la peſte qui ravageoit l'Illyrie: il fit allumer de grands feux dans les Campagnes; il incendia les forêts; & la peſte ceſſa.

C'eſt ainſi que, par des moyens convénables, on pourroit arrêter les progrès de toutes les épidémies cauſées par l'infection de l'air, ſi par des expériences faites ſur cet élément, on pouvoit découvrir les vices de ſes ingrédiens.

On eſt parvenu à meſurer les différens poids de l'air, les différens degrés de froid & de chaud; la force des vapeurs aqueuſes; on connoît à peu-près la quantité d'eau qui

régne

régne dans l'atmoſphere, &c. On a des expériences qui prouvent que les ſels, ſur tout les ſels fixes, ne s'élevent pas beaucoup dans l'air. Si l'on prenoit au haſard un certâin volume d'air, & qu'on le raréfiât dans la machine pneumatique, juſqu'à ce que les ingrédiens dont il eſt impregné, tombaſſent ſur la platine, on pourroit trouver le ſecret d'empêcher qu'ils ne ſe mêlaſſent pas de nouveau à l'air, quand on le laiſſeroit revenir dans le récipient. Cela ne paroît pas abſolument impraticable.

Si l'on ramaſſoit une aſſez grande quantité de ces ingrédiens, on pourroit peut-être parvenir à la connoiſſance de leur nature, par le moyen du microſcope, des affinités, ou des opérations de Chymie: pour lors on pourroit juger de la qualité & de la quantité viciées des ingrédiens, que l'air donneroit dans un tems où les maladies & la contagion ſeroient répandues, par la

qualité & la quantité naturelles de ceux que cet élément fourniroit dans un état sain : pour cela, il faudroit connoître l'état naturel de l'air dans chaque pays différent.

Je ne regarde ce que je propose ici, que comme les premieres lignes de la recherche qui nous conduiroit à l'éclaircissement d'un problême, utile à la Médecine & au Public, par les grands avantages qu'on en retireroit. Le succès de cette recherche ne me paroît pas impossible ; car si la nature est admirable dans ce qu'elle dérobe à nos sens, elle ne l'est pas moins dans les moyens qu'elle nous offre, & dans les ressources qu'elle nous fournit pour augmenter nos connoissances.

FIN.

TABLE DES TITRES

Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

REmarques ſur la Phthiſie en général. *page* 1

SECTION I.

ARTICLE I. *Remarques ſur les phthiſies dorſales.* 3

ARTICLE II. *Remarque ſur les phthiſies nerveuſes.* 6

ARTICLE III. *Contenant des Obſervations ſur les phthiſies nerveuſes.*

PREMIERE OBSERV. *Sur une phthiſie hyſtérique.* 8

II. OBSERV. *Sur une phthisie écrouelleuse.* 15
III. OBSERV. *Sur une phthisie vérolique.* 19
IV. OBSERV. *Sur une phthisie causée par une vérole héréditaire.* 21
V. OBSERV. *Sur une phthisie causée par des tumeurs skirrreuses.* 27
VI. OBSERV. *Sur une phthisie causée par une lépre héréditaire.* 30
VII. OBSERV. *Sur une phthisie causée par des douleurs à la région épigastrique, & des obstructions au foye.* 37
VIII. OBSERV. *Suite de l'Observation précédente.* 42
IX. OBSERV. *Sur une phthisie nerveuse.* 43
X. OBSERV. *Sur une phthisie nerveuse.* 46
XI. OBSERV. *Sur une phthisie nerveuse occasionnée par un cuir de bœuf.* 49
XII. OBSERV. *Sur une phthisie nerveuse.* 51
XIII. OBSERV. *Sur une phthisie nerveuse causée par des habitudes impures.* 53
ARTIC. IV. *Réflexions sur les causes des phthisies dorsales & nerveuses.* 55

ARTIC. V. *Réflexions ſur la cure des phthiſies dorſales & nerveuſes.* 59

SECTION II.

ARTIC. I. *Remarques ſur la pulmonie en général.* 65

ARTIC. II. *Il y a dans les poumons deux différentes eſpeces de Tubercules.* 66

ARTIC. III. *Remarques ſur les Tubercules qui ne ſuppurent pas.* ibid.

ARTIC. IV. *Remarques ſur les Tubercules qui ſuppurent.* 67

ARTIC. V. *Contenant des Obſervations ſur la pulmonie cauſée par des Tubercules.* 71

I. OBSERV. *Sur une pulmonie cauſée par des corps durs, engendrés dans les poumons.* ibid.

II. OBSERV. *Sur pluſieurs Vomica rendus par le même ſujet.* 76

III. OBSERV. *Sur un Vomica.* 80

IV. OBSERV. *Sur une pulmonie avec des ſignes des Tubercules.* 82

V. OBSERV. *Sur une pulmonie, avec*

hydropisie, causée par des Tubercules. 84

VI. OBSERV. *Sur une pulmonie causée par des Tubercules.* 87

VII. OBSERV. *Sur une pulmonie causée par des Tubercules.* 89

VIII. OBSERV. *Sur une pulmonie causée par des Tubercules.* 90

IX. OBSERV. *Sur une phthisie pulmonaire causée par des Tubercules.* 93

X. OBSERV. *Sur une pulmonie provenant de Tubercules & causée par des obstructions dans le bas-ventre.* 95

XI. OBSERV. *Sur une phthisie avec des symptômes compliqués de phthisie nerveuse, & de pulmonie avec des Tubercules.* 98

XII. OBSERV. *Sur une pulmonie vérolique héréditaire.* 102

ARTIC. VI. *Réflexions sur les Tubercules des poumons.* 106

ARTIC. VII. *Réflexions sur la pulmonie causée par des Tubercules.* 110

SECTION III.

De la phthisie occasionnée par des ulceres aux poumons.

ARTIC. I. *Remarques sur les pul-*

monies causées par des ulceres. 125

ARTIC. II. *Contenant des Observations sur les pulmonies causées par des ulceres aux poumons.* 127

I. OBSERV. *Sur des ulceres aux poumons causés par un rhume négligé.* ibid.

II. OBSERV. *Sur une phthisie provenant d'ulceres aux poumons.* 132

III. OBSERV. *Sur un crachement de sang.* 135

IV. OBSERV. *Sur un crachement de sang périodique.* 137

V. OBSERV. *Sur un crachement de sang dans une maladie épidémique.* 138

VI. OBSERV. *Sur une hémorragie périodique par le pouce.* 139

VII. OBSERV. *Sur un écoulement de sang périodique par le doigt indice de la main droite.* 140

VIII. OBSERV. *Sur un crachement de sang périodique.* 141

IX. OBSERVATION. ibid.

ARTIC. III. *Réflexions sur la cause de la pulmonie causée par des ulceres aux poumons.* 142

ARTIC. IV. *Réflexions sur la cure de la pulmonie causée par des*

ulceres aux poumons. 150

ARTIC. V. *Réflexions générales sur les pulmonies & autres maladies héréditaires.* 153

SECTION IV.

De l'usage du lait dans la pulmonie.

ARTIC. I. *Réflexions générales sur les bonnes & mauvaises qualités du lait.* 165

ARTIC. II. *Réflexions sur l'usage du lait au premier dégré de pulmonie.* 174

ARTIC. III. *Réflexions sur l'usage du lait au second dégré de pulmonie.* 181

ARTIC. IV. *Réflexions sur l'usage du lait au dernier dégré de pulmonie.* 195

SECONDE PARTIE.

Contenant quelques Observations sur différentes Maladies.

SECTION I.

PREMIERE OBSERV. *Sur un suppression*

d'urine. 197

Réflexions ſur l'Obſervation précédente. 201

II. OBSERV. *Sur un vomiſſement qui a duré pendant plus d'un an, cauſé par des matieres graveleuſes retenues dans le reins.* 202

Réflexions ſur l'Obſervation précédente. 206

III. OBSERV. *Sur un hoquet périodique cauſé par un enduit plâtreux qui s'étoit formé dans la veſſie d'une Demoiſelle.* 208

Réflexions ſur l'Obſervation précédente. 211

IV. OBSERV. *Sur des vapeurs hyſtériques.* 214

Réflexions ſur l'Obſervation précédente. 217

V. OBSERV. *Sur de légeres attaques d'apoplexie.* 222

Réflexions ſur l'Obſervation précédente. 224

Réflexions ſur l'apoplexie & ſur ſa cure. 226

Réfléxions ſur l'artériotomie dans l'apoplexie ſanguine. 233

VI. OBSERV. *Sur des accidens ſurvenus à un Gentilhomme, après avoir changé de climat.* 237

Réflexions sur l'Observation précédente. 240
VIII. Obs. *Sur les effets du quinquina quand on le donne mal à propos dans les fiévres intermittentes.* 242
Réflexions sur l'Observation précédente. 246
IX. Observ. *Sur un mal contagieux qui a beaucoup de rapport avec la maladie de Négres appellée le* Pian, *qui s'est manifestée à Nérac vers le commencement du mois de Juin de l'année* 1752. 250
Réflexions sur l'Observation précédente. 257
Réflexions sur le mercure allié avec le camphre. 261
X. Observ. *Sur une abstinence de toutes sortes d'alimens excepté d'eau pendant cinquante-cinq jours.* 270
Réflexions sur l'Observation précédente. 273
XI. *Sur un homme qui resta vingt minutes sous l'eau sans respirer l'air.* 275
Réflexions sur l'Observation précédente. 278
Observations medico-legales *sur le problême suivant :* 281
Sçavoir si dans tous les tems après qu'une femme a accouché, il reste sur son corps des marques certaines

de cet accouchement, où des marques qui fassent connoître qu'elle n'a pas accouché? 281

I. *Où peut-on distinguer les marques d'accouchement?* ibid.

II. *Si le sein donne quelque marque d'accouchement?* 282

III. *Si les tégumens de l'abdomen d'une femme fournissent quelque signe d'accouchement?* 285

IV. *Si l'on peut connoître, par l'inspection des parties de la génération, si une femme a accouché, ou si elle n'a pas accouché?* 288

SECTION II.

Observation sur les maladies populaires qui ont regné aux environs de Nérac à la fin de l'année 1752.

ARTIC. I. *Constitution du tems & ses effets.* 296

ARTIC. II. *Symptômes de ces maladies populaires.* 300

ARTIC. III. *Remarques sur ces maladies.* 304

ARTIC. IV. *Observations faites à l'ouverture de deux cadavres.* 306

I. OBSERVATION. ibid.

II. OBSERVATION. 308

ARTIC. V. *Réflexions générales sur sur ces maladies.* 309

ART. VI. *Cure de ces maladies.* 315

ARTIC. VII. *Relation des affections gangréneuses des extrémités ; maladies qui régnoient parmi le peuple à Béthune, pendant l'année 1749.* 320

TROISIEME PARTIE.

Dissertation sur les Ingrédiens de l'Air, &c.

I. *Ingrédiens de l'air en général.* 327

II. *Le feu & la lumiere ingrédiens de l'air.* 330

III. *L'eau ingrédient de l'air.* 335

IV. *La terre ingrédient de l'air.* 347

V. *Transpiration de la terre.* 364

VI. *Transpiration des animaux & des végétaux.* 379

VII. *Il y a dans l'air des ingrédiens inconnus.* 396

VIII. *Rapport & affinités des ingrédiens de l'air.* 400

IX. *Moyens pour rechercher les causes des maladies épidémiques, qui proviennent des ingrédiens de l'air.* 407

Fin de la Table.

Cholypsis conuigit p. 89. - 93
Apoplectici curatio p. 226 seq
Febr. intermitt. curatio p. 243 seq
Pian. curatio p. 254
mercurius et camphora in lue venerea p. 268 optimum
abstinentia a cibis per 55 dies p. 272
Curatio via aquae salinarum p. 279
Pongruum conveniens p. 314
curatio p. 305 - 315 seq

[illegible]